

Chapitre 3 : Approche et accueil de l'autre

L/ Dans la suite de ce chapitre, on va faire des applications particulières de cette relation dans les deux sens qui fait que ce que dit l'un est intelligent, d'une part, parce que l'autre est éveillé à l'entendre et, d'autre part, parce que, grâce à l'autre, il se découvre lui-même. Chacun s'entend en l'autre dans la mesure où précisément il est en train de devenir.

L'intelligence de l'autre est liée à l'intelligence de soi (page 64)

L/ Le mot "intelligence" a ici toute sa portée. Ce n'est pas simplement une compréhension intellectuelle, c'est à la fois une intuition et une certaine compréhension globale qui dépasse les particularités d'une connaissance intellectuelle.

On peut être intelligent de l'autre sans avoir jamais compris ce qu'il disait. Il y a une différence entre l'intelligence de l'autre et une certaine connaissance de l'autre. Pour bien connaître l'autre, il faut avoir fait des études de sciences humaines (disent-ils) mais ce n'est pas parce qu'ils connaissent bien les mécanismes de l'autre qu'ils sont intelligents de l'autre. Il y a une très grande différence entre intelligence et connaissance. Il y a des connaissances qui empêchent d'être intelligent. Il ne faut pas dire cela à tout le monde.

Dans ce chapitre, il s'agit d'une rencontre avec l'autre qui aille bien au-delà de ce que, sur le moment, on sait de ce que celui-ci fait et pense, d'une rencontre qui se situe là où l'autre est et se développe dans la solitude inviolable de sa réalité singulière;

L/ J'essaie, autant que possible, dans tout ce livre, d'éviter le mot "personne" parce que c'est un mot un peu bouche-trou. J'aime mieux décrire les aspects existentiels de la personne que de parler de la personne, comme, si vous le permettez, j'aime mieux parler de l'action en moi qui n'est pas que de moi, donc qui est de Dieu, que de parler de Dieu. Donc une mentalité existentielle qui consiste, autant que possible, à partir de l'expérience qu'on a de soi, indépendante des idéologies qui règnent dans notre cerveau comme ailleurs et qui, dans une certaine mesure, nous distancent, nous distraient plutôt, de cette prise de conscience intime qui fait que c'est de moi dont il s'agit et, dans la mesure où c'est vraiment de moi dont il s'agit, indirectement pour les autres, c'est d'eux qu'il s'agit. La différence est importante. Si on veut se distancer de la personne, c'est...

... se situer là où l'autre est et se développe dans la solitude inviolable de sa réalité singulière, réalité issue, dans le secret, d'une histoire qui ne se limite pas, et de loin, à son passé personnel connu ou encore inconnu de lui, qui est tendue en outre aveuglément vers une destinée liée sans nul doute à celle de beaucoup d'autres.

L/ C'est un des aspects du mystère de l'homme. Tout en étant dans le temps, nous émergeons du temps et tout ce qui va venir, sans qu'on puisse dire comment, est déjà par certains côtés en préparation dans ce que nous sommes. La prise de conscience de cette solidarité mystérieuse entre ce que nous avons jusqu'à présent vécu et ce que nous avons à vivre, c'est une manifestation de ce fait que nous ne sommes pas uniquement d'un temps et d'un lieu. Ceci est important parce que, dans la mesure précisément où j'atteins cette réalité qui n'est plus tout à fait du temps, si vous l'atteignez dans l'autre, alors l'autre, quels que soient le temps et le lieu qui nous distancent de lui, par exemple 20 siècles, l'autre est actuel parce qu'il est présent. Il y a une ressemblance fondamentale entre se rendre présent quelqu'un et le rendre actuel. Se rendre présent quelqu'un, pour que ce soit vraiment concret, il faut dans une certaine mesure que nous ne sentions plus les distances qui nous séparent de lui, soit au point de vue de l'espace, soit au point de vue du temps. Ceci est absolument fondamental, de mon point de vue, pour le christianisme de demain. Jésus ne sera plus simplement l'homme qui a vécu il y a 20 siècles et dont les historiens nous parlent plus ou moins bien mais cet homme qui, par sa profondeur humaine, est fondamentalement présent en nous, actuel pour nous, parce que nous nous efforçons nous-mêmes d'être nous-mêmes fondamentalement humains.

I-(Intervention) : Vous dites : le christianisme de demain.

L/ de demain, parce que ce n'est pas d'aujourd'hui. Autrement dit, aujourd'hui nous ne connaissons Jésus, nous ne vivons de lui, qu'à travers la doctrine. C'est à travers la doctrine que nous le connaissons. C'est pour cette raison d'ailleurs que pratiquement, sauf depuis quelques années, depuis quelques décennies, ce qui a intéressé les chrétiens dans la doctrine en Jésus, ce n'était pas du tout sa vie humaine,

c'était ce personnage mystique, mythique aussi, qui dans une certaine mesure s'appelle le christ. La différence fondamentale, c'est que maintenant c'est l'inverse, on s'intéresse à Jésus.

Il y a une préface très caractéristique, la préface écrite par Aubert dans l'histoire du christianisme en cinq volumes où écrit Daniélou. Lisez cette préface. Cet homme est intelligent, il est très compétent en scolastique. Mais il faut bien le dire, enlevez la scolastique et par conséquent tout ce que la scolastique a pu dire de Jésus, il ne reste presque plus rien pour Jésus. Vous avez vingt pages dans lesquelles il y a peut-être deux lignes sur Jésus homme. Le Jésus instrumental, d'accord. Alors, ceci est important, nous sommes actuellement encore dans une période qu'on pourrait dire scolastico-chrétienne. Après avoir été judéo-chrétiens, pagano-chrétiens, nous sommes dans une période qui n'arrive pas à mourir mais qui meurt, le scolastico-chrétien. Je pense que ce qui vient, c'est cette période où être disciple de Jésus, c'est-à-dire se le rendre vivant, actuel, dans les conditions humaines où il s'est trouvé et qui sont fondamentalement les mêmes que les nôtres, sera à mon point de vue la base même de ce qui deviendra le christianisme de demain. Je ne vais pas faire le prophète. En tout cas, vous ne serez pas là pour le vérifier. *Est-il concevable que l'intelligence que j'ai aujourd'hui de l'autre puisse être totalement indépendante de celle que j'atteins actuellement de moi-même ? Si pour une part importante, cette intelligence relève de ce que l'autre est en lui-même (il faut le souhaiter tout de même), si de la sorte elle n'est pas seulement, ni le résultat finalement dérisoire des idées que je me forge sur lui de façon abstraite à partir de ce que je connais objectivement de lui comme peut le faire quiconque, ni la conséquence des pulsions que je subis sous l'effet de sa proximité physique - attirance ou quelque chose qui approche du contraire - elle dépend cependant, en ce qu'elle comporte de plus réel pour moi, de l'intelligence que je puis atteindre de celui que je suis.*

Présence à soi et présence en soi de l'autre (p. 65)

Ainsi cette intelligence que j'ai de moi-même est à l'origine de la présence que je porte en moi de l'autre, en tant qu'il est sujet...

L/ pas simplement objet. Vous voyez la différence. Objet, ce serait un type de ma race, un collègue de ma race, même sur le plan physique. Dans sujet, toute l'humanité se trouve déjà dans le mot lui-même.

... comme je suis sujet pour moi-même quand il m'est donné de m'atteindre au niveau de mon existence proprement dite.

L/ Le mot "existence" prend ici toute sa force, c'est la vision globale que je peux avoir de ce que j'ai vécu grâce à ma mémoire et à ce que je vis aujourd'hui et qui me donne le fil de la vie que j'ai suivi sans le savoir, mais qui dans une certaine mesure est plus important pour aujourd'hui et pour demain que les volontés particulières que je peux déclencher à propos d'un projet. Tout cela est clair.

Cette présence de l'autre, créée à partir de ma propre substance...

L/ Prenez le mot "créer" dans son sens fort. Ce n'est pas seulement ce qui se déduit de ce que je connais de l'autre du fait que je suis très documenté dans les sciences humaines; c'est un niveau que je puis atteindre quand je veux, comme je veux, si j'en ai le temps. Non, il y a là une activité créatrice, à laquelle je fais allusion, qui m'est donnée, que je dois accueillir, qui n'est pas à ma disposition comme les autres, une action de Dieu. Ne prononçons pas le mot "de Dieu". C'est une action qui ne dépend pas de moi comme les autres et que je dois accueillir mais qui ne peut pas exister sans que je le veuille.

Cette présence de l'autre, créée à partir de ma propre substance, je ne puis la susciter, mais en temps opportun, quand elle m'est proposée, j'ai à l'accueillir et à la cultiver.

L/ Le mot "cultiver" n'est pas très bon. A mon sens, si j'avais à réécrire la phrase, je dirais : j'ai à l'accueillir et à y "correspondre". Le mot "cultiver" est trop direct. C'est en étant fidèle aux exigences qu'on leur donne toute leur portée mais ce n'est pas en s'efforçant que ces exigences soient plus exigeantes qu'elles deviennent plus puissantes.

Elle a la vitalité de la présence que j'ai de moi-même à moi-même. Sans cette présence de l'autre en moi, puis-je lui être vraiment présent autrement que de façon physique sans le simuler d'une manière ou d'une autre ?

L/ par des manifestations de communication, on s'embrasse. Jadis on s'embrassait très peu. Maintenant, tout le monde s'embrasse dès le premier jour. Jadis, ça ne se faisait pas. C'est très français mais en Italie, on s'embrasse facilement aussi, paraît-il.

Présence à l'autre, foi en l'autre, fidélité à l'autre sont ainsi intimement liées à présence à soi, foi en soi, fidélité à soi. C'est pourquoi si je m'approche suffisamment de l'autre dans sa réalité unique - réalité qu'il m'est demandé de "reconnaître"...

L/ “reconnaître”, vous voyez qu’il est entre guillemets parce que je lui donne tout son sens. Dans le “re”, il y a une activité de connaissance et quelque chose de plus. Ce quelque chose de plus dépend de ce que je suis et n’est pas tout à fait à ma disposition comme les connaissances que je peux avoir. C’est déjà un peu créateur.

... qu’il m’est demandé de “reconnaître” bien au-delà de toutes les connaissances objectives, toujours partielles, toujours limitées, que je puis avoir de lui - en retour il fait naître en moi à son sujet des exigences que la loi peut bien m’imposer de façon générale, d’ailleurs relativement grossière, (c’est-à-dire d’une manière large, sans précision), mais que je suis seul en mesure de me préciser eu égard à ce qu’il est pour moi, à ce que je suis pour lui, à ce que nous sommes l’un et l’autre en nous-mêmes. A ce niveau de relation qui parfois porte à un recueillement singulier de simplicité, recueillement certes éphémère à cause de la hauteur spirituelle exigée pour qu’il soit quelque peu stable - l’autre, en tant qu’il est lui-même dans sa réalité totale, par l’approche que je fais de son mystère, devient à proprement parler mon prochain. Mais alors je peux commencer à être aussi le prochain de l’autre si celui-ci y consent et m’accueille.

L/ Pour ceux qui ont lu “Méditations d’un chrétien”, il y a tout un développement sur le commandement. Pour que je sois le prochain de l’autre, il faut que j’arrive à ce que l’autre soit mon prochain. Là aussi, comme dans toute vérité spirituelle, les deux sens vont ensemble. Il ne suffit pas d’être proche de l’autre, il faut que l’autre le devienne aussi, me pense comme son prochain.

I- Je suis étonné, cette présence, on ne peut pas la susciter d’une manière habituelle. Est-ce que ça relève de la grâce, du hasard ?

L/ Ne parlons pas de la grâce car, pour en parler, il faudrait être théologien dans l’âme.

I- Est-ce qu’il n’y a pas une manière de se mettre en situation d’accueillir l’autre pour qu’il devienne présent car il y a de l’attente ?

L/ Tout ce que vous voudrez à condition que ce ne soit pas suffisant. Dans mes perspectives, ce n’est à la fois, jamais suffisant et ce n’est pas toujours nécessaire. Ce n’est jamais suffisant, vous voulez vraiment être proche, c’est bien mais ce n’est pas vous qui pouvez le faire. Et ce n’est jamais nécessaire parce qu’en définitive, il y a des moments, des situations qui semblent tout à fait contradictoires. On est en pleine gare de Genève dans l’attente d’un train où il y a beaucoup de monde. On est dans une situation de tension et on est pris par ce fait que quelqu’un vous est essentiellement présent. Ce n’est pas du tout préparé par la situation actuelle dans laquelle on se trouve. Donc rien n’est nécessaire et rien n’est suffisant.

Pour moi, ne parlons pas de grâce, c’est une activité en moi qui ne peut pas être sans moi mais qui n’est pas de moi comme les autres puisque des autres j’en dispose. C’est là que se trouve le père Cromagnon. Puisqu’elle n’est pas de moi comme les autres, elle n’est pas que de moi. Le passage entre les deux phrases, le “n’est pas de moi comme les autres”, ce que tout le monde doit constater s’il n’a pas les yeux fermés, à cette deuxième phrase “n’est pas que de moi”, c’est notre penchant religieux qui nous fait faire ce pas. Nous pouvons le refuser manifestement mais aux heures vives, quand nous sommes atteints dans nos œuvres vives, à ce moment-là, le père Cromagnon reprend sa crosse et sa mitre et nous fait faire une prière de cannibales. C’est fondamental.

I- L’état de poésie.

L/ Je pense qu’un état de poésie, si je comprends votre expression, c’est quelqu’un qui serait très susceptible d’entendre une poésie en profondeur si elle devient technique. Mais faut-il qu’elle soit dite ainsi ?

I- Je pense surtout à l’oblation, à un sens de l’observation, d’un accueil à l’état de poésie...

L/ Tout cela est favorable, pas nécessaire, pas suffisant. Ce sont de ces choses que chacun doit découvrir pour lui-même. Il faut que chacun d’entre nous donne du poids aux expressions qu’il utilise en parlant comme nous parlons en ce moment.

I- On ne se connaît vraiment soi-même que dans un autre, disait Zundel.

L/ Je souscrirais volontiers mais en disant la chose suivante : il ne suffit pas de se voir dans un autre pour se connaître. Remarquez que Zundel ne se posait pas du tout les questions que nous nous posons parce que, pour lui, Dieu existait, du moins je le crois. Je ne connais pas assez les œuvres de Zundel. Il était de son temps. Il a même prêché une retraite à Paul VI.

I- Zundel disait qu’il faut changer de Dieu.

L/ Alors ça commençait bien. Changer de Dieu, c’est une bonne guerre, je dirais, c’est une sorte de déménagement. Je ne connais pas assez Zundel mais c’est le seul auteur que je cite dans mes bouquins et

d'ailleurs sans sa permission mais pas volontairement. Je lui avais écrit pour lui demander l'autorisation de reprendre un passage dans "Mutation de l'église" mais il était mort.

I- C'est un peu paradoxal. Quand vous parlez de Zundel, vous dites qu'il croyait en Dieu et puis vous avez des formules : cette action qui fait partie de moi mais qui n'est pas que de moi. Donc vous faites un peu la voie de Dieu.

L/ Je m'explique. Pour moi, il y avait deux hommes en Zundel, un précurseur et un homme classique. Un précurseur, incontestablement mais aussi un homme classique malgré tout car il était d'une époque, d'une spiritualité, d'un temps où les questions que nous nous posons ne se posaient pas du tout pour lui. Il nous est proche parce qu'il était prophète, si vous voulez. Par d'autres côtés, j'ai lu sa prédication à Paul VI par exemple, ça ne passe plus.

I- On ne peut pas aider les autres au niveau spirituel.

Je ne peux rien faire au niveau de profondeur dont nous sommes en train de parler. Je peux aider au point de vue physique, au point de vue psychique, au niveau de l'avoir, pas au niveau de l'être. Là, si l'autre se refuse, Dieu lui-même n'y peut rien. Justement on va atteindre la question.

Présence à soi et présence de soi en l'autre (page 65)

Aussi bien quand je suis présent à moi-même et à l'autre de cette façon, j'appelle, sans pouvoir davantage la susciter, une présence de moi en lui. S'il répond à cet appel (vous voyez, nous sommes exactement dans la situation), s'il répond à cet appel qui, pour silencieux qu'il soit, n'en est pas moins réel, je l'aide au-delà de tout projet de ma part et de toute conscience de la sienne (je saute les tirets) à être présent à lui-même, à atteindre une conscience de soi que seul peut promouvoir de sa part une activité par ailleurs pour l'essentiel nécessairement personnelle.

L/ Ce n'est pas très bon : "à être présent à lui-même", d'accord; "à atteindre une conscience de soi que seule peut promouvoir de sa part", eh bien non. Je dirais, au lieu de "promouvoir", je dirais "provoquer sans fonder" et ça, c'est important. Promouvoir, ce n'est pas fonder. Ce qui me vient du dehors peut promouvoir en moi une action qui va se fonder sur ce que je suis. Vous voyez la différence. Là, je deviens vivant parce que c'est fondé sur ce que je suis. Tant que je reste au niveau de la promotion, "promouvoir", je suis encore vécu. Si vous prenez le mot "promouvoir" dans ce sens précis, ça va, mais il ne faudrait pas que ce "promouvoir" fonde. Il ne faudrait pas confondre promouvoir et fonder. Autrement vous mettriez cela à ma disposition, ce qui est contraire à mon point de vue.

... à atteindre une conscience de soi que seul peut promouvoir de sa part une activité par ailleurs pour l'essentiel nécessairement personnelle. (Bien compris comme ça, ça peut faire.). Ainsi sans que j'aie à en prendre nulle initiative, seulement grâce à ce que suis, à celui que je suis, j'ai part à la naissance en lui à partir de ce qu'il est en lui-même, à la naissance en lui d'exigences intimes qui lui sont propres et dont l'observance est indispensable pour son développement spirituel.

L/ Mettons cela à propos de Jésus. Cette intelligence de l'autre, disons de Jésus, fait naître en moi, par le fait que cette relation existe dans les deux sens, des exigences qui vont me permettre d'approfondir la réalité spirituelle qui se développe en moi. Dans ces perspectives, l'autre me révèle à moi-même. Dans une perspective chrétienne, c'est l'intelligence en profondeur de l'humanité de Jésus et pas du tout des considérations théologiques..., mais, dans la mesure où j'entends les exigences que cet homme a eu à vivre, il y a vingt siècles, pour passer d'une religion strictement d'autorité à une religion qui était tellement intérieure qu'elle n'a pas pu être supportée par la religion d'autorité de son temps, cette intelligence en profondeur de ce cheminement me révèle à moi-même ce que j'ai moi-même à faire pour sortir d'une certaine forme de religion où je suis plus formé que vivant à une religion où je deviens vivant. A mon point de vue, c'est le futur christianisme.

De la sorte, je suis appelé et ferment en lui comme lui l'est en moi par ce qu'il est pour moi.

L/ Ce n'est pas "parce que" mais "par ce", la différence est capitale.

Mais aussi, s'il ne correspond pas à ces exigences comme il le devrait de par ce qu'il est en puissance, je lui deviens pierre d'achoppement, comme il l'est pour moi si, de mon côté, je faillis aux responsabilités que je me trouve avoir prises dans sa vie.

L/ Je reprends "la pierre d'achoppement" de l'évangile. Je suis l'occasion d'une chute au lieu d'être l'occasion d'un développement dans la mesure où je me refuse. Si on ne m'avait rien proposé, je n'aurais rien à refuser. Dans la mesure où je me refuse, il y a une activité de ma part, de liberté, de décision, qui se trouve être négative précisément à cause de la rencontre qui aurait pu être positive.

I- Dans les évangiles, il y a souvent des expressions : “quand l’heure est arrivée... , le moment
L/ A mon point de vue, ces expressions sont très explicites de la vie spirituelle proprement dite. Cela ne se présente pas n’importe quand mais quand ça se présente, c’est l’heure H où il faut décider. Mais cette heure H qui apparaît, si elle sonne à telle heure, elle est longuement préparée dans le temps par toute la litanie de l’horloge qui a préparé la sonnerie.

Mystérieuse solidarité pour le bien et pour le mal d’où peut émerger la fraternité dans l’humilité quand les destinées, d’ordinaire plus entremêlées qu’associées, plus discordantes qu’harmonieuses, sont non seulement accueillies mais encore épousées par chacun, quand, quel que soit ce que l’un et l’autre est devenu, tous deux savent partager dans le silence qu’imposent sans rémission les distances souvent encore infranchissables, la simple et pure joie d’être.

L/ Je prends l’exemple d’un couple, c’est une chose simple. Voilà deux êtres qui vivent l’un à côté de l’autre car ils ne peuvent pas faire autrement mais évidemment il n’y a plus de communication possible entre eux. Arrive l’âge où chacun prend mieux conscience de ce qu’il est, mieux conscience aussi de tout ce qui a été, pour ainsi dire, quasi déterminé dans l’autre de par son hérédité. Chacun va entrer dans une certaine intelligence de soi et de l’autre qui est bien au-delà des événements difficiles qu’ils ont jadis vécus ensemble dans leur vie conjugale. Nous avons là deux êtres qui, jusqu’à présent, se sont développés d’une façon plus ou moins cohérente, qui prennent petit à petit leur individualité. A ce moment-là, quand l’homme et la femme peuvent se rencontrer en se disant, en s’avouant, dans leur réalité totale, d’hérédité où il y a beaucoup de vécu et relativement peu de vie réelle, dans la condition humaine telle qu’on est, le fait d’avoir été, d’être... , c’est la joie. Évidemment, ce n’est pas la joie de deux fiancés bien entendu, mais ça va tout de même plus loin que la conversation sur le temps de demain qui se fait entre époux au bord du feu.

Ce sont des choses qui sont importantes parce que, vu l’itinéraire que nous sommes en train de suivre, nous sommes obligés de vivre des années et des années ensemble, si bien qu’il y a des cas “heureux où l’homme devient veuf” comme dit l’autre, de sorte qu’on peut alors se donner à Dieu à ce moment-là. D’accord mais ça doit devenir une exception. Vivre 50 ans en vieux. Si chacun s’approfondit dans sa réalité, non seulement on se supporte, mais on se comprend par le fait même qu’il y a une coexistence très intime. Il peut y avoir entre ces deux êtres une possibilité de vie fraternelle à une profondeur qui dépasse de beaucoup les difficultés de l’âge et qui, dans une certaine mesure, me paraît être un fruit mûr de ce qui était promis au départ lorsqu’on se croyait déjà au paradis.

I- Est-ce que vous diriez la même chose pour des rencontres de personnes qui n’existent plus, qu’on n’a jamais rencontrées ?

L/ Dans la mesure où cette rencontre est véritable, c’est-à-dire où je me rends l’autre actuel par une intelligence de l’autre, je crois que c’est tout à fait possible. Je n’oserais pas trop le dire mais je crois en tout cas que, pour un chrétien, ce que Jésus a vécu est plus important pour moi que les événements du Golfe. Je ne dis pas que les événements du Golfe ne sont pas importants, même si je ne sais pas très bien de quoi il s’agit. C’est tout de même du contingent, tandis que ce qui s’est passé il y a 20 siècles, malgré que ce soit très enrobé de contingent car toutes les histoires de messianisme, de christianisme et tout ça, c’est de la contingence, ce qui a été vécu avec Jésus, c’est tellement dans la ligne de ce que je découvre devoir vivre. Dans la mesure où je le comprends, ça me donne la force de le devenir et, dans la mesure où je le deviens, ça me donne l’intelligence pour le comprendre. Tout cela est une réalité actuelle qui me suit jour par jour, beaucoup plus que la lecture du journal.

Je me sens un peu fatigué, je voudrais vous réciter un poème, comme le “Bourgeois gentilhomme” de Molière. Je voudrais vous le réciter car il est tout récent :

Vie et mort de Jésus couronnées par la croix

(couronnées avec un “es”, ce n’est pas Jésus qui est couronné par la croix, c’est la vie et la mort)),

Éternelle présence d’un passé qui n’est plus

(ça s’est passé il y a 20 siècles, c’est fini, fini...),

Universelle voie de l’accomplissement.

Elle (la voie) ouvre sur l’au-delà du revivre impossible

de ce qui est sans cesse au centre de ma vie,

que nulle doctrine n’épuise, (que nulle doctrine n’exprime),

qu’aucun doute ne détruit,

**qui donne force,
qui donne sens à l'homme devant le monde immense.
Me sera-t-elle donné la paix du huitième jour
où l'avant et l'après se fondent dans l'éternel,
où le oui et le non se conjuguent et se taisent,
où tout ce qui devient demeure pour toujours.**

Voilà un ensemble qui, à mon point de vue, me satisfait bien parce que ça donne toute une vue d'ensemble d'une réalité spirituelle que nous détaillons dans les conversations que nous avons les uns avec les autres. Je pourrais vous dire, pour vous édifier, que je l'ai trouvé dans un vieux livre.

Mystérieuse solidarité pour le bien et pour le mal d'où peut émerger la fraternité dans l'humilité quand les destinées, d'ordinaire plus entremêlées qu'associées, plus discordantes qu'harmonieuses, sont non seulement accueillies mais encore épousées par chacun, quand, quel que soit ce que l'un et l'autre est devenu, tous deux savent partager dans le silence qu'imposent sans rémission les distances souvent encore infranchissables, la simple et pure joie d'être.

Cette complexe interdépendance des hommes s'engendrant mutuellement, vaille que vaille et dans une commune ignorance, à leur humanité, semble pouvoir les conduire à atteindre, dans le cas où chacun aurait fait heureusement la percée vers sa destinée, à une communion qui puisse les englober sans les dissoudre en elle.

L/ C'est toujours l'histoire de ce que j'appelle "communauté", différente d'une collectivité qui englobe un ensemble, où l'unité prend des airs perdus dans la masse.

Certes la réalité impensable et la qualité sans pareille de cette communion ne concernent pas ce monde... Cependant on peut percevoir celle-ci, au-delà des horizons actuellement visibles quand, dégagé de toutes les contingences de son histoire, on s'entrevoit en profondeur dans sa totalité à travers l'ensemble de ce qu'on a vécu de façon proprement personnelle, et que, grâce à cette saisie intime, on pressent ce que les autres, de même, vivent dans la noblesse de leur solitude infrangible. A certaines heures, on peut percevoir en soi quelque lueur de cette communion, comme parfois on voit se refléter dans le ciel la splendeur de l'aube encore lointaine...

L/ Je pense que cette communion peut exister assez vigoureusement lorsque plusieurs personnes qui se connaissent depuis un certain temps, depuis longtemps, se trouvent en présence de quelqu'un qui est en train de disparaître. La présence de la mort nous éclaire d'une façon très particulière sur l'essentiel de ce que chacun d'entre nous a vécu, en particulier sur l'essentiel de ce qu'il a vécu lui-même, de sorte qu'il y a là une communion où on voit en même temps la solidarité fondamentale qui existe entre nous tous à travers les contingences qui souvent nous distancent les uns par rapport aux autres, tout ce qui nous lie. Nous parlions ce matin de la résurrection. C'est par là qu'il faut atteindre ces choses et non pas une résurrection qui serait pour ainsi dire purement atteinte sans avoir à faire le cheminement correspondant. C'est d'ailleurs un des aspects de la vie spirituelle. Nous avons des mots communs à tous au point de vue du langage spirituel mais c'est à chacun de nous de leur donner le poids qui nous convient car il correspond à ce que nous avons vécu. Il n'y a que ce poids-là qui compte pour nous; tout le reste, c'est du verbiage. Quelqu'un a dit ces choses d'une façon très puissante et avec autorité, c'est Karl Rahner. Dans son testament spirituel, il se dit effrayé du vide des expressions qu'il a utilisées toute sa vie en théologien.

L/ Toutes ces considérations sont générales. Maintenant nous allons entrer dans des considérations particulières, soit dans la matière même des choses, soit dans la relation particulière des uns avec les autres.

Le respect de l'autre et l'intérêt pour l'autre (page 67)

Sans nul doute, la plupart des rencontres avec autrui, même lorsqu'elles ne sont pas seulement provoquées par le métier, par la fonction dans la société, n'approchent pas et de loin de ce haut niveau où le mystère de l'homme se laisse deviner. Cependant plus qu'une quelconque solidarité, la secrète appréhension de ce mystère appelle spontanément l'homme à respecter l'autre. Elle le pousse intimement à lui porter intérêt et, en toute occasion, elle donne un certain climat aux comportements, même les plus simples, les plus élémentaires. C'est au point que ceux-ci en reçoivent une portée tout autre, autant pour celui qui en est l'agent que pour celui qui se trouve en être l'objet.

L/ "En être l'objet" et non en être le sujet. Il ne faut pas dire "sujet", il faut dire "l'objet" car nous

sommes à un niveau où c'est plutôt de l'ordre de l'avoir, du comportement, du faire, du dire, de ce qui est à la disposition de notre propre initiative, niveau où nous sommes en train de nous placer en ce moment quand nous parlons du respect de l'autre et de l'intérêt pour l'autre.

Ce respect et cet intérêt sont assurément à la base des relations entre les hommes dignes de leur humanité, quel que soit l'approfondissement que chacun peut avoir atteint, quelle que soit l'étape où il se trouve dans son cheminement vers elle.

Pourrait-on en effet concevoir un commerce autre que de politesse et de mondanité avec qui se refuserait à ce respect et à cet intérêt, les considérant comme préjugés venant des temps d'obscurantisme ou issus d'un idéalisme pratiqué par les hommes qui s'efforcent d'ailleurs bien vainement de se dissimuler, voire d'atténuer la dureté de la condition humaine ?

Insuffisance de la loi pour imposer le respect de l'autre et l'intérêt pour l'autre (page 67)

L/ Si nous n'étions que du faire, du dire, de l'avoir, la loi suffirait. C'est parce qu'il y a en nous quelque chose qui dépasse la loi que, d'une certaine manière, la loi, tout en pouvant favoriser ces attitudes, ne peut pas les provoquer. C'est toujours la même idée. A un certain niveau, il y a une impuissance à dépasser la loi, ce qui ne peut être fait, ce qui ne peut être découvert que dans la mesure où quelque chose d'autre, que nous accueillons, peut être atteint.

Aucune loi, certes, ne peut édicter dans le détail tout ce qu'implique le respect de l'autre, respect qui concrètement dépend de ce que chacun est, mais elle (cette loi) en porte assez ordinairement la préoccupation. Aussi bien, très généralement ce respect est-il à l'origine d'exigences que beaucoup observent d'une façon ordinaire sans même qu'il leur soit besoin d'en prendre au préalable une particulière conscience.

L/ Nous sommes au niveau où le vécu prépare d'une façon assez proche ce qui sera quand nous le vivrons vraiment.

L'intérêt appelé par la présence de l'autre demande un approfondissement plus poussé.

L/ L'intérêt pour l'autre appelé par la présence de l'autre.

Ce souci de l'autre est souvent dominé chez l'homme par celui de son propre intérêt. La loi est habituellement plus inspirée par la préoccupation de défendre cet intérêt, que nous supposons ici, pour simplifier, de bon aloi, que par celle de promouvoir la sollicitude pour autrui et d'en préciser les modalités (la manière dont nous pouvons lui porter intérêt).

C'est pourquoi ce souci qu'on a de l'autre, par sa nature même, si on sait les reconnaître et s'y soumettre, est source d'exigences beaucoup plus importantes et plus diverses que ce que la loi peut édicter dans ce domaine.

L/ Il y a des fonctionnaires qui ne sont que fonctionnaires dans cette relation, qui connaissent parfaitement le droit, et il y a des relations personnelles qui ne peuvent pas être enseignées, qui ne peuvent même pas être inspectées et qui sont l'essentiel de ce qui peut être vécu. A ce moment-là, une fonction, vécue pour être véritablement exercée dans la plénitude de ce qui pourrait être, jusqu'au point d'être dévoré, devient "mission", mais ça ne se commande pas. A ce moment-là, c'est une très bonne consommation car il n'y a pas d'activisme là où il y a mission. Il y a un activisme certain lorsque cette activité est prise pour une fin en soi.

I- (inaudible)

L/ Vous pensiez à l'autre ? Autrement dit, l'autre, à force d'être assisté, perd sa propre réalité humaine. C'est cela que vous voulez dire ? Nous ne nous comprenons pas. Je le prenais de la part de celui qui agissait. C'est vrai aussi des deux côtés. Il est certain qu'il y a une mentalité de possession lorsque l'autre devient un assisté. Je crois que ça existe.

Est-ce que vous connaissez un peu le théâtre de Gabriel Marcel, "Le chemin de crête"? Ça va profond, ce n'est pas toujours facile à comprendre mais ça va loin. C'est l'histoire d'une femme qui est vraiment la générosité personnifiée. Elle s'insinue dans la vie d'une autre personne qui s'aperçoit que, à force d'être assistée, elle est de plus en plus liée, enchaînée. Alors on comprend la révolte de cette femme qui s'efforce d'être et qui est emprisonnée, comme une mouche dans la toile de l'araignée, par tous les bienfaits que cette femme lui a donnés.

Cette femme est-elle un démon qui est en train de posséder l'autre par les bienfaits dont elle l'enveloppe ou bien au contraire est-elle fondamentalement fidèle à ce don de soi sans limite qui fait que, quel que soit ce qu'on demande, on doit pouvoir y correspondre ? C'est là que se trouve le nœud de la question. Les apparences extérieures ne suffisent pas pour faire la distinction entre le démon qui possède et l'ange

gardien qui fait tout ce qu'il faut pour que l'autre devienne.

I- (inaudible)

L/ C'est ça qui est très difficile car pour que l'œuvre soit vraiment féconde, il faut qu'elle dure. Vous parlez de quelqu'un qui s'est donné à fond à une œuvre et à qui son évêque dit : maintenant, tu vas aller ailleurs. Vu ce que vous venez de dire, c'est quelque chose qui paraît généralement raisonnable et qui est mortifère à la fois pour l'œuvre et pour cet homme. Parfois on dit qu'il faut déplacer les hommes tous les six ans. Non, ce sont des décisions qui sont mortifères, au moins dans le cas particulier où celui qui s'est enraciné pendant six ans commençait à porter des fruits.

C'est toute la différence entre le faire et le dire et le mystère de l'homme. Du dehors, je crois que personne ne peut rien dire. C'est à chacun de faire le discernement au sens très précis du terme. Quelqu'un qui se soumettrait à une règle pour être plus sûr de ne pas se tromper, à mon point de vue, se trouve très probablement sur une fausse piste. Il y a une phrase qui est assez bonne que je vous signale : celui qui a peur de se tromper n'est jamais sur le chemin de la vérité. Cela a toujours été pensé mais on peut le dire d'une façon ou d'une autre.

Certes, cette sollicitude envers l'autre doit en outre être tout inspiré du respect

L/ C'est là un des aspects justement intéressant de ce que nous venons de dire. Dans cette pièce de théâtre de Gabriel Marcel, la générosité est présente mais pas le respect. Il y a une certaine manière d'être discret dans les dons qu'on fait. Lorsque cette discrétion est absente, cela montre un peu l'emprise qu'on veut avoir. Il y a une discrétion qui est assez significative de la vérité du don qu'on fait de soi. C'est très difficile mais cette distinction est importante. D'ailleurs c'est toujours cette même idée, lorsqu'il y a différents niveaux spirituels, les niveaux supérieurs ne peuvent pas exister sans les niveaux inférieurs.

I- Il y a des personnes qui se jettent sur tous les problèmes pour résoudre les problèmes de tous, sauf les leurs. Elles s'imposent au nom de la charité. Partout où il y a un malheur, elles se jettent dessus mais leur vie est dans un état épouvantable. Je connais des cas vraiment dramatiques : la charité obligatoire, qui devient une sorte de masochisme.

L/ Alors on va s'arrêter parce qu'on commence à dire des bêtises.

Certes, cette sollicitude envers l'autre doit en outre être tout inspirée du respect qu'on lui porte pour ne pas être la conséquence non reconnue ou à demi avouée d'un intérêt personnel caché, d'un "paternalisme" inconscient ou de doctrine, cela d'autant plus que, à tort ou à raison, elle a tendance à en éveiller le soupçon.

I- Un paternalisme de doctrine ?

L/ Oui, de doctrine. Justement j'avais en tête toute la perspective qui consiste à dire : l'homme étant ce qu'il est, il faut en tenir compte d'une façon réaliste. Il faut bien accepter que l'homme ait en lui tout de même quelque chose qui ressemble à un acte de liberté mais, pour le reste, il faut savoir ce qu'il est, c'est-à-dire qu'il a besoin d'être gouverné beaucoup plus que d'être appelé à devenir libre. Vu ce qu'il est, il est plus sage de le gouverner que d'essayer de l'ouvrir à une liberté qui le conduira à être un simple révolté.

I- Ça fait penser au nouveau catéchisme.

L/ Le nouveau catéchisme est la conséquence de ce qu'on a voulu faire au concile de Trente qui a créé un premier catéchisme. En ce moment, on est en train de vouloir refaire exactement la politique que l'église a choisie au moment du concile de Trente pour mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

Au fond, cette idée que je suis en train d'évoquer, c'est une idée maurrassienne en France : les hommes étant ce qu'ils sont, ils ont plus besoin d'être gouvernés que d'être éduqués. Il y en a peut-être quelques-uns qui sont éduqués mais le reste ne l'est pas, il faut les gouverner. Si vous ne les gouvernez pas et que vous les appelez à être libres, vous allez vers la révolution, vers l'anarchie.

Maintenant, que les êtres suffisamment vigoureux s'arrangent sous le régime d'autorité auquel ils sont soumis pour devenir eux-mêmes personnels, c'est-à-dire pour devenir des marginaux, d'accord, au moins pour quelques-uns, ceux qui sont dans une suffisante humanité. Mais pour les autres, ils ont besoin d'une bonne loi, d'une doctrine bien comprise, d'un bon catéchisme. Tout cela, qu'ils l'apprennent par cœur et qu'ils le répètent de temps en temps pour s'en souvenir.

Au fond, ces gens-là ne croient pas en l'homme. Vous avez une méditation de ce genre dans "Méditation d'un chrétien" que vous connaissez peut-être, c'est "Jésus et Judas". Ce n'est pas du tout dans la ligne de l'évangile. Mais qui peut prétendre que le Droit Canon fait partie de l'évangile ?

I- L'important, c'est d'écouter l'autre pour l'entendre.

L/ Il s'agit de s'entendre sur le vocabulaire. Dans mon vocabulaire, "entendre", est plutôt acoustique et

“écouter”, ça veut dire spirituel, une certaine activité spirituelle mais tout dépend. L’important, quand on parle des choses de l’homme, c’est de bien définir les mots qu’on emploie. Ce sont des mots qui sont piégés, enfin qui ont un certain sens commun dans le langage ordinaire mais plus on s’approche un peu des choses fines qui caractérisent l’homme, plus il est nécessaire que la précision des termes soit accentuée. De même que pour nous autres, pour que nous vivions vraiment de ce que nous disons, dans ce domaine, il faut que nous donnions aux termes employés un poids qui ne soit pas étranger à ce que nous avons jusqu’à présent vécu. Le grand travail, c’est un travail difficile, dans une conversation entre deux êtres, c’est qu’ils ne donnent pas le même poids, en supposant qu’ils donnent la même signification, ils ne donnent pas le même poids aux termes employés. Alors c’est un dialogue de sourds, même si ça fait un duo...

I- J’ai l’impression que nous disons la même chose...

L/ Je croirais volontiers que nous disons la même chose en employant les termes dans l’autre sens. Si je vous comprends bien, l’important, c’est d’écouter l’autre pour l’entendre. Moi, je dis, l’important, c’est d’entendre l’autre pour l’écouter. En même temps, quand je dis “pour l’écouter”, je dis “pour m’écouter” parce que présence à soi, présence à l’autre, dans mes perspectives, ce sont presque les deux faces d’une même pièce.

I- Écouter ce qui monte de nos profondeurs, ce n’est pas entendre.

L/ Dans mes perspectives, je suis plus proche de cela, je ne m’entends pas, je m’écoute. Mais tout dépend des nuances qu’on met dans les choses. Seulement, ce qu’on peut peut-être dire, c’est qu’au point de vue sociologique, au point de vue enseignement, il est plus facile de faire comprendre ce que c’est que d’écouter, c’est-à-dire faire attention, que d’entendre dans les perspectives d’une intériorité qui se découvre à elle-même. Mais l’important, de toute façon, c’est de bien préciser le sens et la portée des mots qu’on emploie et c’est très difficile.

I- L’écoute peut être une attention à l’autre en fait

L/ Dans votre vocabulaire, l’écoute est une attention. Dans mon vocabulaire, si vous voulez, l’écoute serait l’attention à ce que je suis. C’est à travers ce que je suis, à travers l’intelligence que j’ai de ma vie, de ce qu’est ma vie, que j’entre un peu dans l’intelligence de la vie de l’autre.

I- Si on fait le parallèle entre regarder et voir.

L/ C’est la même chose. On peut employer le mot dans les deux sens. Je peux voir un tableau sans le regarder. Ou bien inversement, je peux regarder ce tableau sans le voir. Dans cette deuxième expression, voir suppose un regard intelligent.

I- (inaudible)

L/ Il s’agit de s’entendre. Dans tous les cas, c’est la différence qu’il y a entre une activité qui reste presque de l’ordre des sciences, des sciences humaines même, et d’autre part ce “plus” qui fait que c’est de tel homme plutôt que dans une perspective générale. Ça personnalise, le mot n’est peut-être pas bon, ça individualise chacun, ça singularise plutôt, la singularité.

I- Pourriez-vous préciser ce que vous entendez par ces deux mots “appel et ferment” ? Si on s’enfante vraiment, chacun est pour l’autre en même temps un appel et un ferment.

L/ Dans la mesure où j’entre dans l’intelligence de l’autre, je peux être plus ou moins frappé par la réalité fondamentale qu’il devient. Quand on voit un être devenir à ce niveau-là, c’est évidemment un appel pour soi. Plus je découvre en l’autre une réalité qui n’est pas étrangère à ce que je suis mais qui a une totale indépendance vis-à-vis des activités que je peux avoir, cette réalité essentiellement autonome, singulière, qui dépasse de beaucoup l’ordre du phénomène, c’est un appel.

I- Et le ferment ?

L/ Le mot “appel” montre un peu, je dirais, ce qui vient du dehors pour pénétrer en nous-mêmes. Le “ferment”, on aurait plutôt l’impression que c’est un travail intérieur qui se fait, qui peut être provoqué par l’appel, mais qui, dans une certaine mesure, dépasse ce que l’appel pouvait exprimer de l’extérieur. D’ailleurs cet appel, dont nous parlons à ce niveau-là, n’est pas épuisé par ce que nous en savons aujourd’hui, vu que progressivement, ça se développe à mesure que nous y correspondons. Ce sont de ces petites nuances qui sont importantes et qui ne peuvent être véritablement comprises, dans une suffisante portée, que lorsqu’on a soi-même vécu.

I- Je suis beaucoup plus aidée par les livres de Marcel Légaut que par la bible . Finalement, on ne sait rien sur Jésus.

L/ Vous avez raison ! C’est bon, c’est bon. Je vais essayer de répondre. Il y a deux niveaux, me semble-t-il. Au fond, quand je vous ai dit, pour m’amuser avec vous, que vous aviez raison de me lire plutôt que de

lire la Bible, cela ne veut pas dire que ce que j'ai écrit ne soit pas la conséquence de ce que la Bible a écrit de son temps. Autrement dit, il y a une certaine médiation, succession, qui fait que, même si la cause est lointaine, même si elle est difficile à saisir par le fait même que les univers mentaux dans lesquels la Bible a été écrite sont extrêmement différents de l'univers mental où je suis moi-même enfermé et dont je ne peux pas sortir sans faire, je dirais, du semblant. D'accord.

Mais il y a tout de même une grande unité. Dans l'évangile, Jésus disait : "Avant qu'Abraham fût, j'étais". Je ne crois pas du tout que Jésus ait dit cette parole, enfin je n'en sais rien mais l'idée, je crois, de l'auteur de l'évangile, l'idée que je peux en comprendre, c'est que l'esprit fondamental d'Abraham est le même que l'esprit fondamental de Jésus malgré que les conditions, l'univers mental, les conceptions de Dieu, soient tout à fait différents. Mais tout cela, c'est de la mousse par rapport à l'essentiel de ce que l'un et l'autre ont vécu. Je crois qu'on peut dire que l'esprit dans lequel nous avons à vivre est tout de même fondamentalement le même esprit, même si ça se vit d'une façon tout à fait différente de ce qui a été vécu jadis parce que les univers mentaux, surtout à notre époque, sont tellement bouleversés par les connaissances scientifiques. C'est ma première remarque : il y a des choses de fondamentalement commun à nous tous dans la mesure où chacun d'entre nous, suivant ses possibilités et dans le cadre de son univers mental, a à approfondir son propre mystère. Vous acceptez ça ?

A mon point de vue, nous connaissons très peu de choses sur Jésus. Nous en avons tout de même pas mal mais non dans le détail, je ne sais absolument pas comment il se comportait, par exemple. Il y a tout de même une histoire, brève et je dirais assez tragique, fulgurante, du passage d'une religion extrêmement structurée sur la notion de Dieu à une religion personnelle. Dieu était là mais c'était le dieu du père Cromagnon, c'est-à-dire un dieu tout-puissant qui avait élu son peuple, qui le corrigeait quand il était rebelle, qui lui donnait l'occasion de lui trouver sa place lorsque c'était nécessaire. Donc passer d'une religion où l'autorité de Dieu, d'un Dieu tout-puissant, omniprésent, omniscient, enfin tout, à une religion tout à fait différente de liberté, d'originalité. Quand Jésus disait : "La loi dit que..., et moi, je vous dis que...", je ne pense pas que ce soit inventé par les évangélistes. Ce sont des choses trop puissantes pour pouvoir avoir été inventées car des affirmations de ce genre donnent une autorité, non pas une autorité divine, mais une autorité personnelle, celle d'un homme qui, au nom de son humanité, affirme des choses qui, jusqu'à présent, étaient en opposition avec ce que Dieu, tel qu'on pouvait le concevoir de son temps, pouvait avoir imposé à Moïse. Ce n'est pas peu de choses. Alors que tel événement particulier qu'on lui a attribué soit la conséquence du fait que, après 70, les évangélistes se sont efforcés de montrer qu'il était le messie et, par conséquent, qu'ils aient tiré, je dirais même inventé ou interprété certaines manières de se comporter de Jésus de façon à ce que ce soit conforme aux écritures, je vous accorde tout ce que vous voudrez dans ce domaine mais ça ne supprime pas l'essentiel.

Je comprends bien vos difficultés, je ne les ignore pas, mais je trouve qu'il ne faut pas accentuer l'idée qu'on sait très peu de choses sur Jésus. On sait l'essentiel à mon point de vue. Cet homme, au bout de quelques mois, s'est montré impossible à supporter pour les autorités religieuses.

I- (inaudible)

L/ Quand je dis qu'il faut lire l'écriture à la lumière de sa propre vie spirituelle, c'est exactement ça. Dans une certaine mesure, je ne comprends vraiment l'autre, d'une façon générale, que si, par certains côtés, la manière de me comprendre correspond à ce qu'il est. Alors justement dans la mesure où j'ai tout de même l'impression qu'il y a en Jésus une recherche d'humanité, une affirmation d'humanité, qui est particulièrement puissante, vu que ça s'oppose à une conception absolue d'un Dieu extérieur, extrinsèque, celui du père Cromagnon, c'est quelque chose qui n'est pas banal, voyez-vous. C'est à ce point si peu banal que, immédiatement après la mort de Jésus, l'église s'est construite dans une autre direction. L'église est bien née de cette percussion spirituelle mais, il faut bien le dire, depuis 20 siècles, dès le commencement, on a organisé, on a légalisé. Petit à petit, l'évangile est devenu la Nouvelle Loi, Jésus était le nouveau Moïse. Enfin, on est revenu à une religion d'autorité après une percussion spirituelle qui était fondamentalement pour libérer l'homme de ce qu'il y avait d'autoritaire et non d'intérieur dans ce qu'il vivait. Voilà comment je comprends les choses. Quelqu'un qui a fait une expérience très proche (Varillon nous a lancé là-dessus), c'est Socrate. Incontestablement. Socrate est mort par fidélité profonde à ce qui montait en lui. Il le mettait d'ailleurs sur le dos des dieux, c'était les dieux qui le guidaient en quelque sorte. Donc il sait exactement ce qu'il en est de ces choses-là, il était exactement dans la ligne de ce que Jésus a vécu, à mon point de vue, mais avec quelle différence au point de vue dramatique. Il a eu lui aussi des disciples mais on ne peut pas dire que les disciples de Socrate ont été transformés par la mort de Socrate comme les disciples de Jésus l'ont été après sa mort.

Il ne faut pas du tout opposer Socrate à Jésus mais on peut penser que Socrate est resté surtout sur un plan d'intellectualité, c'est bien grec, tandis que Jésus s'est placé plutôt sur un plan de vie profonde. C'est pourquoi probablement les gens qui suivaient Jésus ont été beaucoup plus interpellés dans leur profondeur que s'ils avaient rencontré Socrate.

I- (inaudible)

L/ Je pense que la vitalité de l'église, en prenant le mot église dans un sens très large, percussion spirituelle provoquée par Jésus, se manifeste ou devrait se manifester à chaque génération. Elle se manifeste sous une forme plus ou moins secrète d'ailleurs, par des gens qui recréent d'une certaine façon ce qu'ils ont reçu du dehors et, par leur manière de le revivre, lui redonnent une nouvelle vie qui peut être interpellante, comme ce que Jésus a lui-même vécu a interpellé les siens. C'est une succession de continues reprises car c'est à un niveau qui ne peut pas se perpétuer sans que constamment on le revive. On le recrée à partir de ce qu'on a reçu, avec tout ce que ça implique d'hérédité, de sociologie..., tout cet ensemble dont nous sommes, dont nous avons tiré notre propre réalité, enfin dans sa contingence.

I- La foi en soi et la foi en Jésus sont une seule et même réalité.

L/ Si j'entre suffisamment dans l'intelligence de Jésus pour avoir foi en lui, cette manière de la recevoir de lui me permet d'affirmer ma foi en moi d'une façon plus totale. L'intelligence de l'humanité de Jésus me permet une plus profonde intelligence de ma propre humanité. C'est en quoi, nous l'avons dit tout à l'heure, il n'est pas révélateur de Dieu, il est révélateur de l'homme à lui-même, quitte d'ailleurs à ce que ce soit précisément le chemin pour une nouvelle révélation de Dieu car, dans la mesure où je suis suffisamment intériorisé, je découvre en moi une action qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas de moi comme les autres et qui n'est pas que de moi. C'est par là que je retrouve vraiment ou découvre un Dieu qui est tout autre que le dieu du père Cromagnon qu'on pouvait m'enseigner mais que je ne peux plus vivre vraiment d'une façon authentique dans la mesure où je suis dans un univers mental qui ne peut pas le supporter.

I- C'est intéressant ce que vous venez de dire. J'ai fait une expérience semblable pendant une période, quand j'ai découvert les livres de Monsieur Légaut.

L/ C'est ce qu'on appelle de la "légaulation", de la "légaulatrie".

I- Après, on peut relire l'évangile à la lecture des livres de Légaut et d'autres aussi. A ce moment-là, Jésus devient une personne, c'est-à-dire où on a un rapport de personne à personne, de cœur à cœur. Alors Jésus devient l'origine de ma vie spirituelle, pas le fondement, c'est vraiment l'origine. Je crois que c'est grâce à ce va-et-vient entre des gens qui aujourd'hui transmettent le message de Jésus et nous-mêmes qui le recevons. A travers les prophètes d'aujourd'hui, on revient à la personne de Jésus, on se sent le contemporain de Jésus. Je relis l'évangile mais ce n'est plus le même évangile, c'est quelqu'un qui en même temps est en moi, qui est en vous et dans les personnes qui ont été un ferment et un appel. Alors il n'y a plus de distance et je crois que c'est là que Jésus peut être le fondement d'une fraternité humaine.

A l'occasion de la mort d'une personne, mon père est mort il n'y a pas très longtemps, on voit qu'une vie humaine est peu de choses. On donnait de l'importance à un certain moment à beaucoup d'événements et après, on prend conscience que l'essentiel se réduit à 7 ou 8 événements. Il se passe des tas de choses mais la vie, c'est les grands moments, en particulier les grands moments de rencontre et ça suffit.

L/ C'est ce qui manque dans les grandes biographies, celle de Mauriac par exemple, celle de de Gaulle. On a ainsi toutes sortes de choses sur de Gaulle mais on ne sait pas l'essentiel de ce qu'il a vécu. Il a dû vivre, à certaines heures, des choses tout de même qui n'étaient pas simples. On voit le détail des convergences extérieures et on s'en contente. A mon point de vue, c'est une manière de trahir que de réduire un tel homme, n'importe quel homme d'ailleurs, à son faire, à son dire, aux idées qu'il a pu avoir.

Comme je vous le dis et je crois que c'est important, dans l'évangile, nous avons tout de même quelques faits qui semblent bien avoir été vécus par Jésus, même s'ils ont été utilisés par les évangélistes pour des raisons, non pas d'historiens, mais d'apologétiques ou de doctrine. C'est pour cela qu'il est tellement important, et cela je ne le trouve nulle part, d'essayer de se rendre compte quels sont les projets qui ont poussé les évangélistes à écrire leurs évangiles. Les synoptiques, qu'on rassemble parce qu'ils ont des points communs, sont différents les uns des autres. L'évangile de Marc a été écrit avant 70 lorsque l'église se trouvait dans le sein d'Israël d'une façon assez pacifique, à part quelques crises un peu sanguinaires. Après 70 et la destruction du temple, les églises sont éjectées d'une manière très vigoureuse du sein d'Israël par les Phariséens. A ce moment-là, nous avons eu besoin de trouver notre identité. D'où deux évangiles qui, visiblement, s'efforcent de donner à l'église une réalité indépendante d'Israël, tout en montrant qu'elle est issue d'Israël. D'où cette sorte de jeu qui consiste à faire des oppositions assez

fondamentales par exemple entre Jean-Baptiste et de Jésus et, d'autre part, à faire une lecture exégétique des prophètes qui permette de voir, de démontrer que Jésus avait véritablement vécu ce que les prophètes avaient enseigné. Il y a les deux aspects. Du coup, nous arrivons à cette perspective, que Jésus s'est présenté comme le messie. Or l'évangile de Marc s'oppose radicalement à cet aspect, Jésus refuse tout titre qu'on lui donne car, chaque fois qu'on lui donne un titre, on le limite, et l'essentiel de ce qu'il a à faire n'est pas la conséquence des projets qu'on fait sur lui mais de la fidélité fondamentale à ce qui monte en lui et qui rejoint le divin.

Ceci est intéressant car le même texte peut être compris dans le sens de Marc ou dans le sens de Luc ou de Matthieu. Je vous donne un exemple, la montée à Jérusalem. Dans les trois textes, c'est une montée qui se fait dans la deuxième partie. Dans les perspectives de Luc et de Matthieu, c'est une manifestation messianique. Si vous êtes d'accord avec l'idée que le secret messianique de Marc fait que Jésus a refusé le nom de messie, l'événement est le même, il monte à Jérusalem, mais cela a été interprété d'une toute autre façon.

C'est d'autant plus significatif que les synoptiques font passer presque toute la vie publique de Jésus en Galilée. Or on s'aperçoit, après la mort de Jésus, qu'il y avait beaucoup plus de Judéens convertis que de Galiléens. Dans les Actes des Apôtres, il y a 120 Judéens pour une vingtaine de Galiléens. Ce qui montre que Jésus a dû avoir beaucoup plus d'influence que ce qu'on voit dans les synoptiques. Il montait donc au temple comme tout bon Juif à toutes les grandes fêtes de sorte que cette montée, interprétée comme messianique chez Luc et Matthieu, était un pèlerinage au moment des fêtes publiques, il montait à Jérusalem avec ses disciples. Les mêmes faits sont interprétés dans une perspective messianique par les uns, comme la manifestation d'une réalité, je dirais triomphaliste. A ce moment-là, Jésus a eu un moment de grande cote, si on peut s'exprimer ainsi. Il y aurait beaucoup de choses à dire dans ce domaine. Pourquoi est-ce que ce n'est pas dit, que diable ?

Par exemple, il y a des choses qui sont évidentes mais qui ne sont jamais dites dans l'église. Il y a deux parties dans la vie de Jésus, une première partie triomphaliste. Son succès se heurte rapidement à une opposition venant des Pharisiens, des autorités romaines parce que ça prend une dimension politique importante, des autorités religieuses et ainsi de suite. Il y a donc un échec. A partir de ce moment-là, son activité se fait plutôt marginale. On le voit partir pour se mettre un peu à l'abri de la police, soit du côté de la cananéenne ou de la samaritaine; donc une partie plus ou moins secrète. Dans les synoptiques, on a cette première partie triomphaliste et la partie, je dirais plus ou moins marginale. Dans les perspectives de l'évangile de Marc, il y a des événements qui sont incompatibles avec le caractère secret que Jésus devait observer dans la deuxième partie de sa vie. Avouez tout de même, il n'est pas concevable que les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, aient voulu être les premiers du royaume lorsque tout foutait le camp. Voyez le général de Gaulle en face de Pétain qui est le chef d'un État qui est en train de foutre le camp, ce n'est pas concevable. Il n'est pas concevable que les grands prêtres qui étaient des financiers finis mettent à prix la vie de Jésus lorsqu'on le voit circuler dans le temple, selon les évangiles synoptiques, d'une façon tout à fait vulnérable. Il y a toutes sortes de choses qui ont été écrites dans des perspectives apologétiques et qui sont très probablement tirées d'événements qui avaient un tout autre sens lorsqu'ils se sont accomplis.

I- Cela donne aussi une liberté au lecteur, je ne dirais pas tellement de choix, mais d'interprétation à un moment où il n'y avait pas encore de doctrine. Il y a des choses compliquées pour arriver à cette conclusion que Jésus était le révélateur du monde. Quand je lis : "Qui me voit voit le Père", il y a un décodage à faire, un décryptage.

L/ D'autre part, voyez-vous, cette expression "Qui m'a vu a vu le Père", c'est essentiellement dans l'évangile de Jean (14,9). Je crois que c'est tout de même un verset qui se retrouve dans les synoptiques mais inversé simplement. C'est ce qu'on appelle l'écho dans les synoptiques de la perspective johannique. Il y a juste ce passage.

I- (inaudible)

A mon point de vue, c'était compréhensible dans la perspective de leur propre projet, à l'heure où ils avaient des lecteurs ou des auditeurs, mais il y a vingt siècles entre nous et eux. Il y a vingt siècles entre nous et notre univers mental est radicalement différent de l'univers mental d'il y a 20 siècles, de sorte que nous sommes dans une situation de difficultés si nous restons à ce niveau-là. Mais si nous nous plaçons au niveau humain dont nous parlions tout à l'heure, l'homme que je suis, habillé en civil au 20^e siècle, est fondamentalement le même que le juif plus ou moins croyant qui pouvait entendre Jésus. A mon point de vue d'ailleurs, pour expliquer tout ce qui s'est passé après la mort de Jésus, et qui ne s'est pas passé

après la mort de Socrate, avec tout ce qu'il y a d'ambigu, de complexe, de mélangé, c'est tout de même dû à ce fait qu'ils ont pris conscience d'une interpellation en profondeur qui dépassait même probablement l'idée qu'ils en avaient sur le moment même mais qui était déjà suffisamment profonde pour qu'ils le suivent jusqu'au bout. On a bien l'impression tout de même que la polémique est devenue de plus en plus violente, justement à cause des affaires politiques ou des affaires religieuses. Il y a là une profondeur tragique que nous ne trouvons pas chez Socrate parce que nous sommes sur un autre niveau que celui que Socrate a vécu. Cela ne veut pas dire que Socrate ne soit pas un très grand homme.

I- Vous pensez qu'une lecture de l'évangile, non dogmatique, pas savante non plus, ni exégétique, j'entends une lecture de quelqu'un qui n'a pas été endoctriné et qui le lit de façon simple, spontanée, vous ne pensez pas qu'au-delà des problèmes d'exégèse, de la structuration des textes, il y a un esprit de liberté, de rencontre, de libération qui peut nourrir. Cela ne dépend pas de la science.

L/ Alors là, on peut vous dire que vous êtes un illuminé et que tout ça, c'est du subjectivisme, comme si les textes sur lesquels on s'appuie n'étaient pas issus d'hommes qui, eux aussi, plus ou moins, étaient au niveau de notre humanité, c'est-à-dire qui ont créé des œuvres subjectives dont le poids dépendait de la profondeur d'où ils les sortaient.

I- la différence entre l'activité créatrice et la fabrication ?

L/ Les évangélistes ont eu une activité créatrice par une fidélité profonde à ce qui naissait en eux, en comprenant Jésus chacun à leur manière, d'une manière qui correspondait à leur projet, une manière dogmatique, d'une part, et d'autre part, une manière créative par fidélité profonde à ce qui naissait en eux.

I- On ne peut pas tellement distinguer un créateur.

L/ Nous sommes d'accord mais je crois que c'est un travail que chacun d'entre nous a à faire à ses risques et périls mais c'est nécessaire car il n'y a que ce qui est vraiment créateur, que nous découvrons créateur, qui peut vraiment nous nourrir. Nous pouvons nous habiller des costumes des autres mais nous ne pouvons vraiment nous nourrir que de ce qu'ils ont sorti de leur propre fond sous l'action de la percussion spirituelle de Jésus. C'est tout à fait autre chose. Mais à nos risques et périls et c'est notre grandeur. Nous sommes responsables dans notre liberté de la manière dont nous voyons le réel.

I- Cela crée une insécurité, une certaine inquiétude.

L/ L'insécurité fait partie des conditions, non pas de la Suisse, mais de la vie humaine. En Suisse, vous êtes des hommes de sécurité. Sur un plan religieux, les disciples de Jésus avaient vécu dans un climat de sécurité où tout était précisé. Il faut se rendre compte de l'extraordinaire révolution dont nous n'avons que quelques échos car ces échos sont déjà informés par l'état intérieur. Ces disciples, ces juifs, étaient en définitive des gens qui avaient été formés avant la rencontre de Jésus. Dans une certaine mesure, leur travail, ce qu'ils ont écrit, tout ce qu'ils faisaient, tout cela n'était pas étranger à ce qu'ils avaient reçu avant. Ils sont dans une situation difficile parce que d'un côté l'apologétique des évangiles consiste à montrer que l'église avait vraiment été prévue, préparée, dans la ligne de ce que la bible avait annoncé, c'est une première chose et nous avons cet aspect. D'autre part, je crois qu'il est intéressant, pour comprendre Jésus en profondeur, le caractère dramatique et grandiose de son action, de montrer le véritable esprit révolutionnaire qu'il a apporté dans la manière dont il a présenté la loi, dont il a présenté ses paraboles en particulier.

I- C'est extraordinaire car on voit, dans l'ancien testament, des prophètes qui révolutionnent le judaïsme sur des petits points, mais ça n'a rien de commun avec Jésus

L/ Oui, mais c'était des éléments essentiels. A mon point de vue, les deux derniers grands prophètes de la Bible sont Ezéchiel et Jérémie. Ezéchiel est tout à fait dans la ligne actuelle, c'est-à-dire affronté à une religion d'autorité avec un sacerdoce vigoureux, une loi très précise, une obéissance facile à commander et à observer; c'est un premier point. Jérémie au contraire proclame que cette loi, elle n'est pas gravée sur la pierre, elle est dans le cœur. Le jour où il a dit cela, n'oubliez pas que les Juifs étaient dans une situation d'oppression depuis des siècles, par conséquent à une époque où le sacerdoce ne pouvait pas s'exercer avec la puissance politique dont il a besoin pour pouvoir réellement s'imposer. Ils étaient dans une perspective où il fallait, en supportant la situation politique, avoir une fidélité intérieure qui faisait qu'on découvrait la loi au-dedans de soi parce qu'elle ne pouvait pas s'imposer publiquement au dehors. Jérémie était infiniment plus intérieur ou intériorisé qu'Ezéchiel. N'oubliez pas qu'Ezechiel était un prêtre, de classe sacerdotale, un dirigeant. Jean-Baptiste aussi était de la race sacerdotale.

Jésus est un simple laïc, un simple laïc qui n'a même jamais été chrétien. Alors quand il intervient, il dit non seulement que la loi est intérieure mais elle nous est personnelle. Il y a là un pas décisif. Une loi intérieure peut encore se concevoir mais qu'elle nous soit personnelle... C'est particulièrement net dans

l'évangile de Matthieu, chapitre 21, la parabole des talents, la parabole des vierges sages, le jugement dernier... Tout cela, essentiellement personnel. Chacune de ces femmes a fait ce qu'elle pouvait faire; l'une a mis de l'huile dans sa lampe, l'autre n'en a pas mis. Lorsque l'époux arrive, les vierges folles demandent de l'huile aux vierges sages, ce qu'elles refusent, non pas par égoïsme, mais ce n'est pas possible. C'est tout ce qu'on a vécu avant qui est présent dans la décision que nous prenons aujourd'hui. Donc il faut essentiellement être intérieur. Si tout s'était bien présenté suivant la loi, les vierges sages ne seraient pas sages car on leur aurait dit que l'époux allait certainement arriver en retard. Donc elles auraient su qu'il fallait mettre de l'huile dans leurs lampes. Si elles ne l'avaient pas fait, elles auraient été désobéissantes. En fait, elles n'en ont pas eu l'initiative. Cette loi, parce qu'elle est intérieure, fait que chacun l'observe selon ce qu'il est. On a beaucoup d'autres paraboles dans ce genre. C'est tout l'intérêt du genre de la parabole, c'est un genre de présentation qui est probablement très proche de Jésus parce que ça ne peut pas être utilisé d'une façon doctrinale. Donc d'une certaine manière, on peut être relativement sûr des intentions des auteurs des évangiles en reprenant ces paraboles.

I- L'apôtre Paul était un spirituel.

L/ Incontestablement. Paul a été un grand spirituel, un grand charismatique, mais je dirais que la systématique qu'il a faite a permis à l'église de prendre des structures intellectuelles qui lui ont permis de se défendre vis-à-vis des autres, de se défendre plus ou moins bien des influences gnostiques d'un côté, grecques de l'autre et ainsi de suite.

Mais si toutes les lettres sont des épîtres pauliniennes, ce ne sont pas toutes des épîtres de Paul lui-même probablement. Dans le registre paulinien, il y a deux épîtres qui sont déjà très proches du gnosticisme, l'épître aux Éphésiens et l'épître aux Colossiens où on voit déjà un homme Jésus qui devient de plus en plus supérieur à toute créature. On voit petit à petit naître dans les épîtres pauliniennes, dans celles qui ne sont pas proprement de Paul, je dirais une gnose qui a rejoint la gnose de Jean avec le Verbe qui s'incarne.

I- Qu'est-ce qu'on dit quand on dit que Jésus est Dieu ?

L/ Quand je dis que "Jésus est Dieu", je ne sais pas qui est Dieu tandis que je sais un peu qui est Jésus.

I- On ne peut jamais parler de Dieu par rapport à Jésus, ce n'est pas facile d'avoir un Dieu comme ça.

L/ Je pense que nous ne pouvons croire en Dieu maintenant qu'à travers une compréhension en profondeur de ce que l'homme peut être et de ce que l'homme Jésus en particulier a été. Je ne peux plus croire en un Dieu tel que nous le concevons, même dans notre liturgie d'une façon très générale, un Dieu tout-puissant... Au moment des Rogations par exemple, je demande à Dieu de bonnes récoltes par le fait même que c'est comme ça dans la liturgie et, en même temps, je me dis que surtout je ne sois pas exaucé parce que plus la récolte est bonne, plus j'ai de travail et moins j'ai de bénéfices.

I- On a une autre expression : Jésus est le chemin.

L/ C'est une expression très bonne. C'est très proche de ce que nous sommes en train de dire, Jésus, le chemin, la voie...

I- On ne sait pas trop ce que cela veut dire mais on le sent.

L/ D'ailleurs, le mot "voie", plutôt le chemin, c'est un mot biblique.

I- Quand vous dites que Jésus était un simple laïc, qu'il n'était même pas chrétien, ça me fait penser à une autre phrase que vous avez dite, l'église de demain ne sera probablement pas celle des traditionalistes.

L/ Ce n'est pas pour demain matin mais je pense que, dès maintenant, on se rend compte que ça bouge, si on est un honnête. Nous sommes tous chrétiens et, pour la plupart d'entre nous catholiques. Avouez que la messe n'a plus le rôle qu'elle avait, il y a 50 ans, c'est-à-dire qu'on évacue tout ce qui est sacramentel, tout ce qui est sacerdotal. Vous ne pouvez rien contre cela, ce sont des mouvements de fond contre lesquels aucune autorité ne peut réagir.

I- On le voit bien avec les enfants. On aimerait au début qu'ils partagent nos convictions. Ensuite on voit que c'est utopique et on finit par comprendre que c'est bien.

L/ On voit que c'est bien pourvu que ça se termine bien.

I- Il y a une coupure terrible entre les générations.

L/ C'est normal, nous sommes emportés par ce mouvement sans que nous puissions le retarder. On peut s'accrocher à un passé. Si on s'accroche ainsi au passé, on est non pas sur un plan spirituel mais plutôt sur un plan de discipline, de décisions, de corps constitués qui se durcissent pour pouvoir résister. Par certains côtés, ça peut faire des sectes, ça ne fera jamais quelque chose qui aura une portée universelle, jamais.

I- Si vous dites ça, vous serez excommunié.

L/ Ça ne m'intéresse pas. Écoutez, je suis un simple laïc. Voyez, cet échafaudage n'a aucun rôle dans nos vies spirituelles, aucun.

I- On a besoin d'échafaudage pour finir la maison.

L/ La maison ne sera jamais finie parce qu'il faut constamment la reconstruire. Cela ne veut pas dire qu'il faille tout rejeter. Je ne quitte pas l'église. Tant qu'on ne me chasse pas de l'église, je ne vais pas la quitter. Je ne suis peut-être pas l'ouvrier que j'aurais voulu être par le fait même que je n'ai pas d'audience, mais je ne quitte pas l'église. Cependant et ça, c'est un des aspects de mon changement, je ne donne plus à l'église le caractère quasi divin que je lui donnais jadis, comme à Jésus. Pour moi, l'église est une société d'hommes, qui s'est constituée à travers l'histoire, qui est par conséquent relative, dont les formes vont varier avec les univers mentaux et les conditions. Mais j'en fais partie par le fait même que je suis né chrétien et que c'est encore le milieu où j'ai le plus de facilités pour des échanges en profondeur, où la vie spirituelle déborde de beaucoup le niveau proprement confessionnel. Donc je reste chrétien. A mon point de vue, s'il y a quelques chances pour l'église qu'elle se transforme sans trop de révolution, c'est plutôt par le dedans que par le dehors. En tout cas, même si ça se fait un peu par le dehors, pour que ça prenne un sens spirituel, il faut qu'il y ait une certaine correspondance par le dedans. Voilà ma conviction. Au fond, tous ceux qui quittent l'église, le font par dépit amoureux. Ils attendaient d'elle trop, ils sont déçus.

I- Au fond, dans l'éducation des enfants, on est un peu dans une situation semblable. Entre l'église d'autorité et l'église d'appel, il y a toujours une dialectique qui est nécessaire, qui est indispensable pour le déroulement de la vie humaine. C'est à l'intérieur d'une église d'autorité qu'on doit nécessairement vivre. On peut rêver d'une église qui ne soit pas, en partie au moins, d'autorité. On peut essayer de la bousculer mais on ne doit pas rêver d'une église parfaite, à l'image du Christ. Il y a une attitude qui consiste à respecter les étapes. Il y a des avancées qui se font de l'intérieur et qui sont nécessaires.

L/ Nous sommes tout à fait d'accord. Je dirais même que l'étape d'autorité reste nécessaire malgré tout jusqu'au bout mais qu'elle est devenue de plus en plus insuffisante. C'est toute la question du pharisaïsme. Le pharisien est celui qui considère comme suffisant d'observer la loi et qui l'observe bien. A mon sens, le chrétien, c'est celui qui dit que, si la loi est nécessaire, elle n'est pas suffisante; l'église est utile, elle n'est pas suffisante et ainsi de suite....

I- (inaudible)

L/ A mon point de vue, l'église est la manière concrète de la religion de s'incarner dans une société. Quand je parle de l'église, je parle de l'église empirique, de l'église avec le pape et ainsi de suite. Je ne parle pas de l'église mystique, épouse du Christ. Pour moi, l'église est une manière concrète, dans des conditions sociologiques données, de l'aggravation de ce que j'appelle "la religion du père Cromagnon", plus ou moins habillée de costumes ecclésiastiques.

I- On a hérité cette religion de l'Égypte.

L/ De l'Égypte, c'est-à-dire d'une pensée égyptienne ? Je ne peux pas trop vous dire. Mon idée, c'est que Luc et Matthieu, tout en voulant donner à l'église une identité propre, dans une première apologétique avec le milieu juif, se sont efforcés de montrer combien tout ce qui était vécu par les Juifs dans l'ancien temps était une préparation plus ou moins consciente de la réalité qui venait d'arriver en Jésus. Par conséquent, il y avait toute une apologétique vis-à-vis des Juifs. Il y a un élément qui est très significatif à mon sens. Jésus est mort dans la dérision, vraiment dans la dérision. Ce grand prophète qui bousculait les gens et ainsi de suite, est mort sur une croix, seul, perdu. Il fallait se laver de cette dérision, essayer de montrer pour soi-même et pour les autres que cette dérision n'était pas la condamnation divine car celui qui meurt sur la croix, sur le bois, est rejeté par Dieu (Deut 21,22). On est allé chercher dans les écritures le texte du juste persécuté. Le juste persécuté, c'est Jésus qui, précisément parce qu'il a été juste et fidèle, a été petit à petit persécuté. C'est ce qu'on appelle la passion selon Isaïe. La difficulté, c'est que la passion d'Isaïe présente une théologie insupportable. C'est Dieu qui en rajoute pour que ça soit pieux. C'est insupportable ! Et nous avons transporté cette théologie du Dieu insupportable pendant 20 siècles. Nous sommes en train de nous en dégager petit à petit. On n'insiste plus sur le fait que Dieu a fait crucifier son fils pour se satisfaire et ainsi de suite. Tout de même ça a pesé considérablement dans la spiritualité.

I- Journet parle de la réparation. Je crois que c'est des choses que les théologiens n'osent plus dire mais ils ne diront pas le contraire. Comme le disait l'un d'eux, on ne le prend pas en ligne de compte, mais, si vous lui demandez de dire que cela est faux, il ne le dira pas en public, on le dira dans le secret. Donc ce sont des vérités auxquelles on ne croit plus mais qu'on est incapable de remettre en question. Là, on se

trompe. On a tout un passé qu'on traîne.

L/ Tout à fait d'accord. René Girard a dit explicitement quelque chose de ce genre, qui était vécu par beaucoup sans qu'on ose le dire, avec son livre "Ce qui était caché depuis la fondation du monde". Il a écrit d'autres livres sur la violence et le sacré.

I- On a eu aussi Jérémie et Ezéchiel.

L/ Ezéchiel était fils de prêtre, prêtre lui-même, ayant une perspective très autoritaire, un sacerdoce capital, une loi précise, un enseignement net où on peut exiger l'obéissance..., toutes sortes de choses un peu du dehors. Jérémie, de l'autre côté. Tous deux se trouvent dans des situations fort semblables, par le fait même que le peuple juif était sous l'oppression. Mais Ezéchiel se trouve une perspective où le messianisme était une libération d'Israël par la politique, la perspective de Jérémie ne l'implique pas. A mon point de vue, c'est la perspective importante que Jésus a épousée aussi car le messianisme qu'on lui proposait était un messianisme politique, un messianisme apocalyptique. Je pense que, quand il parlait du royaume de Dieu, c'était une manière de ne pas parler du messianisme pour ne pas confondre le royaume avec un messianisme politique ou un messianisme eschatologique, quoiqu'en définitive, il n'est pas tout à fait certain que Jésus n'ait pas eu quelques idées sur la fin du monde. En tout cas, Paul en avait des idées bien précises...

I- qui ne se sont jamais réalisées.

L/ Ce que je penserais, qui est tout à fait préparé par les prophètes passés en particulier par Jérémie, c'est que la manière dont Jésus s'est comporté avait une telle puissance qu'il a été pour ainsi dire rejeté dès qu'on a commencé à prendre un peu conscience de ce qu'il était en train de proposer. Je crois bien que Jérémie a aussi connu quelque chose de ce genre.

Mais alors, et ceci est important, on a deux questions fondamentales : Qui es-tu Jésus ? Mais comment se fait-il que tu sois devenu "dieu" ? ou même pourquoi es-tu devenu "dieu" ? C'est difficile à dire mais incontestablement il y a une ambiance, je dirais, d'un côté gnostique, de l'autre juive et même grecque d'un troisième côté. Petit à petit il s'est fait un brassage de pensées, élaboré par les intellectuels et qui est arrivé, avec Constantin, à être influencé considérablement par l'aspect romain, politique. D'où le concile de Nicée. Nous avons le courage, et je crois que c'est à peu près acquis, de regarder l'ancien testament comme un livre comme les autres. Nous avons assez largement encore, après la crise moderniste, osé regarder les évangiles comme des livres comme les autres. Mais une chose que nous n'avons encore jamais faite, c'est de connaître un peu les dessus et dessous des conciles qui sont capitaux pour la construction de la doctrine. Qu'est-ce qui s'est passé à Nicée où Constantin était le président ? Quelles mœurs régnaient dans ces réunions ? quelles considérations politiques et personnelles les ont influencés ? Ce travail n'est pas fait. Bien sûr, on peut dire que l'Esprit-Saint se sert de tout pour arriver à ses fins.

I- Ça élude la question

L/ Mais tout de même il y a des limites à ces perspectives. Il y a en tout cas un point d'interrogation très important. A mon point de vue, si nous voulons vraiment comprendre par le dedans qui est Dieu, il ne faut pas partir des questions des Conciles mais de l'intelligence de ce que Jésus a vécu humainement et qui a si peu de poids dans la conception de la doctrine qui a été forgée ultérieurement.

I- On a un message intéressant à apporter aux hommes, le message du Christ. Vous êtes un idéaliste, vous voulez amener les gens à découvrir en eux un essentiel qui comporte des valeurs de liberté.

L/ Voyez, c'est très humain. Il y a 50 ou 100 ans, beaucoup de gens dans les milieux chrétiens considéraient que l'éducation de la base populaire était une erreur car ça faisait des déracinés. Vous voulez apprendre à lire et à écrire à des fils de paysans, vous allez les déraciner. Donc il y avait toute une opposition. Écoutez, tout de même, le fait que maintenant à peu près tous les Français savent lire et écrire, je ne dis pas du tout qu'ils savent penser, mais ils savent au moins lire et écrire, ça change complètement le climat.

Tentations que l'enseignement rencontre s'il veut respecter l'autre et lui porter intérêt (page 69)

Le respect de l'autre et l'intérêt pour l'autre caractérisent aussi l'enseignement que, par fonction ou pour toute autre raison, on est conduit à donner en temps convenable à autrui. Il en est de même de l'esprit avec lequel on le fait.

Respecter l'autre, c'est d'abord ne pas profiter de sa confiance, de son manque d'esprit critique, de sa crédulité pour lui faciliter l'accès (qui est tout autre que l'accueil) à ce qu'on veut lui communiquer. (C'est déjà un programme). C'est ne pas l'influencer par les comportements qu'on se permet à son égard ou par la mise en condition et l'entraînement inconscient que développe une ferveur collective.

L/ Il y a une différence entre mise en condition et mise en marche. Il est intéressant qu'il y ait une mise en marche, ne serait-ce que pour se mettre en marche le matin, on fait un peu de musique, ce serait presque une mise en condition si ça durait tout le temps.

C'est ne pas abuser de la fragilité intime de l'autre, sentimentale ou intellectuelle, en usant de la puissance affective ou verbale, argumentation adaptée à sa mentalité. (Cela va de soi). C'est se refuser à correspondre par politique et en dépit de ce qu'on pense, à ses attentes spontanées, que celles-ci viennent de son tempérament ou de son milieu, pour qu'en retour il corresponde à ce qu'on lui apporte...

L/ C'est un peu la politique de Jean-Paul II. Il va nous parler des droits de l'homme pour nous glisser derrière les droits de Dieu. C'est ça, il faut bien le comprendre.

Le propagandisme, frère jumeau du sectarisme qui juge et qui condamne, ne permet pas ce respect. Il ignore aussi l'intérêt pour l'autre en dépit des raisons qu'il se donne et des apparences dont il se drape. En effet, cet intérêt doit conduire jusqu'à l'intelligence des besoins et des exigences du cheminement de l'autre, même si ceux-ci (besoins et exigences) sont fort différents des siens. Il ne permet pas non plus qu'on profite des penchants d'autrui à l'imaginaire, à l'extraordinaire, au "miraculeux", souvent cultivés par réaction (à notre époque, c'est très fréquent) consciente ou non, contre un milieu réaliste jusqu'à être matérialiste, banal jusqu'à être vulgaire, scientiste jusqu'à l'obscurantisme.

I- Qu'est-ce que vous entendez par scientiste ?

L/ Ce sont des gens qui croient que la science peut seule nous faire connaître la réalité des choses, la science objective, ce qui d'une certaine manière peut être enseigné. Le scientisme existe encore mais il existait beaucoup plus au début du siècle. Teilhard de Chardin est encore scientiste car il croit encore que la science permettra petit à petit d'améliorer les conditions de l'homme et ainsi de suite. Que la science soit utile, d'accord mais qu'elle soit suffisante, non. C'est là précisément que se trouve le scientisme. Nous en sommes tous plus ou moins pétris sans le savoir mais, dans les conditions où nous vivons aujourd'hui, nous serions plutôt techniciens que scientistes.

I- Qu'est-ce que c'est la science ?

L/ Dans les perspectives d'un scientifique, c'est tout ce qui peut être connu grâce aux méthodes scientifiques, quel que soit l'état spirituel de celui qui procède à l'opération.

I- C'est empirique

L/ Le mot empirique fait partie du scientisme. Je crois que c'était plus sain car il y a un peu la connaissance de la reconnaissance. La connaissance ne suppose pas des choses particulières de l'individu. Tout homme suffisamment intelligent connaît. Pour reconnaître, il y a une activité personnelle qui nous est propre et que chacun a à découvrir par lui-même par le fait même que ça ne peut pas s'enseigner ni s'imiter. C'est toujours la même histoire.

Certes, on se doit de communiquer ce qu'on croit être vrai, bien que cette vérité ne soit jamais proposée sans quelques errements.

I- Cette prise de conscience est importante.

L/ C'est une chose qui est, je crois, importante. Nous ne sommes pas en mesure de connaître le fond des choses, nous n'avons que des représentations. C'est un des progrès de la modernité de la science, de savoir qu'elle n'atteint pas le réel en lui-même. On n'a que des représentations, des représentations qui dans une certaine mesure sont utiles mais qui n'ont pas la prétention d'être vraies, de la vérité dont on parle ici, dans ce bouquin. Au fond, la vérité avec un grand V, elle existe peut-être mais nous ne l'atteignons jamais. Nous n'atteignons que des vérités avec des petits v, qui sont des représentations qui ne sont vraies que parce qu'elles sont utiles. C'est là que se trouve le nœud. Elles ne sont vraies que parce qu'elles sont utiles, c'est opérationnel.

Un des éléments les plus importants sur lequel a été construite toute la philosophie, toutes les connaissances de jadis, c'est le réalisme ontologique, c'est-à-dire que la pensée atteint le réel dans sa réalité profonde, de telle sorte que les opérations de la pensée ne sont pas étrangères aux opérations qui peuvent se faire dans le réel. Il y a une sorte de continuelle relation entre les deux. Or, il faut bien l'avouer, c'est maintenant par terre. Nous avons des représentations mais ces représentations ne prétendent pas être vraies, elles prétendent surtout être utiles. C'est même pire que ça, nous avons parfois des représentations contradictoires du réel qui sont chacune utiles dans la zone où elles ont à travailler

I- C'est de l'opportunité.

L/ C'est plus que de l'opportunité, c'est de la modestie. Ainsi dans le cas de la lumière, nous pouvons la voir sous l'aspect ondulatoire ou sous l'aspect point. Les deux sont contradictoires et cependant chacun

est utile pour expliquer certains phénomènes. Le savant devient modeste car il ne tend pas avoir la vérité, il tend à avoir une action utile sur le réel. Je crois que c'est une des acquisitions importantes de la modernité. Quand je pense à tous les crimes qui ont été commis dans l'humanité par tous les gens qui possèdent la vérité, on peut dire qu'il y a quelque chose qui ne marche pas dans l'histoire. Si vous restez simplement au niveau concret, pratique, ces crimes n'ont plus de soutien. Je crois que c'est très important. I- C'est une hypothèse de travail.

L/ Exactement une hypothèse de travail, de méthode. L'hypothèse dont nous parlons est bonne, la méthode est tout à fait bonne, mais la succession des hypothèses n'est pas nécessairement convergente en une réalité qui demeurera finie, nous n'atteignons que des conceptions de modèles qui, dans une certaine mesure, nous sont utiles mais qui n'ont pas la prétention d'épuiser le réel.

Alors il est bien certain que ces pensées, je ne les avais pas tout à fait en tête lorsque j'ai écrit ceci. Là, très certainement, il y a secrètement encore cette pente que nous avons tous d'ailleurs spontanément, à savoir un réalisme ontologique, c'est-à-dire notre pensée épuise dans une certaine mesure le réel qu'elle atteint.

I- Le réalisme ontologique reste encore la thèse officielle de l'église.

L/ de l'église et de beaucoup d'autres. Le réalisme ontologique s'enseigne encore.

Je pense que ça ne supprime pas du tout la réalité spirituelle mais il s'agit de lui donner sa place. Alors là évidemment en dix ans on change un peu de mentalité dans des perspectives de ce genre.

Certes, on se doit de communiquer ce qu'on croit être vrai...

L/ Voyez, c'est là que se trouve un peu le fond de ma pensée.

bien que cette "vérité" ne soit jamais proposée sans quelques errements...

L/ ce que nous avons dit. Donc il y a une petite correction. Mais malgré tout, ce n'est pas tout à fait ce que je voudrais écrire maintenant si j'avais à reprendre cet ouvrage.

N'est-elle pas fatalement pour une part contingente, d'un temps et d'un lieu, et même dans la manière de la dire, d'un être particulier ? Même si par impossible, elle participait sans faille à l'absolu du vrai (là, nous sommes en plein réalisme ontologique), elle aurait encore à être proposée dans la liberté que le respect de l'autre impose à l'égard de la voie qui lui est propre, inséparable de ses errances, de ses progressions et de ses reculs, de ses allures et de ses rythmes.

Aussi bien aller à la vérité exige qu'on s'approche de l'authenticité.

L/ Alors là c'est une chose importante, ce n'est plus simplement une espèce d'intellectualité, c'est le sujet lui-même qui intervient dans la connaissance. C'est un autre aspect de la question qui est important, à savoir que, dans un certain scientisme dont nous parlions tout à l'heure, la réalité spirituelle du savant n'intervenait pas dans le résultat de la science. C'était la forme du scientisme objectif. Je crois que maintenant on peut dire que, dans presque tous les domaines, même les domaines les plus physiques, il y a une certaine relation entre celui qui cherche et ce qu'il trouve, ce qui est trouvé évidemment et heureusement, l'objet. Il y a une manière pour lui de l'atteindre qui dépend, malgré tout, de sa propre subjectivité. C'est évidemment vrai pour les sciences humaines. Je crois qu'on peut dire peut-être que, au moins en physique dans les perspectives de l'infiniment petit où les instruments de mesure ont leur poids, leurs conséquences, dans ce qu'ils mesurent, la différence radicale entre subjectif et objectif devient impossible. Là encore il y a je crois un progrès de la connaissance moderne.

Aussi bien aller à la vérité exige qu'on s'approche de l'authenticité, par ailleurs jamais tout à fait atteinte, par le lent et tortueux cheminement personnel de la recherche sincère, cheminement que nul ne peut enseigner ni imposer car chacun doit le découvrir lui-même et s'y consacrer selon ce qui s'efforce de devenir en lui.

L/ Là, il y a une petite chose que je voudrais dire. Il y a le mot "sincérité" et le mot "authenticité". Je crois qu'il faut nettement distinguer la sincérité de l'authenticité. On peut être sincère successivement de façon différente. Dans l'authenticité, il y a une stabilité à travers le temps qui n'existe pas nécessairement dans la sincérité. Une sincérité successive ne condamne pas la vérité de chacune d'elles. L'authenticité, des authenticités successives, c'est presque contradictoire dans les sciences. C'est à coups de sincérité que nous atteignons l'authenticité.

Qu'il est difficile de respecter l'autre et de lui porter intérêt véritable, à celui qui est plus convaincu de ce qu'il dit qu'il ne vit en esprit et vérité, de ce qu'il affirme, à celui aussi qui, sans avoir personnellement atteint au niveau de la foi et de la fidélité, a la fonction d'enseigner dans une société structurée en vue de gouverner.

L/ Évidemment, ça, c'est en perspective de l'église en particulier.

Les instincts fondamentaux et la vie spirituelle (page 70)

Si le respect de l'autre et l'intérêt qu'on doit lui porter se refusent à toute exception, (c'est général, quel que soit l'autre), s'ils s'étendent à quiconque et sont d'ordinaire occasionnels, il n'en est pas de même des relations dont les instincts fondamentaux de l'homme sont l'origine et que toute vie a à connaître : amour, maternité et paternité. Celles-ci sont par nature les plus électives et par les responsabilités considérables qu'elles comportent, leur rupture dans le temps est le signe de leur échec, non pas de leur caractère en soi éphémère seulement.

I- Le respect pour l'autre, l'intérêt pour l'autre ne souffrent aucune exception. D'accord pour le respect, chaque être humain a droit au respect quel qu'il soit. L'intérêt pour l'autre me semble relativement plus difficile à avoir pour tous, quel qu'il soit. On doit les respecter mais l'intérêt qu'on peut porter à des personnes est quand même quelque chose de sélectif.

L/ Je ne le crois pas, je ne suis pas d'accord. Cela dépend de ce qu'on entend par intérêt mais tout homme, par le fait même qu'il est lui-même mystère, non seulement je le respecte, mais par le fait que je suis homme aussi, je me dois de l'aider à être le plus lui-même. Il y a entre nous une fraternité, une solidarité, qui fait que je ne peux pas m'empêcher, étant ce que je suis et étant ce qu'il est, de l'aider à devenir davantage.

I- Au niveau général, d'accord, mais au niveau personnel, il faut bien admettre que, dans la vie quotidienne, il y a des gens qu'on respecte et qu'on ne trouve pas intéressants, pour lesquels on n'a pas l'intérêt en soi.

L/ Vous avez dit, des gens qui n'étaient pas intéressants. Il y a une différence. Je dois porter intérêt même à quelqu'un qui n'est pas intéressant. Prenons les choses pour ce qu'elles sont parce que ce sont des solidarités, je dirais de race. En tout cas, il y a un exemple très précis. Quelqu'un qui n'est pas intéressant est menacé dans sa vie. Je dois lui porter intérêt, je dois l'aider à se sauver. Qu'il soit intéressant ou qu'il ne le soit pas, on me reprochera de ne pas l'aider. C'est même légal, c'est même le seul cas où la loi s'intéresse au deuxième niveau, l'intérêt pour l'autre. S'il est menacé dans son existence, je dois lui porter secours, même s'il n'est pas intéressant. C'est un bon exemple. Il me semble que ça se ressent.

Je comprends bien votre objection par le fait même que nous rencontrons beaucoup de gens et que, en définitive, nous avons peu d'occasions, vu le nombre de gens que nous rencontrons, de leur porter véritablement intérêt au sens efficace du terme. Donc je comprends bien, on passe outre.

I- On le fait par obligation.

L/ Oui, mais c'est là que se trouve le problème. La grosse difficulté, c'est le nombre. Si nous n'étions pas si nombreux, à avoir des relations très nombreuses, ce serait plus facile à concevoir. La notion de masse est une notion qui est humaine à cent pour cent.

I- Porter intérêt à chacun, ça dépend aussi de nos activités qui sont différentes. Ainsi par exemple l'activité du médecin...

L/ Tout à fait, même si les gens ne sont pas intéressants.

I- Dans l'enseignement, malgré le nombre, on est amené à avoir des relations individuelles, en accompagnant chaque élève, qu'il soit intéressant ou non.

L/ Le meilleur enseignement, c'est l'accompagnement; là, nous sommes d'accord. Je pense que tout ce que nous avons dit, si c'est déjà vrai de l'enseignement, ça l'est encore bien plus de l'accompagnement. Lorsque j'accompagne quelqu'un, je ne dois pas abuser de sa crédulité. Tout ce que nous avons dit au sujet de l'enseignement et dans une relation de personne à personne, tout ce que nous avons dit pour l'enseignement est valable a fortiori aussi pour l'accompagnement qui est comme une perfection de l'enseignement proprement dit.

I- (inaudible)

L/ Si vous enseignez, tout dépend de l'effectif. Je comprends bien votre affaire. Je crois même que d'une certaine façon il aurait été intéressant, je ne l'ai pas fait, ce n'était pas dans mon vocabulaire à ce moment-là, de distinguer accompagnement et enseignement. Ce sont deux choses différentes. Au fond, l'enseignement véritable, ce devrait être un accompagnement. Ici il y a une carence, je ne vois l'enseignement qu'au sens large du terme.

I- La terminologie est nouvelle, elle est récente. Il y a trente ans, on ne parlait pas beaucoup de l'accompagnement. C'est une terminologie qui correspond à une mentalité, à un besoin, comme l'accompagnement des mourants. C'est quand même un peu en réaction contre la massification de l'enseignement.

L/ C'est aussi contre une certaine autorité. Autrefois, quand on faisait des retraites, on avait un directeur

tandis que maintenant on a un accompagnateur. C'est une petite différence. Je crois d'ailleurs que c'est un progrès.

I- Aimez-vous les uns les autres.

L/ L'amitié ou l'amour, c'est déjà électif. Le malheur, c'est que justement toutes ces réalités différentes sont incluses dans le même mot "amour", aimer son prochain. C'est pourquoi il y a un progrès très important à faire en distinguant bien les différents niveaux, le respect, l'intérêt pour tous et après, l'amitié, ça devient électif. Je ne peux pas aimer tout le monde d'un amour d'amitié et, à un autre niveau et un peu plus encore, je ne peux pas rencontrer dans l'autre, en tout autre, la réalité spirituelle qui est l'exact écho de la réalité de ce que je suis moi-même au niveau de l'existence. Le malheur, c'est que précisément, lorsqu'il y a plusieurs niveaux, en propre, le niveau supérieur exige le niveau inférieur. L'intérêt pour l'autre exige le respect de l'autre, sinon c'est du paternalisme. Mais inversement, les choses électives sont beaucoup plus difficiles à comprendre et à vivre que celles d'avant de sorte que, lorsqu'on emploie les mêmes mots, c'est toujours les expressions les plus simples, les plus communicables, qui sont visées plutôt que la réalité fondamentale.

I- Il y a bien des cas où le mot "amour des autres" rejoint l'intérêt pour l'autre, surtout le respect, ce qui existe dans beaucoup de couples.

L/ C'est exact, nous allons probablement en parler dans le chapitre 5.

I- On pourrait revenir à la dernière phrase, leur rupture dans le temps est le signe de leur échec.

L/ Je reprends ma phrase "Celles-ci sont par nature des plus électives (certainement) et par les responsabilités considérables qu'elles comportent, leur rupture dans le temps est le signe de leur échec". Dites-moi quelle est la difficulté de ce texte.

I- Leur rupture dans le temps, je me demande si c'est est le signe de leur échec ou de leur évolution.

L/ Je pense qu'il y a toujours évolution mais je ne pense pas que cette évolution comporte nécessairement l'échec de ce qui était précédent. Autrement dit, il y a un développement, il n'y a pas un changement radical de niveau, si vous voulez. Vous acceptez ça ? Autrement dit, dans ma phrase, je vise non pas une évolution mais le fait que, pour une circonstance ou une autre, le respect de l'autre ou l'intérêt pour l'autre n'a pas été observé, non pas à cause d'une évolution, mais à cause d'une situation nouvelle. Chaque fois qu'une exigence est suffisamment puissante pour avoir du poids dans la vie, d'une certaine façon, si je ne l'observe pas, il y a échec. On peut peut-être ne pas dire échec dans ce cas, ce sont des choses adventices qui d'une certaine mesure sont superficielles et qui peuvent se remplacer les unes par les autres. Mais dans le cas que nous sommes en train d'utiliser, c'est une réalité qui est proprement humaine, singulière, qu'on ne peut pas remplacer par d'autres qui lui seraient équivalentes. Elles sont singulières. Le fait que je ne les observe pas, c'est pour moi un échec.

En tout cas, une rupture qui respecte l'autre et, dans la mesure où c'est possible, qui lui porte intérêt, je crois que ça, c'est important. C'est un des aspects positifs de notre époque. Je trouve admirable, façon de parler, les gens qui divorcent, je dirais, la main dans la main. Ils se séparent à l'amiable. Jadis, c'était un drame, c'était des histoires du diable. Maintenant, ils se séparent en toute amitié. Cela me dépasse tout de même encore un tout petit peu, je ne suis pas de la même génération, mais c'est tout de même un très gros progrès de dédramatiser des situations qui peuvent être dramatiques. C'est un très gros progrès en particulier pour les enfants. Les enfants sont certainement moins perturbés lorsque leurs parents ne se déchirent pas à leur occasion, ce qui existe.

Ces relations liées à de particulières affinités sont pour beaucoup les seules occasions d'avoir à se soumettre à des exigences dont les conséquences se montrent souvent extrêmes par leur importance et leur permanence. Ces exigences (c'est au niveau de tout ce que nous venons de dire, les instincts fondamentaux...) les poignent dans l'intime comme l'élan vital et l'instinct de conservation. Aussi s'imposent-elles à leur comportement plus directement que nombre d'autres exigences auxquelles d'ordinaire les hommes demeurent insensibles car c'est trop discrètement qu'elles se suggèrent à leur esprit et qu'elles appellent de leur part une réponse.

L/ Il est certain qu'en dehors de ce qui poigne par le dedans à cause de ce que nous sommes, il y a mille occasions de porter intérêt, d'aider, qui seraient possibles mais que nous ne voyons pas, nous sommes distraits.

I- Nous sommes distraits mais aussi nous ne pouvons pas tout faire.

L/ Il y a aussi cela. Je crois que c'est la grâce féminine. La femme est beaucoup plus attentive aux besoins, aux intérêts de l'autre que l'homme. L'homme est un gros qui passe et ne voit rien. Ainsi, ces fleurs, ça vient de toi ou de la sœur ? Voilà la démonstration.

I- On a une hypothèse et après, il y a la démonstration.

L/ La difficulté, c'est que parfois l'hypothèse est fautive et la démonstration est exacte : admirez ce grand homme qui, par des raisonnements faux et des calculs inexacts, est arrivé à la connaissance de la vérité.

Ces relations peuvent conduire les hommes à accéder, de façon consciente ou non, à la vie spirituelle s'ils sont ainsi portés à des manières d'être qui leur sont propres, à la différence de celles qu'ils ont suivies jusqu'à présent de façon aveugle par une soumission sans problèmes aux coutumes et aux traditions de leur milieu ou au contraire par une contestation systématique (c'est du même ordre). Toutefois pour que, dans le déploiement de ces instincts, se produise l'accès à la vie spirituelle, il est nécessaire que le respect de l'autre et l'intérêt pour lui soient observés.

L'amour humain se crée dans le respect de l'autre et l'intérêt qu'on se doit de lui porter (p. 71)

Sans nul doute lorsque des êtres ont dépassé les crises de l'adolescence et atteint une première maturité, lorsque la vision de l'avenir est venue donner son sérieux à la ferveur du présent, à l'heure de l'amour naissant et de la fondation du couple, chacun est incliné dans le sens des exigences qu'imposent le respect de l'autre et l'intérêt pour l'autre, lesquels la ferveur transforme alors en particulières attention et sollicitude (cela va de soi). Mais par la suite, à mesure que les instincts s'exercent, se développent, se déploient dans leur violence ou dans leurs attentes passionnées, ils ne portent plus spontanément à ces attitudes nobles et généreuses. En effet au cœur même de ces pulsions, il y a un désir de possession, d'identification à soi, qui ne respecte pas l'autre; au contraire un appétit de se livrer, de s'identifier à l'autre qui n'est pas sollicitude pour l'autre. Aussi bien lorsque ces instincts puissants mais aveugles, centrés en dépit des apparences sur ceux qui en sont possédés plus encore que vivifiés, ne sont pas orientés à temps par ce respect et cette sollicitude, ils dégénèrent rapidement, soit en jetant le masque et en asservissant, soit en disparaissant sans laisser d'autres traces que la mémoire vite estompée de sentiments devenus des sensibilités incompréhensibles.

L/ Tout ça fait partie de l'expérience personnelle de chacun.

Alors là, il y a quelque chose qui n'est pas dans ce bouquin et que je voudrais un peu dire, ça sera peut-être intéressant. Dans l'éducation morale des chrétiens, l'acte sexuel est une chose qui n'est permise qu'au moment du mariage. On a insisté énormément là-dessus, beaucoup plus que sur l'intérêt et le respect de l'autre. On est sur le plan de la moralité stricte. Trop souvent, l'enfant est élevé dans les perspectives où le mariage va lui permettre ce qui ne lui a pas jusqu'à présent été possible. L'intérêt pour l'autre, la sollicitude pour l'autre, passent au second plan. C'est très grave au point de vue spirituel. Beaucoup d'échecs de couples sont dus à un mauvais départ dû à une conception, je dirais physiologique, matérialiste, de la formation du couple. Au lieu d'insister sur le fait que demain, sera possible ce qui ne l'était pas hier, on devrait insister sur le fait que maintenant le respect de l'autre, l'intérêt pour l'autre, priment.

Je peux continuer un peu ? Écoutez, enfin nous sommes hommes et femmes, nous avons tous vécu cela. Incontestablement, le jour du mariage, nous pensons à ce qui va arriver mais le respect de l'autre, l'intérêt pour l'autre, ça existe bien sûr, mais c'est second. Je vais dire des bêtises. Il serait très utile que l'homme et la femme se connaissent avant de se marier pour que ce ne soit pas un événement absurde, pourquoi absurde, un événement nouveau. Cela se fait mais ce n'est pas encore légal. C'est difficile à dire mais incontestablement le garçon et la fille qui se sont déjà connus peuvent faire de leur mariage un acte vraiment religieux, purement religieux. Si au contraire c'est pour eux une porte qui s'ouvre, ça ne marche plus. Ce n'est pas encore dans les mœurs ecclésiastiques mais je pense que ce serait une chose importante.

I- D'où vient, à votre avis, cette attitude pourtant absurde d'une chose qui est interdite à un moment et permise le lendemain ?

L/ C'est ce qui nous a été enseigné. Charnellement parlant, instinctivement parlant, je crois que, pour la plupart d'entre nous, il y a là un avant et un après. Surtout pour la femme mais pour l'homme aussi dans la mesure où il a été très sage avec sa fiancée.

I- La virginité occidentale est véritablement une invention catholique.

L/ D'accord, mais ça ne va pas contre ce que je viens de vous dire.

Je continue encore un peu. Ceci est vrai d'ailleurs dans tout autre chose. Je suppose que ce garçon et cette fille se sont bien préparés à ce mariage et qu'ils en font vraiment un acte religieux et pas simplement de mettre une clef sur la porte. Un acte religieux, c'est important dans la vie. Alors pourquoi faut-il qu'il y ait ensuite un climat sociologique de repas, de danse, de tout ce qui distrait l'homme et la femme de

l'essentiel de ce qu'ils sont en train de vivre ? Autrement dit, pourquoi la société familiale n'accompagne pas par sa présence et son expérience personnelle la réalité qui est en train de se constituer entre le garçon et la fille ? C'est un signe très exact, non pas de déchristianisation, mais de la médiocrité de la christianisation. Dans les grandes heures de la vie, le baptême, la première communion, le mariage la famille intervient d'une façon païenne parce qu'elle n'accompagne pas spirituellement l'enfant. On suppose que l'enfant vient de faire sa première communion dans un climat favorable. Au repas de famille, tous ces adultes vont parler de tout, font faire un bon repas, ils ne diront pas un mot de la cérémonie qu'ils ont vécue. C'est énorme. C'est ainsi depuis longtemps et de plus en plus. C'est un de ces signes, je ne dirais pas de déchristianisation car ça a toujours été un peu comme ça, mais d'un manque de sérieux dans la vie religieuse.

I- Dans les grandes heures, comme la mort, surtout si les gens peuvent mourir chez eux, on retrouve ce sérieux, même si c'est un peu tard. Pour la première communion des enfants, quand je vous entends parler comme ça, je me sens un peu culpabilisé car on a tous, d'une façon ou d'une autre, dû céder à des coutumes collectives qui nous font faire beaucoup de choses auxquelles on ne croit pas, par résignation ou bien pour ne pas avoir d'histoire, pour ne pas déplaire, pour ne pas peiner... Rares sont les gens qui ont le courage de faire ces actes en préparant ce qu'ils vont faire.

I- Comment vous envisageriez l'accompagnement des jeunes ?

L/ Je vais vous faire un roman. Ma fille se marie avec un jeune garçon. Ils ont demandé une cérémonie religieuse. Je suppose qu'ils sont eux-mêmes religieux, qu'ils ne se marient pas à l'église pour faire plaisir à leurs parents. Donc ils font vraiment un acte religieux. Je les suppose déjà suffisamment distants des réalités qu'ils vont découvrir ou qu'ils vont de nouveau vivre maintenant pour ne pas être absorbés par ces préoccupations. Je les mets donc dans la situation la plus favorable. Au repas de famille, le père et la mère, les parents, se mettent à parler de leur propre manière de se marier, de leur passé, des moments de bonheur mais aussi des difficultés de leur vie et ce qui s'en est suivi. Nous sommes sur un plan d'hommes ou de femmes qui dépassent les situations particulières où chacun se trouve. Vous voyez l'effet que ça peut faire. Ce n'est pas du tout ce qui se passe.

I- Vous n'êtes quand même pas opposé à la fête.

L/ Non mais je voudrais que cette fête ne les distraie pas du sérieux de leur démarche. On m'a fait souvent cette objection. Je serais d'accord pour que le jour de la célébration, on fasse un repas intime où on puisse véritablement atteindre en profondeur la réalité de l'acte qu'on fait. Et puis après, faisons, si vous voulez, un repas pantagruélique qui permette dans une certaine mesure les relations de société. D'accord. Mais c'est tout de même dommage que ce soit la société qui l'emporte.

I- S'il n'y a pas eu avant, entre parents et enfants, une communication qui dépasse la loi, le règlement ou les récits de collège, je crois que c'est impossible. Cela suppose une conception de ce qu'une génération peut donner à l'autre et recevoir de l'autre. Cela ne se décide pas au dernier moment. Ce qui est triste, c'est que l'exigence d'un idéal n'a jamais été vraiment proposé et encouragé dans une structure ecclésiastique, ça va plus loin qu'un jour de fête. On voit une coupure terrible entre les générations maintenant.

L/ Il faut bien l'avouer, c'est exact. Mais maintenant tout de même nous sommes dans des conditions sociologiques, au moins ordinairement, où les conditions matérielles sont moins impérieuses qu'elles pouvaient l'être jadis.

I- L'église enseignait, les parents n'enseignaient pas, les parents étaient des parents catéchisés. Comment dire aux parents qu'ils ont quelque chose à communiquer à leurs enfants de leur vie, de qu'ils ont vécu, qui pourrait être nourriture pour leurs enfants ? C'était l'église enseignant et prêchant. Les parents assuraient le relais comme, dans l'église, les prêtres assuraient le relais du pape et des évêques et tout était en ordre. C'était le principe. Alors ça ne m'étonne pas qu'on soit arrivé à une solitude des générations et des individus. Il n'y a plus cette paternité spirituelle dont vous parlez.

L/ Indépendamment de la critique de cette structure ecclésiastique, il faut dire aussi que les enfants ont besoin de se détacher de leurs parents. Il y a un cordon ombilical supplémentaire. Ce n'est ni le père ni la mère qui, en temps ordinaire, est le mieux placé pour apporter à l'enfant une réalité spirituelle qu'il doit découvrir par lui-même pour ne pas être à la remorque des parents en particulier. Quel que soit l'enseignement, il y a ce réflexe humain qui consiste à se détacher de ceux qui nous ont engendrés.

I- Il faudrait que ce soit un témoignage plutôt qu'un enseignement.

L/ Tout à fait, je dirais même, un témoignage dans le sens d'un aveu. Le mot témoignage, lorsqu'on l'utilise trop systématiquement, tend vers l'enseignement. Le mot "aveu", on ne peut pas

systématiquement faire des aveux ou alors le mot perd toute sa coloration. Le mot “aveu” est un mot fort. *Par ailleurs, de même que l’amour humain ne doit pas naître seulement du respect et de la sollicitude, il demande bien autre chose aussi pour durer et se développer, pour approfondir et affiner chez ceux qui s’aiment une intelligence mutuelle capable de leur permettre d’aller au-delà des horizons pourtant déjà merveilleux qui au départ se sont laissé entrevoir et qu’on a même cru alors avoir atteints.*

L/ Je crois en effet, que se marier par pitié, c’est la pire des méthodes. On voit des cas où la femme épouse par pitié, c’est contre nature.

C’est pourquoi, chemin faisant, apparaissent à chacun avec leur caractère impérieux des exigences, conditions particulières de son propre développement spirituel, qui s’imposent à lui pour qu’il corresponde et collabore, autant que cela est possible et donné, à la croissance humaine de l’autre. (Ça, ça va).

Les exigences personnelles que fait naître l’amour et les contestations intimes qui en résultent (page 72)

Le développement de l’amour est la source d’exigences intimes dont nul enseignement ne saurait donner à lui seul l’idée et que nulle loi n’est en mesure d’imposer, tant ces exigences relèvent de la délicatesse des intuitions et de la justesse des inventions du cœur, tant elles sont particulières à chacun, dépendant de l’état spirituel où l’un et l’autre se trouvent. Aussi bien chez les êtres qui ne sont pas encore assez mûrs, ces exigences apparaissent souvent de façon trop confuse pour qu’ils en aient à temps une conscience claire et qu’ils puissent les observer. C’est seulement plus tard, d’ordinaire trop tard, qu’ils les découvrent et encore quand ils y arrivent en dépit des autodéfenses qui les protègent de l’intelligence de leur passé... Souvent les idées préconçues et les sensibilités spontanées, conséquences d’une hérédité janséniste (nous sommes issus d’une génération où le jansénisme existait encore; ça existe encore mais dans des endroits très particuliers), d’une éducation puritaine ou de théories fausses sur ce qui est “naturel” et sur ce qui ne l’est pas, conduisent à rester étranger à ces exigences, parfois même à les combattre comme des tentations. De même la stricte observance de lois qui se présentent imposées de façon générale à tous, quel que soit le niveau spirituel (de chacun), peut donner l’occasion de se distraire de ces exigences et le prétexte de s’en dispenser.

L/ C’est le pharisaïsme.

I- Est-ce que vous pourriez donner un exemple d’exigence qu’on combat comme une tentation ?

L/ Je suis marié. Par conséquent la situation est claire de mon côté. Je rencontre une femme qui se trouve très désespérée. Je peux très bien arriver en docteur; ou bien je peux arriver en homme. Si j’arrive en docteur, je lui dis : vous devriez prendre votre situation en mains..., tout ce qu’il faut dire. Si j’arrive en homme, je m’approcherai d’elle un peu plus peut-être que ce ne serait permis en temps ordinaire, je la prendrai par la main, je serai pour elle un peu plus que l’homme quelconque. Je pourrais considérer cela comme une tentation de ma part. Je crois que c’est exact. Je dois savoir dépasser certain niveau qui serait normalement à respecter dans certaine situation particulière parce que l’intérêt de l’autre est plus important que le respect de la loi.

Voilà un exemple qui peut arriver, surtout maintenant. Le nombre des divorcés est considérable mais ceux qui sont flanqués par terre par le divorce, c’est beaucoup plus souvent la femme que l’homme, même si c’est la femme qui le demande plus souvent que l’homme. Lorsque le divorce est fait, souvent c’est la femme qui est la victime avec tout ce que cela implique. Tout cela, c’est à chacun de le moduler pour sa propre gouverne. Il faut bien le dire, comme toujours chez nous, chez l’homme comme chez la femme il y a toujours une ambiguïté. Les choses simples, claires, nettes, ça n’existe pas. Il faut accepter cette ambiguïté et être suffisamment conscient pour la voir dans sa réalité propre.

A travers les évangiles, nous pouvons entrevoir un peu de cela en Jésus. C’est assez étonnant. Jésus a une simplicité, une sérénité, une proximité du côté féminin qui est extraordinaire, des réparties extraordinaires. Vraiment il dominait la situation, ce que nous ne faisons pas toujours. Je trouve admirable ce récit de la femme pécheresse qui vient lui manifester son amour. Ça ne le désarçonne pas du tout. Il dit que c’est pour sa sépulture. Avoir cette idée-là en tête au moment où ça se produit, avouez qu’il faut avoir du génie. Ce sont ces petites patines de rien du tout qui en disent long sur un être.

Quand ces exigences sont suffisamment reconnues, elles soulèvent des contestations vigoureuses en chacun, tant elles se heurtent aux complexités et aux ambiguïtés de sa nature. Celle-ci se trouve frustrée ou blessée plus qu’il ne saurait se l’avouer. C’est le temps, qui peut durer toute la vie, où l’on se découvre submergé, sinon emporté, par les flots chaotiques et tempétueux des mouvements primitifs

dont les rêves ne laissent que des images évanescentes, où l'on se surprend instable et d'une fragilité qui semble rendre improbable la durée d'un amour qui paraissait au début assuré, où l'on se sent capable du pire tandis qu'on se croyait à la mesure du meilleur.

L/ Tout cela, c'est à chacun d'entre nous de le moduler selon sa propre histoire.

On en arrive à connaître des heures où l'idée qu'on avait de soi-même, outragée, pousse à s'enfuir de son amour comme on se détourne d'un mirage ; des heures au contraire où on est porté à s'y engoutir et, avilissant son amour, à ne chercher en l'autre que ce qu'on peut y prendre, se niant en le niant.

Difficile genèse, aux étapes diverses, échelonnées tout au long de la vie, au cours de laquelle non seulement le passé personnel de l'homme, vécu par lui dans l'ignorance de ce qu'il comportait de capital pour sa destinée, mais aussi le passé proche de sa famille et celui, très lointain, perdu dans la nuit des temps de sa souche, tous profondément enracinés en lui plus qu'il ne pourrait le savoir, sont secrètement actifs pour participer à ses croissances humaines ou au contraire pour le pousser à avorter spirituellement. Ce que l'homme a besoin de recevoir pour grandir est un mélange inextricable du meilleur et du pire qu'il ne sait pas au départ franchement distinguer, tant les légères et furtives intuitions dont il peut se servir pour éclairer sa voie sont alourdies par des préjugés viscéraux dont il ne se dégagera jamais complètement et contaminées par les conduites communément pratiquées dans son milieu de vie.

L/ Tout ça, ce n'est pas la peine de l'expliquer, chacun le comprend à sa manière. C'est une saisie de l'extrême improbabilité d'une réussite humaine, une extrême improbabilité parce que, lorsque nous courons les risques, nous ne savons pas que nous les courons; lorsque nous fréquentons les abîmes, nous ne savons pas que nous les fréquentons. Nous sommes un peu comme le héros d'Alphonse Daudet, Tartarin de Tarascon. Tarascon est un pays tout à fait plat. Il va dans les montagnes. Tout le monde lui dit que c'est facile, qu'il n'y a rien de difficile et il franchit des abîmes. Au retour, on s'étonne qu'il soit passé par là. Il se met à avoir une peur affreuse, d'avoir fait quelque chose qui lui paraissait le plus naturel du monde puisqu'on lui avait dit que c'était tout simple. C'est la même chose pour nous. Notre vie, quand nous la regardons du passé, elle est improbable. C'est pourquoi, si nous sommes suffisamment intelligents de ce que nous avons vécu, je crois que c'est bon une fois mais pas deux. S'il y en avait deux, on verrait sa vie du dehors et alors, c'est tellement improbable, il y a tellement d'histoires, d'endroits où on aurait pu sombrer, d'impasses où on aurait pu s'enterrer... Bon, ça va, on s'en est sorti mais n'en reparlons plus.

Ce qui, en puissance en lui, d'une façon qui lui est propre, cherche à naître, se trouve associé inéluctablement à ce qui, intérieurement en lui comme en tous, (vous faites la différence, en puissance en lui d'une façon personnelle et là, intérieurement en lui comme en tous), tend au contraire à l'ensevelir dans la fosse commune.

Difficile cheminement dans un dédale d'incertitudes et de contradictions à peine conscientes, semées de vertiges, de crises et de violences que nulle volonté ne saurait éviter ni même immédiatement dominer ! La foi en soi et la foi en l'autre, même non reconnues dans leur originalité vécue, permet à l'homme de le mener à bonne fin quand il se soumet tant bien que mal mais aussi de mieux en mieux aux exigences qui s'imposent en conscience à lui et le fait précisément, d'ailleurs plus ou moins consciemment, explicitement, grâce à elles. Chez un tel homme, bien que cette foi en soi et cette foi en l'autre s'efforcent dans la zone qui voisine son mystère et lui reste inconnue, elles (foi en soi et foi en l'autre) sont, au long de ses jours, à la secrète origine d'une ténacité aveugle mais persévérante, d'une patience sans espoir mais sans abandon.

L/ C'est d'ailleurs curieux. Dans ces moments de crise, il y a une fermeté, une ténacité qui fait que, du dehors, ça paraît extraordinaire mais c'est presque co-naturel. On découvre une stabilité en nous qui est fondamentalement contradictoire en apparence avec une extrême mobilité, inconsistance, que nous manifestons dans le quotidien.

I- Bien des gens se demandent : Comment j'ai pu tenir ? Comment est-ce que j'ai fait ? Ils sont étonnés eux-mêmes : je ne pourrais jamais le refaire, s'il n'y avait pas eu dans ma vie une sorte de vertige. Si je devais revivre ma vie, je ne ferais pas autrement, sinon je ne serais pas celui que je suis, je serais autrement. Il y a une sorte de dépassement.

L/ C'est exact. Seulement, quand nous le faisons, dans ce dépassement, nous sommes dedans. Quand après nous y pensons, nous sommes dehors, un peu comme un autre tandis qu'avant on est soi-même.

I- La force nous est donnée, c'est une grâce.

L/ Vous employez les mots, très bien, c'est la grâce actuelle.

I- L'événement donne la force de surmonter, si on est fidèle.

L/ C'est par le fait d'une réalité fondamentale qui se vit à ce moment-là. C'est l'appropriation de l'événement dont nous parlions tout à l'heure.

Je crois qu'il faut dire, d'une manière précise, non pas que l'événement donne de la force, mais que l'événement donne à l'homme l'occasion d'avoir la force de..., à condition qu'il satisfasse aux exigences qui montent en lui et qui sont plus ou moins enracinées dans tout un passé de fidélité. C'est l'appropriation de l'événement, d'une façon plus large.

Cette ténacité et cette patience permettent de rendre finalement possible pour lui ce qui à juste titre aurait dû paraître, vu du dehors, avoir l'improbabilité de l'impossible.

L/ Ce sont de ces expressions françaises qui ne veulent rien dire..., enfin ce qui est impossible, ce n'est pas improbable, c'est certain. Alors quand je dis "l'improbabilité de l'impossible", ce sont des mots dont la coexistence est permise parce que chacun prend le sens qui correspond à l'autre. Si c'est impossible, rien n'est plus probable que l'impossible. Pourquoi est-ce que j'ai dit l'improbabilité de l'impossible ? Ça passe mieux mais c'est idiot.

I- Ça fait profond.

L/ Voilà, ça fait profond

I- il y a une sorte de mystère autour des mots.

L/ De temps en temps, vous avez des expressions de ce genre. Si on les analyse bien, c'est absurde mais leur ensemble est quelque chose de raisonnable.

I- C'est un langage de bois.

L/ Non, ce n'est pas du langage de bois. Nos évêques ne savent pas utiliser ça.

I- C'est le frottement des mots.

L/ C'est le frottement des mots, c'est exact.

Cette ténacité et cette patience permettent de rendre finalement possible pour lui ce qui à juste titre aurait dû paraître, vu du dehors, avoir l'improbabilité de l'impossible tant sur sa voie se sont présentés d'impasses où il s'est trouvé engagé sans le savoir et dont il a été dégagé sans l'avoir volontairement cherché, de dangers qui ne furent même pas soupçonnés par lui et dont il s'est trouvé protégé avant même de les avoir reconnus...

L/ C'est l'histoire de Tartarin.

Cette foi en soi et cette foi en l'autre n'ont-elles pas appelé en cet homme, au cœur de ses attitudes spontanées et de ses sursauts vitaux, une action qui semble venir de plus loin et de plus haut, tant se manifestant à propos, ces attitudes se montrent justes et ces sursauts puissants...

L/ Autrement dit, une amorce de cette action en moi, qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas de moi comme les autres par le fait qu'elle n'est pas à ma disposition et pourtant elle a été au moment où j'en avais besoin. Toujours la même histoire, venir de plus loin, de plus profond, de plus haut, d'au-delà, d'ailleurs.

I- Vous avez corrigé le texte. Au lieu de "puissant", vous aviez mis "efficace" dans le dernier mot, "ces sursauts efficaces".

L/ Je crois que c'est exact, il aurait mieux valu mettre "efficace" car c'est hétérogène, "et ces sursauts efficaces".

I- Est-ce que ces exigences intérieures sont aidées par la présence de l'autre ?

L/ Tout à fait. Nous sommes tout à fait d'accord. Il y a un mot qui n'est pas évangélique mais qui dit à peu près la même chose, c'est la présence d'un état pour faciliter une réaction, c'est le catalyseur. L'autre catalyse d'une certaine manière.

I- C'est une exigence individuelle ou est-ce qu'il peut y avoir une exigence commune à plusieurs ?

L/ A plusieurs, je le croirais volontiers. Je crois même qu'on peut dire que chacun peut l'expérimenter d'une façon ou d'un autre, mais à condition que cette exigence soit commune tout en étant singulière en chacun. La synchronicité me va mieux que le fait d'une liaison qui déterminerait l'une par l'autre. Dans un couple qui vit vraiment, il y a des heures où il y a une sorte d'exigence qui fait une expérience qui me paraît intéressante. Pour adopter un enfant, il faut incontestablement que chacun le fasse par une exigence intérieure qui lui est propre et, à la fois, par une exigence qui est commune à l'homme et à la femme. Il y a quelque chose de cet ordre.

I- Au sujet des "corrections".

L/ Il y a des corrections de temps en temps, ça dépend un peu du climat dans lequel on se trouve. Le mot juste n'arrive pas toujours le premier. Il y a un besoin de logique dans les images qui implique que le mot

qu'on aime, qui serait juste ne l'est plus tout à fait à cause de l'accompagnement.

I- Les corrections que vous faites apportent en général une précision et vous supprimez un côté volontariste, moralisant.

L/ Les sursauts sont en effet puissants mais ce n'était pas l'endroit de le dire.

I- Ça me fait penser à Pascal, aux trois niveaux. Le premier, la charité, entraîne le second, puis le troisième. Mais c'est dans les deux sens.

L/ Tout cela a déjà été vécu mais à mon point de vue relativement rarement car, dans les conditions où Pascal se trouvait, il fallait être spécialement humain et capable de dire pour pouvoir l'exprimer. Je crois que maintenant, c'est tout autre chose. Il y a une différence radicale entre notre climat et le sien.

I- Avec des jeunes, on se dit que c'est ça qu'il faudrait leur dire mais on ne sait pas le dire.

L/ Le manque de vocabulaire. A ce point de vue, il faut bien l'avouer, je crois que l'enseignement qu'on donnait, il y a 20 ou 30 ans, était plus formateur que celui d'aujourd'hui.

I- Niveau de réaction dont vous parlez, le catalyseur

L/ Je crois tout ce qui a été vécu dans un couple au niveau des exigences intérieures demeure. Je ne dis pas que la forme ne change pas mais je pense que ça demeure, sous une forme que je ne peux pas préciser, qui est probablement tributaire de l'histoire ultérieure de chacun mais ça demeure. Quand on a vraiment connu une vraie amitié ou un amour, quels que soient les événements qui vont se présenter, qui par certains côtés vont peut-être nous obliger à nous séparer, à nous opposer même, il y a quelque chose qui demeure. Ce que je penserais, c'est que ultérieurement quand chacun aura suffisamment dominé sa vie, c'est-à-dire qu'il aura dépassé les contingences qui ont été peut-être très puissamment ressenties par lui à certaines heures de son existence, il sera plus saisi par le sens profond de sa vie que par les événements particuliers, particulièrement puissants si vous voulez, qu'il a eus à vivre. A ce moment-là, ils se rejoindront au niveau de leur amitié. Je crois que c'est l'histoire de beaucoup de couples. Au début, ils sont bien partis; ensuite, ils ont eu beaucoup de difficultés à vivre et, à la fin, chacun, ayant dominé sa propre vie, découvre en lui la réalité de ce qu'il a vécu avec l'autre à un niveau beaucoup plus profond probablement que ce qu'il pouvait connaître sur le moment. Voilà, me semble-t-il, comment on peut comprendre les choses.

I- Vous n'êtes pas prêtre (Simplement laïc et heureux de l'être) et cela vous donne une liberté que les prêtres n'ont pas. Les aumôniers, très souvent, se croient obligés de faire comme s'ils croyaient ce qu'ils disent et ensuite être capables de parler tout autrement.

L/ A mon point de vue, en interprétant d'une façon humaine la parole de l'évangile, "Quand deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu de vous", là où il n'y a plus de barrière parce que c'est la transparence qui est le lieu où nous pouvons nous retrouver. Cette transparence peut apparaître, comme nous le disions tout de suite, entre ces deux êtres qui après avoir été très embrouillés par toutes sortes d'événements qui les ont séparés, vont dépasser la zone des brouillards et s'atteindre dans la limpidité d'un ciel pur.

I- Malheureusement, dans beaucoup de cas, ça ne se termine pas toujours comme ça. On voit des faillites.

L/ Je vais aller plus loin que vous. Je me demande, à condition que chacun prenne vraiment pleine conscience de sa condition d'homme et de la condition d'homme de l'autre, et par conséquent dépasse toutes les contingences, s'il n'y a pas d'histoire d'homme qui ne soit pas grande. Si on regarde les choses dans le détail, la vie humaine est peut-être plus ou moins médiocrités, ambiguïtés et ainsi de suite. Si vous supprimez tout ça...

I- Il n'y a pas d'histoire d'homme qui ne soit pas grande ? Vous faites une immense confiance à l'homme, vous embellissez un peu la vie...

L/ Vous me dites que j'embellis parce que vous ne voyez pas combien, dans cette prise de conscience de la grandeur humaine, il y a un dépassement de toutes les situations particulières qu'on a eues à connaître avant. Dans ce sens-là, lorsque, sur une tombe par exemple, quelqu'un dit un peu ses impressions vis-à-vis de celui qui vient de disparaître, il y a bien un genre apologétique mais, sous le genre apologétique, si on veut vraiment atteindre le fond, cet homme tel qu'il a été, par le fait de ce qu'il était, est grand. C'est un des aspects, je ne dirais pas contingent, mais un des aspects assez proche de la réalité de ce que nous sommes chacun mystère.

Cette grandeur dépasse de beaucoup les notions que nous en avons. Nous attachons souvent notre grandeur à des grandeurs qui ne le sont pas.

I- Plus il a été, plus il est grand.

L/ Si vous dites qu'il a été dans ce sens, non pas par ce qu'il a fait, si vous entendez par "plus il a été"

cette réalité qui s'est créée en lui, grâce à lui mais au-delà de lui, dont il n'a pas eu totalement conscience mais auquel tout de même il a correspondu, à ce moment-là, on atteint quelque chose qui demeure et c'est vénérable.

I- Il y a des gens par exemple qui n'arrivent pas à se réconcilier. Cela ne veut pas dire que cette grandeur est illusoire mais parfois la prise de conscience de ce qu'on a vécu n'est pas donné à des gens, vu les conditions de leur vie, les tourments de leur vie, ça ne vient pas à la conscience.

L/ Cela ne vient pas à la conscience et souvent on n'en a pas non plus le vocabulaire. Il y a des impossibilités de communiquer qui ne contredisent certainement pas ce que je suis en train de vous dire. Il ne faut pas rêver mais, pour moi, le mot "transparence" est très important. Quand on atteint cette transparence, on est d'une certaine façon ce que l'on demeurera. Tout ce qui ne relève pas de la transparence est de la contingence.

C'est une première étape car c'est un état limite. Rien ne doit être caché de ce que j'ai été. Si je suis transparent comme nous sommes en train de le dire, rien de ce que j'ai été, quoi que j'aie été, je dois l'épouser pour être; je n'ai rien à cacher. Le mot "aveu", pris dans le sens total, est plénier.

I- Transparent face à soi-même mais face à l'autre ?

L/ Je crois que, face à l'autre, le mot transparence a des limites parce que nous sommes dans la contingence mais incontestablement sitôt qu'il y a quelque chose de nous qui ne doit pas être dit à l'autre, c'est ou bien que nous ne sommes pas capables de l'assumer pour nous-mêmes ou que nous sentons que l'autre n'est pas capable de l'assumer. Là, ce serait une sorte de prudence, si vous voulez.

I- Je dois m'assumer mais c'est difficile.

L/ Je vous l'accorde volontiers dans ce sens. A mon point de vue, les états de ce genre que nous essayons de décrire, ce sont des états qui ne sont pas à notre disposition quand nous le voulons. Il y a là une activité, je dirais de révélation, de création, qui dépasse de beaucoup ce que nous pouvons prendre par notre initiative. Je vous l'accorde volontiers.

Maintenant vous venez de dire un mot qui me gêne un peu. Vous parlez de l'institution. Pour moi, l'institution, ça n'existe pas à ce niveau-là. C'est l'autre en tant qu'autre mais l'institution n'existe absolument pas à ce niveau-là.

I- Le péché, l'échec

L/ C'est incontestable, ça peut même exister mais ce n'est encore que passager; ça peut être un échec mais c'est un échec limité.

I- C'est ce que Jésus a vécu. Il a dit des choses de lui, il a connu l'incompréhension parce qu'il a pris le risque de le dire en public. C'est constant dans toute sa vie.

L/ Il n'y a de paroles humaines que des paroles d'aveu, des paroles qui sont suffisamment enracinées dans celui qui le dit pour que, d'une certaine manière, ces paroles, je ne dis pas l'épuisent, mais ne dissimulent rien de ce qui est actuellement en train d'être dit.

I- Ce qu'on appelle échec, c'est souvent des succès.

L/ Je serais assez proche de vous en prenant le mot échec dans un sens large.

I- On faisait ce matin une distinction entre échec et évolution; il ne faut pas avoir peur de l'échec.

L/ parce que ce sont des étapes à dominer, pour plus de vie exactement. A mon point de vue, toute vie fidèle, qui va jusqu'au bout, rencontre l'échec. C'est à travers la portée probable de l'échec que se trouve la fécondité pour un autre plan.

I- Il faudrait rapprocher cela de l'aveu.

L/ Tout à fait, vous trouvez ça dans "l'homme à la recherche".

C'est ce qui fait la différence entre la mission et la fonction. La mission, lorsqu'on va jusqu'au bout, conduit à l'échec. La fonction est vraiment un échec si elle échoue, tandis que la mission est vraiment une fécondité si elle est allée jusqu'au bout d'elle-même, en dépit de l'échec de la mission. Je crois que c'est un des aspects fondamentaux de la vie spirituelle chrétienne. La croix dont on parle beaucoup, pour moi, est le symbole de l'échec de Jésus. C'est pour avoir été totalement fidèle que, devenu marginal par rapport à une société qui ne pouvait pas le suivre, il a été persécuté par cette société et il a été rejeté. Mais c'est bien la conséquence de ce fait qu'il a été jusqu'au bout de lui-même, au-delà de ce que la société pouvait accepter de lui. Je crois que c'est spécifique de la fidélité, de l'intériorité chrétienne.

I- Pas seulement dans la vie spirituelle mais dans la vie. On voit ce même schéma dans la vie active. Beaucoup de grands penseurs, de grands musiciens, parce qu'ils sont allés jusqu'au bout de ce qu'ils devaient être, se sont affrontés soit à un public soit à une société qui les a rejetés et qui ont finalement composé pour des chaises. Mozart, à la fin de sa vie, pour être fidèle à lui-même, a dû faire une musique

qu'il savait pertinemment être incompréhensible. C'est un schéma courant dans la vie des grands génies. C'est aussi vrai au niveau de la vie spirituelle, de la création, de la mission. Les gens qui ont épousé habilement l'attente d'un public ont fait des œuvres médiocres tout en étant acclamés. Les vrais créateurs ne sont pas compris.

L/ D'accord. En tout cas, ce qu'on peut peut-être dire, c'est que ce travail intérieur auquel a correspondu l'artiste, c'est aussi quelque chose qui travaille la société, mais au ralenti. L'artiste qui crée est en avance sur son temps et ça se paye de l'incompréhension dont nous parlons. Mais par un autre côté, ça correspond à la fécondité qu'il aura ultérieurement.

I- On dit souvent que la lumière se fait sur les tombes. Souvent la reconnaissance se fait une fois que la vie entière est terminée. On atteint la compréhension de sa vie, au niveau de la compréhension des grandes œuvres et des petites de celui qui crée mais tout créateur doit affronter une hostilité.

L/ Cette phrase est bonne, "la lumière se fait sur les tombes". Cela correspond à ce que nous disions tout à l'heure : quel que soit l'homme qui disparaît, il a une grandeur dont on découvre la réalité à la lumière de sa tombe.

Les souffrances de celui qui aime (p. 74)

Bien que tout être digne de son humanité soit profondément éprouvé sur le moment par la connaissance des horreurs extrêmes qui se perpétuent dans son espèce, ces abominations qui sont les manifestations inverties des puissances qui rendent possible sa grandeur d'homme.

L/ Le pire, c'est d'arriver à dégénérer l'homme, à le rendre incapable de se regarder, voilà la dégénérescence radicale; ça existe, ça a existé.

Il ne souffre durablement de blessures, dont toujours par ailleurs il est condamné à porter les stigmates dans ses manières de sentir et de se comporter, que des êtres qu'il aime, que des êtres qui sont entrés dans sa vie plus qu'il ne saurait le dire, plus qu'eux-mêmes ont pu en prendre conscience, à supposer qu'ils ne l'aient pas simplement ignoré. Dès que l'homme n'a plus l'extrême sensibilité et fragilité de la prime jeunesse du cœur, quand il n'est pas encore soumis à l'intense affectivité, qui est vulnérabilité, de la vieillesse, autrui ne peut que l'égratigner en passant.

Mais là où l'amour fait sa demeure, il est des paroles dites ou entendues qui ne seront jamais oubliées. Elles font toujours mal quand elles reviennent mordre à l'improviste, ravivées par la circonstance du moment. Entre ceux qui s'aiment, il est des agissements dont on ne savait pas lorsqu'on en a été l'auteur ou la victime à quel point ils demeureraient ineffaçables et quelle portée inéluctable ils auraient dans l'avenir. Ils ne peuvent plus désormais ne pas avoir été. L'homme en traîne la mémoire longtemps avant de parvenir à la porter.

Mais encore, pour que l'amour se perpétue et par suite se développe, il est des exigences auxquelles on ne pouvait absolument pas se soumettre sur le moment, contre lesquelles sans cesse on butait, sans être alors inexorablement inaccessibles au point de paraître inacceptables et de devoir être légitimement refusées. Même si plus tard l'homme est parvenu à pouvoir en reconnaître la vérité et même à y correspondre, il ne sera plus en mesure de porter remède à un mal désormais définitif.

L/ Tout ça, c'est un peu dramatique mais je crois que c'est exact. Mettez-le à un niveau convenable, un niveau, si vous voulez, où ce n'est plus simplement la mémoire de ce qui s'est passé mais le souvenir au niveau existentiel, le souvenir de ce qui s'est passé.

I- Vous parliez des exigences. Même si on bute sur le moment, ça reste des exigences mais il est impossible de s'y soumettre...

L/ Impossible de s'y soumettre. Prenons un exemple, il y a des pardons qui sont impossibles parce qu'ils sont insupportables. Plus tard on pourra mais pas sur le moment. Ce sont des situations un peu limites. A mon point de vue, dans toute vie, il est des situations-limites de ce genre, plus ou moins inconsciemment vécues, mais réelles. C'est un des aspects de la grandeur de l'homme, c'est qu'il vit des heures où ce qu'il vit dépasse de beaucoup les possibilités qu'il a de les assumer.

De toute façon, et sans doute dans chaque vie, de l'irréparable est ainsi consommé. Seul le "réparé" est possible et encore bien rarement (réparé entre guillemets). Il n'est que "rafistolage", à moins que (c'est là que nous allons retrouver notre chose. Je dirais, au-delà de notre pessimisme, la foi) à moins que l'un et l'autre, désormais suffisamment détachés de leur vie passée, suffisamment consistants en eux-mêmes, aient atteint à la hauteur spirituelle où chacun voit son histoire et celle de l'autre d'un tout autre regard, du regard qui permet d'entrevoir leur fondamentale consonance au-delà des fatales dissonances de jadis, au-delà des dissonances d'aujourd'hui, en soi peut-être encore inéluctables.

L/ C'est ce que nous avons dit tout à l'heure, d'une autre manière.

Ces situations que toute vie a à connaître, d'une manière ou d'une autre, chez combien se succèdent-elles et se multiplient-elles comme par rebondissement du destin. Pour échapper aux exigences de l'amour, bien des hommes soumis aux pulsions impérieuses de l'instinct renoncent à aimer et ainsi se renoncent.

L/ parce que, aimer, c'est se soumettre d'une certaine manière, c'est se démettre.

Sous l'effet de leurs pulsions, s'y livrant à mesure qu'elles se présentent ou les brisant en s'en distrayant, ils s'abritent derrière un scepticisme distingué et amusé devant la comédie humaine...

L/ La comédie humaine, c'est une allusion à Balzac.

ou s'évadent dans une vie totalement extériorisée, dans le travail, dans le savoir, dans l'esthétisme ou dans la mondanité, selon qu'ils y réussissent et s'y complaisent.

L/ Ce sont des compensations, je suis d'accord, c'est la distraction pascalienne, si vous voulez.

Face à ces situations et à leurs engrenages, combien paraissent dérisoires, même s'ils ne sont pas tout à fait inutiles, les fréquents examens de conscience, les nombreuses révisions de vie menées consciencieusement dans le détail menu ! Qu'ils laissent en effet démunis aux heures où il ne suffit plus de filtrer le moucheron (c'est une allusion à l'évangile, Mt 23,24) quand, par absence de vie spirituelle, la vie morale la plus scrupuleuse jusque-là bascule et qu'on va à vau-l'eau tout en croyant encore nager...

I- On filtre le moucheron et on laisse passer le chameau.

L/ A mon point de vue, le moucheron, ce sont de petits détails de rien du tout qui relèvent, je dirais du perfectionnisme plutôt que de la morale. Quand j'étais jeune, je me confessais toutes les semaines comme les bonnes sœurs. Heureusement qu'on avait quelques pensées mauvaises ou quelques distractions dans la prière qui donnaient de la matière à la confession. Tout ça, c'est ridicule. A la place d'éveiller l'enfant à des exigences qui lui auraient permis d'atteindre la vie spirituelle au-delà de la vie de simple moralité, on l'enfermait dans la vie de simple moralité en lui faisant faire attention particulièrement et en le distrayant par conséquent des réalités fondamentales de la vie spirituelle. C'est pourquoi je suis très opposé à la confession de dévotion à cause justement de cela. Fatalement, on rabaisse l'homme à la vie de simple moralité parce qu'on n'est pas capable de l'aider à atteindre un peu des exigences personnelles qui lui sont propres et que c'est à lui de découvrir.

I- Au début de ce paragraphe, vous parlez de destin. Il semble qu'il y a un destin qui s'acharne sur des gens, pas seulement des personnes mais parfois de famille en famille. Il y a des circonstances qui font que les gens n'arrivent plus à se relever et on a tout un enchaînement terrible. Vous avez le mot de "destin" car ça donne cette impression d'une force au-dessus d'eux qui empêche la vie spirituelle, de se relever

L/ En ce sens-là, il faut distinguer, je crois, destinée et destin. Destin est beaucoup plus violent, beaucoup plus dur. C'est le "fatum". Tandis que le mot "destinée" est plus souple. En tout cas, on y voit pointer au moins quelque initiative individuelle qui ne change peut-être pas tellement les choses mais où le déterminisme radical est vaincu.

I- Nous sommes déterminés.

On a des exemples de ce genre. Le père de Kierkegaard, après être devenu veuf, a dû se remarier avec sa servante. Je crois me souvenir que ça a été pour lui l'occasion, je dirais du destin. Toute sa vie a été fondamentalement marquée par une décision de ce genre. Je pense que ce n'est pas sans relation avec une certaine vision luthérienne où le Péché (avec un grand P) prend la place majeure.

I- On est plus blessé par ceux qu'on aime mais on est vite submergé par toutes les souffrances qui nous entourent.

L/ A mon point de vue, il s'agit ici de l'auteur. Je suis un homme qui n'est jamais sorti de l'Hexagone, sauf à la fin. Je suis convaincu que, vu ma sensibilité, si j'avais passé en Afrique ou bien en Asie, je n'écrirais plus cela tout à fait de la même manière. Mais on ne peut pas me demander de vivre une autre vie que celle que j'ai vécue. Je pense que ça marque une œuvre et ça la limite. Je comprends très bien que des gens qui ont vécu une partie de leur vie, sinon la totalité, dans des pays d'extrême misère, doivent se dire : ce pauvre M. Légaut, de quoi s'occupe-t-il ? Il est avec les pauvres.

I- Ça m'est arrivé pendant quelque temps de me sentir submergé par des situations terribles qui nous touchent, où on a une part de responsabilité, on est acculé à faire quelque chose pour être quelque chose. Mais, si on est encore vraiment debout, la force vitale de l'homme est tellement forte que automatiquement on met un peu de côté ces situations et puis, dans la durée, on voit ces choses autrement.

Il suffit de penser à ce qui se passe dans le Golfe en ce moment.

L/ Écoutez, je ne sais pas ce que je ferais si j'avais un enfant dans le Golfe, mais les histoires du Golfe m'intéresseraient davantage, certainement. Malgré tout, ça reste du contingent vis-à-vis du reste, en particulier du niveau où je me place pour me rendre actuel et présent ce qui a été vécu il y a vingt siècles par cet homme.

Tout ce que nous avons dit au début de cette séance, on se plaçait au niveau de l'homme, presque avec un grand H, un homme qui est un peu au-delà du petit homme, si vous voulez, ou de l'homme particulier que nous sommes chacun dans notre vie. Pour prendre un exemple, nous arrivons tous au paradis et alors on se rend compte et on se dit : tout de même, qu'est-ce que nous avons vécu sur cette terre ? Au fond, c'était de la pagaille, ce n'était rien du tout. L'essentiel, nous ne le savions pas mais maintenant nous avons notre place au paradis. Je suis (c'est une autre manière de dire : je suis au paradis), je suis, la joie d'être. Évidemment, il faut le comprendre au niveau convenable.

I- Finalement, c'est cette conception qu'on a de l'homme Jésus qui nous permet d'avoir une autre vision des événements du Golfe. C'est ce qui me semble essentiel, c'est fondateur.

L/ C'est ce que je suis en train de dire. Maintenant, vous savez bien que dans quelques années on n'en parlera plus et on parlera d'autres choses. C'est ainsi depuis le commencement. Ce sont des éléments dont il faut comprendre la réalité physique tout en l'ayant dépassée, grâce à la situation privilégiée qui consiste à vivre en Suisse, tandis que, pour les gens qui l'éprouvent, c'est différent.

Plus tard cependant, à l'heure des clairvoyances et des absolutions que ménage la vieillesse et que prépare une vie suffisamment fidèle en dépit de ses errements, ce passé auquel il n'est plus moyen de porter remède véritable apparaît sous un jour nouveau, pacifié et harmonieux, sous un jour où, au-delà du bien et du mal, le pire et le meilleur, sans s'opposer comme jadis, se côtoient et se reconnaissent comme tels, où tout ce qui a été demeure et, sans nullement être gommé, en étant au contraire lucidement sondé, manifeste, en dépit de ce que l'homme pouvait ressentir jadis, la grandeur qui lui est propre à travers l'histoire trouble et hasardeuse de son devenir.

L/ Ce que nous avons dit en langage courant, ça correspond à ce qui est dit là.

Comment peut-il en être ainsi ? Comment dans le présent une telle puissance de rédemption...

L/ J'ai pris le mot "rédemption", j'aurais dû le mettre entre guillemets. J'utilise évidemment un mot pieux, un mot théologique. Ce mot a son sens. J'aurais pu employer un autre mot et qui est aussi difficile à comprendre, c'est "la résurrection". C'est encore plus fort et ce serait peut-être même meilleur. Dans le mot "rédemption", il y a tout de même une histoire de rachat qui ne me plaît pas du tout tandis que, dans le mot "résurrection", si on veut bien le comprendre comme il faut, il y a quelque chose qui est tout de même en relation très positive avec ce qui s'est passé, avec ce qui a été vécu avant.

Comment dans le présent une telle puissance de rédemption se manifeste-t-elle qui va jusqu'à donner fécondité à ce qui fut nuisible en son temps et, on le pressent, à ce qui le fut au-delà même de ce qu'on a pu jadis en percevoir; une fécondité qui paradoxalement, sans un tel passé (il est paradoxal, cet homme !), n'aurait pas été possible ou encore l'aurait été autrement et peut-être de façon moins plénière ?

L/ Cela ne s'exclue pas. Tout ceci, vous l'avez spirituellement dans les veines chrétiennes. Le "félix culpa" c'est pour montrer que, par la médiation de la culpa, on peut faire des choses qu'on n'aurait pas faites. Un enfant bon ne sert que de bonnes choses. Un enfant difficile, pas un mauvais enfant, peut faire de grandes choses.

L'amour impossible (p. 76)

Les plus lourdes exigences apparaissent souvent au sommet de la vie lorsque l'autre penchant s'annonce (vers 40-45 ans) et qu'on est fortement tenté de croire que la vie, sinon terminée, est du moins déjà jouée (c'est ce qui m'est arrivé, j'ai toujours cru que j'étais vieux). Alors l'homme qui a aimé dans l'ordinaire du quotidien partagé peut en arriver à entrevoir par contraste et en certaine rencontre ce que pourrait être l'amour, ce que celui-ci devrait être et qu'il a ignoré après avoir cru le connaître... Chez un être encore sans expérience, plus enclin à le désirer qu'en mesure de le vivre, l'amour qui s'est présenté le premier, après les éveils du cœur, au temps de la prime jeunesse, n'est pas le seul possible ni le plus évident. Et voilà qu'au long des années, l'amour dont l'être est devenu capable par maturité se lève à l'horizon là où il ne peut plus l'atteindre vu les responsabilités que sa situation comporte et qu'elle a accumulées pour l'avenir, vu aussi les responsabilités de l'être vers lequel se tourne tout ce qu'il est...

I- C'est un autre amour qui se présente à la porte.

L/ Ça arrive dans toute vie, que diable ! C'est un aspect de la grandeur de l'homme. Cette grandeur se

développe progressivement à partir des contingences limitées, des circonstances que l'on rencontre. Cela arrive à tout le monde. C'est plus ou moins refusé, refoulé. Je pense que tout ce qui est refusé ou refoulé est une perte par certains côtés. Ça ne veut pas dire qu'il faut tout accepter. Ça veut dire qu'il faut tenir compte de la réalité fondamentale qui peut être entrevue à travers des circonstances qui sont impossibles. Je crois qu'il faut le dire. Ce n'est pas du tout de la moralité, ce que je suis en train de vous raconter, c'est une réalité positive.

Ce que je penserais, c'est que cet amour impossible n'est pas pour moi l'occasion d'un refoulement. Je dois accepter que soit possible dans ma vie un amour impossible. Voilà bien la formule : que soit possible dans ma vie un amour impossible. Je dois l'accepter, non pas comme une tentation, comme un accident, mais comme une prise de conscience progressive, une étape progressive de la prise de conscience de la réalité que je suis. Ça donne une attitude tout à fait différente vis-à-vis de cet amour impossible. On ne le condamne pas, on ne le refuse pas, on le constate impossible dans les conditions où nous nous trouvons mais positif dans la mesure où c'est un véritable amour. Nous en avons tous fait l'expérience dans notre vie. Nous pouvons le colmater d'une façon ou d'une autre.

I- (inaudible)

L/ Ce que vous dites n'est pas tout à fait dans la ligne de ce que je suis en train de préciser, c'est le fait d'un amour impossible qui a été rejeté; on l'a refusé, on l'a bloqué et cela réapparaît sous la forme d'un infantilisme. C'est une des difficultés majeures de l'église catholique. Elle a tellement construit sa vie spirituelle sur un refus de la sexualité qu'il est très difficile de changer les perspectives. Tous nos vieux cardinaux qui ont peiné toute leur vie pour rester célibataires ne vont tout de même pas dire aux gens : Mariez-vous... Ce n'est pas pensable. Il y a des puérilités de vieux. Il y a là des drames secrets.

I- Freud a parlé de ça.

L/ Je ne le connais pas. Tout ce que je peux vous dire, je suis d'une génération que Freud a beaucoup marquée de sa propre réalité. J'ai donc quelques ouvertures là-dessus que je n'aurais pas si Freud n'existait pas. Mais ce n'est pas dû à ses livres, c'est le fait de l'atmosphère dans lequel a vécu ma génération. Je pense que c'est très important.

Pour un homme marié, ce serait se renier que de se refuser aux exigences, seraient-elles les plus lourdes à porter, que lui imposent, même si l'amour "sensible" a disparu, le respect et la sollicitude envers la femme dont sa présence commande de façon souvent décisive le destin. Et que dire quand il y a des enfants ? Par ailleurs

L/ Je vous avoue que c'est un des aspects que je trouve tout à fait déplaisant dans les milieux psychanalytiques, c'est qu'ils s'occupent de leurs clients ou de leurs clientes, ils ne s'occupent pas des enfants, c'est comme si les enfants n'existaient pas. Ça, c'est terrible.

I- Il existe des thérapies où on prend en charge toute la famille.

L/ Vous prenez la défense de ce que je n'attaque pas. C'est un gros progrès. Nous le disions ce matin, maintenant, quand l'homme et la femme se séparent, ils n'en font pas un drame. Une certaine estime peut subsister entre eux. Je trouve que c'est très positif car les enfants en souffrent moins. A mon point de vue, ils en souffriront tout de même mais ce ne sera pas traumatisant comme certains spectacles, certaines violences qui peuvent les avoir blessés très profondément, sans même qu'ils le sachent trop.

I- Ce n'est souvent pas mieux quand des parents restent ensemble et qu'ils ne s'aiment plus. Les enfants souffriront peut-être moins quand il y a une séparation dans de bonnes conditions.

L/ Je le crois volontiers. Avec la vieillesse, je deviens un peu comme ça et j'aurais plus d'attention aux ambiguïtés qui existent dans toute vie. Dans ce livre, c'est un peu le mathématicien qui parle. Autrement dit, il est un peu trop carré mais mettez un petit peu de courbe et ça se règle bien.

C'est néanmoins difficile parce qu'il y a tout de même des exigences fondamentales qu'il faut observer, même si on est coincé par toutes sortes d'événements. Il faut que ça demeure. Je crois que je l'ai mis dans ce bouquin. Ce que je n'ai pas pu ne pas faire demeure dans ma conscience une réalité qui a son poids dans ce que je dois faire maintenant. Autrement dit, rien dans mon passé ne doit être effacé. Tout compte et doit compter positivement dans le présent que j'ai à vivre maintenant. Ceci est déjà dit ici mais je le dirais aujourd'hui avec un caractère moins brutal. Quand je le relis, c'est un petit peu trop brutal, trop direct.

I- Par rapport aux enfants, c'est vrai qu'ils peuvent souffrir d'une séparation mais il y a aussi des échecs qui peuvent tourner en bien. Cette souffrance, si elle peut briser les enfants, peut aussi les armer pour la vie. Ils peuvent en tirer un bien sans l'avoir voulu peut-être.

L/ Nous sommes bien d'accord. Un autre aspect qui serait à rajouter, c'est que, dans ma génération, les

enfants de divorcés étaient l'exception. Maintenant, c'est presque le contraire. Alors les situations exceptionnelles, dont on pouvait souffrir de mon temps, n'existent plus actuellement. C'est vraiment un changement de société.

I- (inaudible)

L/ Je ne saisis pas très bien. Vous parlez de votre propre devenir, de votre propre chemin, de quelque chose de vous qui vous est singulier. Ce n'est pas au même niveau. Je le disais tout à l'heure, ce qui nous est singulier n'est pas sans relation avec le fait d'une société qui évolue et dont nous sommes, qui nous entraîne sans que nous le sachions mais vis-à-vis de laquelle nous réagissons selon notre propre singularité. Les deux choses sont liées. Je deviens à partir de ce qui n'est pas moi par une activité qui vient de moi et qui d'ailleurs n'est pas que de moi.

Par ailleurs, il est beaucoup d'autres situations qui peuvent être l'occasion d'écarts dont l'avenir spirituel de l'homme dépend plus qu'on ne saurait dire.

L/ Je donne ici un exemple en or. C'est une situation où aucune religion n'a osé dire son mot. Dans beaucoup de cas, le mariage civil par exemple, la loi. C'est l'exemple du veuf qui ne se remariera pas, au moins maintenant, parce que ses enfants en souffriraient. Sa fille par exemple aurait l'impression de perdre son père s'il se remariait. Or aucune loi ne s'y oppose. Les psy, le docteur, tous sont favorables à un remariage et le lui disent : tu peux te remarier mais si tu attends dix ans, tu auras dix ans de plus. Par conséquent, aucune considération raisonnable ne le pousse dans le sens de ne pas se remarier. Or il sent que, s'il se remarie, sa fille va être marquée pour la vie par des traumatismes psychiques. Même si la deuxième femme est très gentille avec elle, ce n'est pas la même chose. J'ai rencontré plusieurs fois dans ma vie des cas de ce genre où les enfants ont grandement souffert du remariage du père ou de la mère. C'est un exemple magnifique. Ce n'est pas une question de morale, tout va dans le sens positif, mais les exigences intérieures le refusent.

I- Au fond c'est du ressort de chaque individu d'apprécier la situation personnelle où il se trouve. Chacun est renvoyé à lui-même, ce qu'on peut supporter, ce qu'on peut engager.

L/ au-delà de toute loi, de toute sagesse humaine, en général. C'est un exemple en or pour montrer le caractère impératif d'une exigence qui ne peut absolument pas s'appuyer sur des raisons raisonnables.

I- On ne peut pas dicter à l'autre quel est son bien. Un veuf qui décide de ne pas se remarier par égard pour cette fille, va peut-être gêner l'autonomie de ses autres enfants.

L/ Ça peut exister aussi. On peut aussi prendre le côté diamétralement opposé : le jeune veuf ne se remarie pas pour donner à sa fille l'autonomie qui lui est nécessaire.

Ainsi celle du veuf eu égard à ses fils et à ses filles, quand ses enfants pourraient avoir l'impression, laquelle souvent à l'expérience ne se montre pas sans fondement, de perdre leur père et de devenir orphelins s'il se remariait. N'est-ce pas aussi parfois celle du prêtre vis-à-vis des croyants qui, pour leur vie spirituelle, s'appuient de façon utile et parfois nécessaire sur lui, bien que ce soutien soit plus ou moins ambigu vu le célibat imposé par les lois ecclésiastiques du temps ? Célibat que les nécessités matérielles de la vie du prêtre, les conditions nouvelles de son apostolat rend aujourd'hui plus exigeant et plus difficile pour lui et aussi souvent pour autrui... N'est-ce pas encore celle du moine qui a jadis entendu l'appel du grand large mais bien avant de connaître son cœur ?

Cet amour impossible... Qui ne l'a pas rencontré ignore ce qu'est l'amour tout paré du prestige de ce qui aurait pu être et qui ne saurait être et dont on a une conscience d'autant plus vive qu'il faut y renoncer pour vraiment vivre. Amour impossible d'une façon absolue dans les conditions où l'homme se trouve, hors desquelles (c'est au conditionnel) il aurait été infiniment heureux... Au vrai, l'homme se trouve alors dans l'impuissance, non pas d'entreprendre ce qui le tente et à quoi il aspire, cela qui d'une manière ou d'une autre lui serait accessible, mais de mener à bien cette action dans la plénitude qu'il entrevoit et qu'il désire si passionnément.

Cette impuissance est radicale. Elle n'est pas pour le principal la conséquence d'un tabou d'origine religieuse ou d'un interdit d'ordre sociologique imposés de façon extrinsèque mais de sa grandeur d'homme appelé à la vie spirituelle.

L/ Je crois que c'est vrai. Seulement il faut bien le dire, c'est là que je mettrais un peu de mousse, aucune situation n'est aussi tranchée, aussi pure.

I- Pourquoi le mot "amour impossible" ?

L/ Ça ne veut pas dire qu'il devient possible. L'analyse que je fais, est, par certains côtés, celle d'un mathématicien, un esprit un peu raide, où la ligne droite est plus droite que la ligne courbe. Tout reste en définitive à la disposition de celui qui doit choisir. Mais c'est tout de même important pour manifester le

caractère impératif d'exigences qui ne peuvent tirer leur valeur que de la réalité de ce qu'on est, plus que des raisons qu'on peut se donner. C'est un exemple très important pour montrer le caractère très singulier des exigences spirituelles.

I- On peut vivre un amour impossible avec sa propre femme et redécouvrir un état de grâce, un amour après vingt ans de mariage.

L/ Nous sommes d'accord, ça rentre tout à fait dans la situation. Si je comprends bien, c'est un amour qui a trouvé, dans cette sorte d'impossibilité, son épanouissement qu'il ne lui était pas facile d'atteindre au départ.

Nul ne construit son bonheur sur le malheur d'autrui, même si cet autre n'est pas sans porter quelque responsabilité de la situation. Si l'on croit pouvoir le faire, on est réduit de toute manière à ne connaître qu'une contrefaçon du bonheur entrevu; ce sera à travers l'euphorie du début qui grise mais qui, à la longue, fait insensiblement glisser sur la pente de la dégénérescence, fut-elle des plus raffinées, des mieux déguisées et des plus fortement niées. Quoi qu'on fasse, est enlevée toute possibilité de la vie spirituelle nécessaire à la plénitude du bonheur dont de loin on ne peut alors que rêver dans l'imaginaire.

L/ Là, je ne serais plus tout à fait d'accord maintenant avec ce que je disais parce que c'est trop bien dessiné, trop catégorique, parce qu'il y a toujours une ambiguïté qui fait que la porte, si elle n'est pas fermée, elle n'est pas non plus ouverte.

I- C'est vraiment difficile. Parfois pour suivre une exigence, on doit faire souffrir; des fois, c'est inévitable (c'est fatal). Si on veut éviter de faire souffrir, peut-être qu'on ne peut pas être soi-même. D'autre part, marcher sur des êtres humains pour trouver son épanouissement, c'est une trahison. Entre les deux, la difficulté est de savoir ce qui monte en nous. Quand des couples, des hommes et des femmes se reprennent après des échecs, c'est valable et souvent c'est fort; il y a la possibilité d'un vrai amour.

L/ Le mot "dégénérescence" est fort, c'est difficile de trouver une nuance convenable. Ici je ne peux pas dire les souffrances, le mot souffrance n'est pas suffisant.

I- On laisse l'autre dans le fossé, c'est grave et ça arrive souvent. C'est ça, le malheur, laisser l'autre pour compte.

L/ Je crois que vous avez raison, le mot "malheur" est trop direct, dur, mais laisser dans le fossé, l'abandonner radicalement...

I- ou le jeter après l'avoir utilisé, le rejet, l'utilisation de la personne.

L/ C'est ça, tout à fait

Que l'homme la reconnaisse ou qu'il s'y refuse, cette impuissance est proprement de structure.

L/ Ça va. Nous arrivons à un endroit où nous parlons de l'homme à l'état pur pour ainsi dire, sans les contingences qui sont intégrées dans sa vie ordinaire.

Elle est due à des exigences intrinsèques à ce qu'il est en lui-même. (c'est ce que nous avons dit tout à l'heure). Ces exigences ne demandent pas moins que le sacrifice total, invisible et silencieux d'une vie loin d'être terminée qui, selon les apparences que renforcent les vertiges du cœur, se croit capable de se refaire et de recommencer d'un nouveau et véritable commencement mais cette fois avec un esprit mûri... Ces exigences imposent le renoncement à une décision que tout sollicite (je dis toujours la même chose), que beaucoup conseilleraient ou du moins tacitement approuveraient. Aussi bien le caractère impératif de ces exigences se situent au-delà de ce que nulle autorité de fonction ne pourrait imposer sans provoquer de graves dégradations psychiques car elle ne saurait le faire que de façon extrinsèque, aurait-elle les moyens d'assurer avec certitude leur vérité objective et de les faire observer.

L/ Tout cela correspond à la loi.

La raison elle-même n'est pas en mesure de complètement justifier ce caractère impératif sans abuser de ses prestiges et de ses arguments; elle aurait plutôt tendance à nuancer ces exigences jusqu'à en atténuer la rigueur, voire jusqu'à les supprimer...

L/ Tout ça, c'est au fond le développement de ce que nous avons dit ensemble de façon beaucoup plus simple.

Au vrai, ces exigences refusent à cet homme un bonheur qu'il ne pourrait d'aucune manière atteindre. Tandis que d'autres peuvent le connaître, lui, il doit se soumettre définitivement à cette impossibilité existentielle qui le concerne personnellement et accepter que cela lui soit à jamais inaccessible. Cependant cette reconnaissance doublée, si cet amour est avoué et en outre partagé, de celle faite par l'autre, sera la source pour les deux d'une vie spirituelle que sans doute ils n'auraient pas atteinte autrement mais qu'ils doivent mener séparément, en marche obscurément vers une communion dans la

fidélité dont on peut penser qu'elle sera l'accomplissement de cet amour radicalement impossible au niveau où il se laissait au départ entrevoir, accomplissement vers une communion impensable, unique, comme tout véritable amour, bien que d'une manière tout autre que la communion jadis désirée...

L/ Ça correspond à ce que nous disions tout à l'heure, ce n'est pas des choses à éliminer de sa vie mais il faut savoir les conserver. Ce n'est pas des choses à éliminer de sa vie, soit sous la forme de tentations, soit sous la forme d'occasions de souffrances inutiles. C'est du positif mais faut-il en un certain sens que, grâce à la vie spirituelle, cela prépare un avenir qui ne serait pas capable d'être atteint si on ne passe pas par la porte étroite de ce sacrifice.

I- Vous trouvez ça dans Claudel

L/ Vous avez ça dans Claudel, dans "Le soulier de satin". Je n'ai pas lu d'autres pièces. Comment s'appelle-t-elle votre pièce de théâtre de Claudel, c'est le démon de midi, "Le partage de midi". Je ne l'ai pas lu mais je crois que c'est du même sujet.

I- Dans les grands choix, on est au-delà du bien et du mal.

L/ Dans les perspectives que j'essaie de développer là, ça consiste à dire que la manière de regarder n'est plus du tout influencée par des préoccupations de moralité qui ordinairement dictent nos jugements. Ça reste purement objectif. Le mal et le bien, objectivement imposés du dehors, sont déjà des jugements. Ça ne correspond pas aux exigences intérieures dont nous parlions, où pratiquement, même indépendamment de la notion de bien et de mal, le fait de ne pas correspondre à une exigence est, je ne veux pas dire mal, mais ce n'est pas dans la ligne de la vie.

I- Ça correspond à ce que vous avez dit hier dans votre poème : le oui et le non se conjuguent et se taisent.

L/ L'idée est la suivante. Cette réalité spirituelle que j'essaie de dire dans cette formule, je suis continuellement en train de désirer pouvoir l'exprimer par la pensée et constamment aussi je suis sollicité de la nier parce que c'est autre chose que ce que je vis. Voyez la phrase précédente et la suivante, "que nulle doctrine n'exprime, qu'aucun doute ne supprime", c'est cette continue dialectique. A mon point de vue, il n'y a pas de foi sans doute. Les gens qui n'ont pas de doute ne savent pas ce que c'est que la foi car alors on reste sur le plan de l'adhésion aux croyances qui ne supporte pas le doute. Au contraire, la foi est continuellement en train de critiquer les manières dont elle se dit. Aucune manière dont elle s'exprime n'explicite, n'épuise, ne dit ce qu'elle est en réalité. C'est cette perspective que je développe où le oui et le non dialoguent. A l'endroit où le oui et le non se conjuguent, ils se taisent. Ils se taisent parce qu'en définitive, la dialectique ne conduit à rien. C'est au-delà du oui et du non que se trouve le mot de la foi.

I- Un rabbin a dit : Pour celui qui croit, il n'y a pas de question et pour celui qui ne croit pas, il n'y a pas de réponse.

L/ Je ne suis pas du tout d'accord. Je pense le contraire. A mon point de vue, là où il y a la foi, il y a continuellement des questions qui se posent parce que toutes les expressions qu'on peut donner de la foi ne correspondent pas à ce que l'on vit véritablement.

En fait, on ne dit pas tout à fait la même chose, le rabbin dit autre chose. Pour lui, la foi, c'est l'adhésion aux croyances. Alors l'adhésion aux croyances supprime évidemment les questions.

I- La foi comporterait une interrogation plutôt qu'un doute.

L/ Ça dépend de ce qu'on met sous le mot « doute ». Que ce soit une interrogation dans le sens positif du terme, d'accord. Autrement dit, le doute ne doit pas être aimé pour lui-même, le doute n'est pas aimé pour lui-même mais l'interrogation est due à ce fait que chaque fois que j'explicite ma foi, j'en suis insatisfait.

I- Parce que la foi est de l'ordre du mystère et le mystère, on ne peut jamais le connaître.

L/ C'est au-delà la connaissance. Pour cela, la distinction entre mouvement de foi et adhésion aux croyances est très importante, ce qui ne s'est pas fait souvent. La plupart du temps dans les milieux chrétiens, foi et croyance sont synonymes. C'est faux parce que la foi, en général, s'habille toujours de croyances mais il y a une manière d'absolutiser les croyances qui ne sont pas de l'ordre de la foi. La tendance spontanée est d'absolutiser les croyances et ça dispense du mouvement de foi. C'est très important parce que l'expression des croyances dépend évidemment des temps et des lieux. Ce qu'on peut dire et il faut le dire, la manière dont les chrétiens croyaient, pas de foi n'est-ce pas, au début de ce siècle est tout à fait différente de la manière dont ils croient maintenant. Par certains côtés, ils ne se reconnaissent plus, ce n'est plus la même religion. On a changé la religion Au début du siècle, au moment des grandes discussions modernistes, un prêtre qui était très cultivé d'ailleurs affirmait ce qu'aucun intégriste actuellement n'oserait dire : si Jésus n'a pas affirmé lui-même qu'il est Fils de Dieu, notre foi est vaine. Il n'y a pas un seul intégriste qui oserait dire actuellement que Jésus a dit qu'il était Fils de

Dieu ou bien alors il faut être un Mgr Lefèvre à la troisième puissance ou un “petit-gris”.

I- Pour ma part, je crois que, dans le fond, encore aujourd’hui, beaucoup de chrétiens sont persuadés que le Christ a dit qu’il était le fils de Dieu parce qu’il y a quelques paroles dans l’évangile où on peut croire qu’il a dit : « Je suis le Fils de Dieu » quand il parlait de la résurrection. Je crois que c’est encore largement partagé par des gens, qui ne se font pas d’illusion.

L/ C’est-à-dire, je crois que c’est partagé par des gens qui le disent sans le penser.

I- Jésus aurait-il pu proclamer sa divinité ?

L/ A mon sens, ce n’est pas pensable. Est-ce que vous pouvez réaliser qu’un homme comme lui dise : « Je suis Fils de Dieu » ? Ce n’est pas pensable. On peut lui faire dire et je crois que Jésus l’a refusé : « Je suis le Messie ». C’est différent. Mais dire en public « Je suis Fils de Dieu », on l’enfermait immédiatement à Charenton. Quand le grand-prêtre lui a posé la question, il a répondu d’une manière évasive. D’ailleurs il a posé cette question, non pas sous la forme « fils de Dieu » mais « Es-tu le messie ? », il était sur un plan politique et c’est normal comme Pilate qui lui demande s’il est le roi des Juifs. Jésus a refusé de répondre. D’ailleurs, le procès religieux de Jésus a été transformé en un procès politique et, à la place d’être lapidé, il a été crucifié. Celui qui a été lapidé à la place de Jésus, si on peut dire, c’est Etienne. Etienne, qui a été le premier martyr, a été lapidé parce qu’il a probablement exprimé d’une façon forte ce que Jésus disait dans les derniers moments de sa mission.

I- Lapidier, ça signifiait quoi ?

L/ C’était la condamnation de ceux qui étaient hérétiques, impurs au niveau religieux. Comme on ne pouvait pas les toucher parce qu’ils étaient impurs, il fallait les lapider. La crucifixion était un supplice plus politique.

I- Qu’est-ce que vous pensez de la résurrection ?

L/ Je vais essayer de vous répondre. Pour moi, après la mort de Jésus, il s’est passé quelque chose. Mais ce qui m’intéresse, c’est la raison pour laquelle ce quelque chose s’est passé parce que ça ne s’est pas passé pour n’importe qui. D’après les écritures, ça s’est passé pour quelques-uns de ceux qui avaient suivi Jésus jusqu’au bout. D’où cette idée : la vie que ces quelques êtres avaient vécu avec Jésus les avait profondément marqués, au-delà même de la conscience qu’ils pouvaient en avoir sur le moment, au point que soient possibles d’une façon ou d’une autre, physiologique, psychique, tout ce que vous voudrez, quelques formes d’apparition, même optiques. Ce que je considère comme invraisemblable, ce que je refuse absolument, c’est que ça soit une apparition optique qui ait déclenché ce qui a été vécu. Ce n’est pas l’extérieur qui est premier. Si l’extérieur a existé, ce dont je ne suis pas tout à fait sûr, en tout cas dont je ne peux pas dire exactement la nature, c’est parce qu’ils ont vécu quelque chose de plus profond qu’ils ne pouvaient le savoir lorsque Jésus était avec eux.

C’est le sujet de ma discussion avec Varillon. Varillon disait que la base de sa foi, c’est la résurrection. Pour moi, la base de ma foi, c’est ce que les disciples ont vécu avec Jésus, au-delà de la conscience qu’ils pouvaient en avoir lorsque Jésus était avec eux. La résurrection n’est qu’un phénomène qui aurait pu, en droit, non pas en fait, ne pas exister, c’est-à-dire que certaines apparitions qui se sont faites à ce moment-là, qui ont eu beaucoup trop de poids sur la doctrine qui a surgi après, mais, dans une certaine mesure, étaient nécessaires vu les conditions sociologiques dans lesquelles ils se trouvaient.

I- Est-ce que vous voulez dire par là que leurs sentiments ont transformé leur regard et leur ont permis de croire à la résurrection ?

L/ Volontiers mais à condition de ne pas donner au mot « transformer » une valeur ontologique. Ce sont des hommes, ils sont restés des hommes et, d’une certaine manière, les mêmes hommes, mais les profondeurs spirituelles qu’ils avaient plus ou moins implicitement en eux ont eu l’occasion de s’explicitier d’une façon particulièrement puissante sous l’influence du traumatisme de la mort, par exemple, mais justement je ne dirais pas sous une forme physique. Pour la théologie, par la mort de Jésus, nous avons été transformés au point de ne plus avoir cette nature pécheresse que nous avons hérité aussi avoir avec cette malheureuse histoire d’Adam et, Eve.

Pour beaucoup de théologiens, le fait de la foi était ordonné champ de nature ontologique : les croyants ne sont plus tout à fait des hommes, ce ne sont plus non plus des femmes, enfin ils sont autre chose.

I- C’est incroyable de la part de théologiens.

L/ La fonction n’est pas simplement une fonction, c’est une transformation de la nature même des choses. Ça correspond à toutes les perspectives scolastiques dont nous ne sommes pas encore sortis, qui tiennent l’église depuis des siècles mais qui est en train de se ruiner sous l’action des critiques que les sciences permettent progressivement de faire.

Ce que je peux dire, c'est que le raisonnement n'est pas suffisant dans le domaine spirituel pour construire une représentation qui soit suffisamment fidèle au réel. Autrement dit, il ne suffit pas de raisonner, il faut vivre. Il y a tout un aspect des sciences humaines qui n'existait absolument pas du temps des raisonnements. Ceci fait que la raison a conçu un magnifique système. On ne peut pas dire que ce ne soit pas un magnifique système mais c'est une structure sans matière, sans âme. Ça m'est difficile de vous répondre parce que je n'ai pas de culture.

I- Ce serait vrai même pour un St Thomas d'Aquin ?

L/ Au moins pour un St Thomas d'Aquin, je dirais répété par des répétiteurs qui étaient thomistes sans être St Thomas d'Aquin.

I- St Thomas d'Aquin, à la fin de sa vie, a quand même dit que toute son œuvre, c'était de la paille.

L/ Il aurait bien fait de le dire au commencement (rires).

I- Dans votre livre, je suis frappé par le côté dramatique dans les passages sur l'amour. Je ne veux pas dire que tous sont dramatiques. Dans l'église, pour la préparation au mariage, on présente souvent la vie comme un idéal, quelque chose pour lequel il suffit de la bonne volonté avec l'aide de Dieu et des sacrements. On fait miroiter aux gens un idéal et, après quelques mois ou quelques années, beaucoup se rendent compte que vivre ensemble, ce n'est pas comme ça et il y a une sorte de déchirement. Ils ne sont pas prêts à affronter les difficultés de la vie parce qu'on leur a présenté un idéal qui n'est pas le réel.

L/ C'est général. Je crois que la religion, dans une bonne mesure, est faite pour protéger les hommes du réel en leur donnant des imaginations qui leur permettent de vivre un peu à côté du réel. La religion en esprit et vérité, au contraire, nous donne la force intérieure de pouvoir épouser le réel sans nous en défendre par quelque écart, par quelque distance. Épouser le tragique de la vie, épouser le réel dans son caractère inhumain, c'est tragique, en prenant le mot tragique dans un sens, non pas romantique, mais douloureux, laborieux, où les difficultés font partie de la structure même de ce que nous vivons.

I- Tout à l'heure, j'ai vu une affiche « Conférence sur St Joseph, époux et père ». L'idéal du couple est un mythe et on écarte les enfants, les relations conjugales avec une femme. Voilà le modèle ! On répond qu'il ne faut pas toujours regarder le négatif, mêler cela à la religion. Je regrette mais ça se rapporte à la religion puisque ce genre de conférence est encouragé par les évêques. Ça ne sert à rien de se mettre des œillères. Il y a tout un mouvement d'opinion, maintenant encouragé, qui donne ce genre de conférence. On peut le regretter, le déplorer mais je crois qu'il faut le regarder en face, on ne peut pas l'ignorer.

L/ C'est tout de même un détail mais c'est avec des détails de ce genre qu'on fait une religion.

I- Dans nos rencontres, on parle beaucoup. Ce matin à la chapelle, on a fait un long moment de silence. Je voudrais vous demander de nous donner des indications sur la manière d'habiter les temps de silence.

L/ Je crois que nous avons de temps en temps besoin de déceler, c'est-à-dire de nous arrêter de vivre pour vivre. Ces périodes de silence commencent par être d'abord une décontraction ou un dépaysement avant d'être un silence qui prend une certaine intériorité. Donc il est tout à fait normal que nous nous réunissions tous les matins. Avec les carmélites de Mazille, on se réunit tous les matins pendant une heure et demie. Ce silence d'une heure et demie, même s'il est un peu mis en marche par un petit office, reste malgré tout un temps où on est avec soi-même. Ce n'est pas constamment qu'il y a quelque chose de positif qui vient pour ainsi dire se greffer sur la vie ordinaire, quotidienne mais ce dépaysement, ce silence, le fait qu'on se met un peu à part de la vie qu'on a l'habitude de vivre ordinairement permet, à certaines heures, un regard plongeant, englobant, qui permet d'atteindre justement cette réalité que je distingue souvent en parlant de l'existence par rapport à la vie. Ce n'est plus du tout l'examen de conscience, ce n'est plus du tout la révision de vie, c'est un regard sur son histoire qui déborde de beaucoup les particularités qu'on a à vivre chacun de son côté et qui permet, dans une certaine mesure, de vivre un peu au-delà de son vécu car, de par le fait que nous vivons dans une société, nous sommes vécus.

I- Le silence est un moyen de devenir soi, de devenir un vivant.

L/ A mon point de vue, tant qu'on n'a pas réussi à faire ce dégagement, on est plus vécu que vivant. Je crois que le dégagement en soi n'est pas suffisant pour provoquer cette sorte de mutation, cette sorte de promotion, mais c'est tout de même utile. Le recueillement personnel est par conséquent solitaire mais, à mon point de vue, pour moi en tout cas, je me recueille beaucoup plus facilement, le mot utilement ne me convient pas trop bien, mon recueillement est véritablement plus habité lorsque je suis avec d'autres. Lorsque nous sommes un certain nombre à nous recueillir pendant une demi-heure ou une heure, il y a des possibilités d'intériorisation, de présence, c'est difficile à dire, de regard nouveau sur sa vie, qui ne sont peut-être pas aussi faciles à atteindre si on fait ça dans sa chambre. J'insiste beaucoup au Carmel sur le souci de se recueillir ensemble à la place de le faire chacun dans sa cellule. Je crois que c'est un des

aspects intéressants de leur vie. En dehors d'un office très bien fait mais court, il y a ce recueillement ensemble, cette trentaine de femmes qui se recueillent pendant une heure, une heure et demie, dans un silence qui est assez impressionnant lorsqu'on le découvre pour la première fois.

I- Comment concevez-vous la prière ?

L/ Pour ma part, on ne peut prier que lorsqu'on est arrivé au niveau de la mission, c'est-à-dire à une prise de conscience des exigences qui petit à petit ont dicté notre vie et avec lesquelles nous vivons le présent parce que, aujourd'hui, dans ce présent, tout mon passé est là et tout est tendu vers ce que j'ai à faire demain. C'est dans ce domaine que je peux parler de la prière. C'est plus un regard sur ce que j'ai à vivre ou une communion avec cette action en moi qui n'est pas que de moi, dont nous avons déjà un peu parlé, qu'une prière vite faite, que de faire une prière. Autrement dit, il y a une différence entre dire des prières et prier. On peut dire beaucoup de prières sans prier. Très généralement quand on prie, on dit des prières mais il y a des moments où un simple regard qui n'est pas une expression verbale est véritablement prière. D'une façon plus large, toute activité qui se fait dans le domaine de la mission est prière. Par le fait que je la fais explicitement, consciemment, dans le champ de ma mission, l'activité est prière.

I- C'est l'idée d'une association entre la prière et la mission

L/ A mon point de vue, je crois que l'idée telle que nous pouvons la dire est assez claire. La grosse difficulté, c'est de faire comprendre aux gens ce qu'est une exigence intérieure qui ne soit pas la simple conséquence de ce qui s'impose à moi du dehors.

I- Vous parlez de la mission ?

L/ Pour moi, sitôt qu'on prend conscience d'une exigence et qu'on y correspond par une activité qui n'est pas une simple observance de la loi qui s'impose du dehors, donc quelque chose de neuf, de créateur, on est dans le cadre de la mission. Si notre vie est jalonnée par des exigences de ce genre auxquelles on correspond et qui permettent précisément l'émergence d'autres exigences, c'est la mission. On a donc une vie qui est jalonnée par l'avènement d'une suite d'exigences. Ce domaine-là, c'est la mission.

Ce n'est pas nécessairement de l'agir. C'est quelque chose qui déborde de beaucoup une action particulière, bien entendu, quoiqu'en définitive, ordinairement, ça se concrétise en action particulière mais ce n'est pas du même ordre. Le sens de la mission est tout à fait autre chose. Le mot "missions", au sens commun, a une signification tout à fait différente de celle que j'emploie.

I- Pour revenir à la prière, on parle maintenant de méthode, de technique, d'apprentissage. Je connais des gens qui se sont efforcés d'apprendre à prier et qui sont tombés dans une sorte, non pas de désespoir, mais qui n'arrivent pas à rejoindre l'intérieur d'eux-mêmes parce que les techniques prennent le dessus. Quel lien vous voyez entre une prière qui est spontanée, au fond où l'homme se présente tel qu'il est, en lui-même, et puis celle de ceux qui sont peut-être de grands priants, des gens qui peuvent nous en apprendre sur l'approche de la prière.

L/ Dans mes perspectives, les techniques sont utiles, elles ne sont jamais nécessaires et elles ne sont jamais suffisantes. Jamais nécessaires parce qu'il y a des moments où nous sommes pour ainsi dire acculés à prier par ce fait que nous sommes atteints dans nos œuvres vives et que le père Cromagnon arrive avec sa crosse et ainsi de suite.

I- C'est de l'ordre d'une mise en marche.

L/ C'est de l'ordre d'une mise en marche qui n'est pas nécessaire et qui n'est pas toujours suffisante. Là, nous sommes d'accord.

I- La prière de demande.

L/ Nous avons dans la liturgie une oraison qui est très intelligente, qui est profonde. « Seigneur, dis-moi ce que tu veux me donner pour que, te le demandant, tu me l'accordes ». Ce serait une impolitesse vis-à-vis de son père si un fils lui disait : « Pour Noël, dis-moi ce que tu veux me donner pour que je te le demandes ». Mais vis-à-vis de Dieu, c'est possible. L'idée est la suivante, c'est que l'action de Dieu en nous nous permet de nous approprier l'événement mais je refuse absolument que l'action de Dieu change l'événement. Dieu n'est pas une cause, Dieu n'est pas un personnage historique mais il nous apporte par le dedans la manière de nous approprier l'événement en correspondant à l'état spirituel où nous nous trouvons. Alors si vous demandez la pluie, il vous est accordé le bon esprit qui fait que vous acceptez la sécheresse.

I- Dans ce domaine, les chrétiens ont fait beaucoup de progrès. Même dans nos régions, on le voit dans les faire-part de deuil, par exemple, les gens hésitent à dire des choses comme : Dieu nous l'a enlevé, Dieu nous l'a pris. Je crois qu'il y a là une prise de conscience que Dieu n'est plus cause.

L/ C'est dû au fait que l'esprit moderne est très modelé par la science. Dieu cause n'est plus pensable, ne serait-ce que pour le problème du mal. Seulement c'est la raison pour laquelle la plupart des gens sont athées, même s'ils affirment la croyance en Dieu. Rien ne changerait dans leur vie si Dieu n'existait pas. C'est l'activité spirituelle dont nous parlons en ce moment qui permet, à mon point de vue, de découvrir en nous une exigence, un travail, une force, une lumière qui n'est pas uniquement de nous.

C'est là qu'on voit le passage d'un Dieu dont la transcendance est dans l'extrême extériorité, dans la puissance, à un Dieu dont la transcendance se trouve dans l'extrême intériorité et la précarité, parce que l'action qui monte en nous ne peut pas exister si nous n'y correspondons pas. Donc un Dieu essentiellement dépendant. Dans les perspectives du père Cromagnon, Dieu est essentiellement un dieu puissant.

C'est la grande transformation et, à mon point de vue, c'est un des aspects fondamentaux du christianisme qui jusqu'à présent n'a pas été cultivé. La chance du christianisme est de pouvoir passer par cette intériorité, qui n'est pas simplement une intériorité d'évasion, c'est une intériorité de prise de conscience en puissance de la réalité qui naît en nous. A mon point de vue, c'est le grand avantage du christianisme par rapport aux autres religions, et en particulier aux religions d'intériorité véritable que nous avons en Orient où l'intériorité est plutôt aimée pour elle-même et pour se protéger du réel, tandis que, dans notre perspective chrétienne, l'intériorité est de nous donner la force de nous approprier par le dedans les événements qui s'imposent à nous du dehors. Plus nous sommes vrais, plus nous épousons le réel dans sa totalité sans nous en défendre par quelques autodéfenses spontanées.

I- C'est la grandeur de l'homme pour vous. N'y a-t-il pas un piège qui consiste à croire qu'il faut à tout prix correspondre à la grandeur spirituelle qui est la vérité ?

L/ Voilà, c'est une idéologie...

I- Je le mets en relation avec ce piège qui consiste à croire que, pour rester chrétien, il faut une part héroïque, élevée dans l'exercice de la vie chrétienne. Dans la vie, viser l'impossible déshumanise. Je mets en relation la grandeur, l'héroïcité et l'étrangeté de la vie.

L/ A mon point de vue, l'héroïcité ou l'étrangeté et la grandeur, ce sont des réalités d'ordre tout à fait différent. La grandeur n'exige pas du tout pour exister ni l'héroïcité ni une manière ou autre de grandiloquence. Elle exige essentiellement la fidélité à ce qui monte en nous et qui dans une certaine mesure va contre un certain projet par lequel on saurait d'avance ce que l'on doit être pour être ce qu'on doit être. C'est par fidélité profonde, sur un chemin où c'est l'inconnu du pas à pas quotidien qui conduit à l'endroit où on doit aller et non pas l'idée qu'on se fait de ce qu'on devrait atteindre par projet. C'est par fidélité au pas à pas quotidien.

I- Dans une pédagogie chrétienne, vous ne croyez pas que ces nuances sont importantes, on met les gens devant des tâches impossibles.

L/ Il est certain qu'au départ il faut proposer des projets, c'est évident mais à ce moment-là, on est sur le plan d'une simple moralité et autrement, ce qui est beaucoup plus difficile, on est sur le plan spirituel. Je pense que c'est là le moment décisif, difficile, dont nous avons souvent parlé.

I- A quoi fait allusion les évangiles par "prendre sa croix" ?

L/ A mon point de vue, ça a été écrit au moment des persécutions mais l'expression "prendre sa croix" n'est pas parfaite. Sois fidèle et tu seras suffisamment chargé de ta croix, il n'y a pas besoin de la charger avant.

I- Le poids du réel est suffisant. Ça me fait penser à ce que vous avez écrit dans "Méditation d'un chrétien du 20^{me} siècle" sur le jeune homme riche. Là, vous montrez qu'on a engagé des jeunes en leur présentant un idéal extraordinaire, soit dans la prêtrise soit autrement. Les jeunes, avec toute leur générosité, se sont engagés mais ils se sont perdus parce que, en fait, cet héroïsme plaît un moment à la jeunesse. Dans l'église, on a abusé de cette générosité sans montrer justement la part inévitable d'humanité.

Cette méditation sur le jeune homme riche est merveilleuse car c'est une réponse à des réalités qu'on rencontre dans notre église. Dans l'église orthodoxe, les prêtres peuvent se marier et il y en a beaucoup qui le sont mais dans l'église catholique, on n'en est pas là.

L/ Dans l'église orthodoxe, il y a ce fait que si ce jeune veut se marier, on lui donne six mois pour choisir sa fiancée.

I- En plus il ne peut pas être consacré évêque, une fois qu'il est marié. Chez nous, les diacres sont des gens mariés.

L/ Il y a une chose qu'on ne sait pas ordinairement mais qui est, je crois, intéressante, c'est que les diacres

mariés, s'ils deviennent veufs, ne peuvent pas se remarier. C'est intéressant parce que ça correspond à cette parole qui se trouve dans l'écriture : "Il faut que l'évêque soit inattaquable, mari d'une seule femme". C'est dans l'écriture, ce doit être dans Paul (1 Tim. 3,2)

I- Le sens profond de la notion de "prendre sa croix".

L/ Vous avez là une expression qui est extrêmement précise "prendre sa croix". Ceci n'a pas pu être dit par Jésus parce qu'il ne s'attendait pas du tout à être crucifié, il s'attendait à être lapidé. Donc ce sont des textes qui ont été écrits après la mort de Jésus dans des perspectives de doctrine, ça crève les yeux. Il y en a d'autres, certainement beaucoup d'autres, mais là, c'est évident. Jésus ne s'attendait pas du tout à être crucifié. Alors, d'ailleurs, si je me souviens bien, il annonce trois fois sa mort mais je ne sais pas s'il l'annonce sous la forme de la crucifixion ou sous la forme souffrance.

I- Il a failli être lapidé à Nazareth.

L/ C'est dans l'évangile de Luc. La grosse difficulté dans l'évangile de Luc c'est qu'on se demande où se trouvait le gouffre dans lequel on a voulu le projeter. La géographie est muette. Autrement dit, nous avons des récits qui sont organisés dans une perspective doctrinale. Luc ne voyait aucun inconvénient à truffier son texte de réalités de ce genre pour que sa catéchèse soit suffisamment complète.

I- Jésus a su très tôt qu'il allait être tué.

L/ A mon point de vue, il savait fort bien que, prenant une direction comme la sienne, il aurait très rapidement des difficultés majeures. En tout cas, même s'il ne le croyait pas au départ, c'est arrivé très vite à la fois au niveau politique et au niveau religieux.

I- 'inaudible)

L/ Incontestablement. J'ai dû écrire cela vers 78, je ne sais pas.

- Vous êtes venu à Sion en 80 pour la première fois.

L/ Quand j'écrivais ça, dans une certaine mesure, j'avais déjà digéré une partie de mon passé. Digérer, c'est-à-dire que les difficultés que j'ai rencontrées, je les avais suffisamment dominées pour pouvoir en parler d'une façon qui soit suffisamment directe et malgré tout suffisamment abstraite pour ne pas être une confidence déplacée. Incontestablement, c'est écrit par un homme qui a dans une certaine mesure su dominer le passé qu'il a eu à vivre et qui était une difficulté certainement assez importante pour moi, vu les conditions concrètes dans lesquelles j'ai eu à vivre ces années-ci. Je pense d'ailleurs, comme vous le dites, qu'un des mérites du livre de Thérèse de Scott, c'est justement d'avoir essayé de mettre, pas en parallèle si vous voulez, mais en conjugaison, la vie de l'auteur et les œuvres qu'il écrivait. Je crois que c'est exact surtout dans des œuvres de ce genre qui sont au fond, je ne dis pas des aveux au sens explicite du terme, mais qui sont très inspirés par l'aveu sous une forme relativement abstraite.

I- Je trouve extraordinaire, vous parlez de vous, vous parlez de lui et vous parlez du Christ. Au début, quand on lit vos livres, j'en ai fait l'expérience, je n'ai jamais pensé que vous parliez de vous. C'était des livres qui venaient de vous.

L/ Mais alors ça reste sur un plan d'abstraction

I- Au début, et ensuite quand on vous connaît, on voit que derrière, il y a une vie, une expérience qui est très personnelle. Mais vous rejoignez des gens qui vous lisent en disant ce que vous êtes, ce que vous avez vécu. C'est le passage du personnel à l'universel et il y a l'intermédiaire de Jésus que vous avez.

L/ Oui alors je dirais, le passage de l'approfondissement du singulier, c'est en approfondissant le singulier qu'on s'approche de l'universel. C'est en faisant l'approche du singulier qu'on s'approche de l'universel. C'est d'accord, tout à fait d'accord. C'est pourquoi, c'est tellement précieux, une rencontre entre des êtres. Nous parlions ce matin de la transparence. C'est là une des choses les plus précieuses. Même si la transparence n'est pas tout à fait atteinte, il y a tout de même une communication qui devient assez facilement une communion où chacun se retrouve dans ce que l'autre lui dit. Je pense que c'est très important pour le développement intime de chacun.

I- Dans votre prière, vous avez des mots qui changent.

L/ Dans ma fameuse poésie. Mais vous savez, ça peut encore changer. C'est d'ailleurs assez curieux, voyez-vous, il y a des temps où ça vient, c'est tout à fait nouveau et dans quelques semaines ce sera fini.

I- Il ne faut pas trop en changer.

L/ Vous avez raison, ça, c'est important, ça m'est souvent arrivé. Voyez, dans "Prières d'homme", l'ancienne édition est probablement meilleure que la nouvelle. Vous l'avez lue dans la nouvelle. Souvent quand je la récite moi-même, je conserve l'ancienne édition. En ajoutant des précisions, par un certain côté, j'alourdis le poids des choses. Il y a des ajouts qui sont des erreurs. Quand je la récite moi-même, je conserve l'ancienne édition. C'est une difficulté de ma part, de vouloir que ce soit de plus en plus précis.

Il y a des précisions qui sont trop onéreuses pour la réalité, mettons semi-poétique si vous voulez, du texte.

I- Tout est transparent, tout est relatif...

L/ Si tout était transparent, il y en aurait beaucoup au paradis. En tout cas, c'est certainement une chance, je crois. Quand je compare ce que j'ai pu recevoir quand j'étais jeune, avec des anciens comme Portal et autres, je n'ai jamais eu une relation-rencontre avec Portal, sauf peut-être une heure ou deux, qui soit dans une certaine mesure en comparaison de ce que nous sommes en train de faire, je dirais, presque naturellement, sans particulièrement nous forcer. Autrement dit, il y a des possibilités de communication en profondeur, aujourd'hui, qui étaient tout à fait étrangères à ce qu'on pouvait désirer, il y a 50 ans. Je crois que cela correspond à cet approfondissement humain général dont chacun profite suivant ses propres dispositions.

I- Vous parlez des occasions de communication, comme avec M. Portal, ceux dont c'était la mission de nous parler de ça, ne pouvaient pas prendre de risques, eux qui étaient chargés du message, comme pour nous éviter les erreurs,

L/ Pour nous autres, il n'y a pas d'autorité qui vienne pour ainsi dire donner du poids, un poids trop lourd, à certaines affirmations. Nous acceptons de nous tromper sans avoir l'impression que ce soit grave. Mais il y a 50 ans, c'était différent.

I- C'est grave quand même. Il y a des choses qui ont du poids mais on a aussi le droit à les relever. Mais ce qu'on dit quand on dit soi-même ça dix fois, ce n'est pas des choses dites à la légère. On peut se tromper et puis on assume ce risque.

L/ C'est d'ailleurs la grâce du laïc parce que sitôt que vous faites partie d'une organisation, il y a des pressions, connues ou inconnues, qui freinent, qui pèsent sur la pensée.

I- On a besoin de liberté pour penser et parler.

L/ Dans la modernité, je crois qu'il y a trois éléments qui sont véritablement nouveaux par rapport à ce qui se faisait jadis. Le premier élément, l'esprit humain ne supporte pas qu'on lui impose du dehors des limites à son exercice. Sitôt qu'il y a des limites imposées du dehors, dans nos discussions et même dans les domaines les plus libres, nous sommes toujours plus ou moins conditionnés par le fait qu'il y a des affirmations que nous ne voulons pas contester et il y a des problèmes que nous ne voulons pas soulever. Et ça pèse tout de suite sur notre manière de poser des problèmes et de discuter. Ce fut extrêmement sensible dans la crise moderniste. C'est un premier aspect.

Un deuxième aspect, il n'y a pas de savoir au sens où il y aurait identification de l'objet pensé avec la pensée de l'objet.

Le troisième que je trouve très important, ce n'est pas la doctrine qui fonde l'histoire, c'est l'histoire qui fonde la doctrine.

Oui, il y a trois éléments. Le premier, c'est que l'esprit humain ne supporte pas, sans être blessé, des limites imposées à son exercice, imposées du dehors. Voilà pour le premier point. Cela n'a jamais été accepté. Cela implique, dans une certaine mesure, non pas la disparition du surnaturel comme beaucoup l'ont dit, mais une manière de concevoir l'action de Dieu dans les hommes qui ne soit pas de l'ordre de la limitation. D'une façon plus précise, à propos de la notion de révélation, si vous vous limitez, si vous ne devez pas par votre intelligence critiquer la révélation en tant qu'elle a un contenu doctrinal, vous êtes en train de blesser l'homme. Alors il faut que la révélation soit autre chose qu'un contenu doctrinal à conserver, surtout qu'il y a beaucoup de choses dans la révélation.

Le deuxième point, par la pensée, nous n'arrivons pas à connaître le fond des choses, n'est-ce pas. Autrement dit, ce que nous pensons du réel n'est pas le réel, ne l'épuise pas. Mais il y a une distance infranchissable entre le réel tel qu'il est et le réel tel que nous le pensons.

Le troisième, c'est l'histoire qui est à la base de la doctrine et la doctrine ne peut pas fonder l'histoire, l'histoire telle qu'elle existe. Par exemple, la doctrine a toujours enseigné dans le christianisme, dans le catholicisme, que Jésus avait fondé l'église. L'histoire montre que, dès le commencement, il y avait au moins quatre orientations différentes. Cela montre par conséquent que cette fondation directe par Jésus qui donnait à l'église un caractère quasi divin dans la mesure où on donnait à Jésus ce caractère-là, ça ne marche plus. Autrement dit, on pourrait concevoir une autre forme de l'esprit de l'église mais qui n'est pas la conséquence de la transmission directe et explicite de Jésus à ses premiers apôtres. C'est ce qu'on disait et d'une façon tout à fait courante, que, pendant les quarante jours avant la Pentecôte, comme le racontent les Actes des Apôtres, Jésus a indiqué tout ce qu'il fallait faire pour fonder l'église. Cela a été dit d'une façon officielle au début du siècle.

I- Quand quelqu'un vous dit, citant l'évangile, "tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon église", je suis vraiment emprunté car comment expliquer que ça n'a rien à voir avec Mgr Haas qui avait été nommé par le Pape qui est le représentant de Dieu. Il est vrai qu'on est un peu désarçonné parce qu'il y a là un texte qui apparemment a servi pendant des centaines d'années. Il est bien écrit tel quel, tu es Pierre... Quand on est entre nous, c'est facile, on ne va pas au fond de la critique des textes. Il faut dire que dans des situations concrètes de la vie, parfois on refuse de discuter parce que c'est trop tentant. Je trouve très difficile de ne pas prendre parti.

L/ J'accepte tout ce que j'ai écrit mais je ne l'écrirais plus. Je ne l'écrirais plus parce que j'avais une conception beaucoup trop optimiste et simpliste de l'histoire qui vient. Je sais beaucoup moins bien ce que l'église devient qu'il y a 20 ans. Il y a 20 ans, sous la poussée de Vatican II, on pouvait penser qu'on était en train de sortir de l'ornière. Or maintenant j'ai l'impression qu'on y rentre, si bien que je ne vois plus du tout l'avenir. C'est à ce point que d'une certaine façon, je me demande s'il ne faut pas que l'église connaisse presque la mort pour pouvoir, je ne dis pas ressusciter, mais pour qu'une nouvelle forme d'église puisse sortir de cette zone de plus en plus large où il y a des chrétiens qui ne sont plus pratiquants. Pour moi, l'église est en train de naître dans ces milieux à condition que les gens qui ne sont plus pratiquants aient tout de même une vie spirituelle chrétienne, active, et qui, s'ils ne se contentent plus de ce que l'église leur offre, par contre soient très exigeants au point de vue de leur propre quotidien.

I- Des chrétiens qui se mettent ensemble, je trouve ça très important. Souvent on rencontre des gens qui proposent : si on faisait quelque chose ensemble. La solitude dans la vie spirituelle est quelque chose de terrible à porter.

L/ Tout à fait et comme d'autre part la société n'y porte pas, ni les extrêmes occupations dans lesquelles nous nous trouvons tous, il faut accepter de mettre une échelle des valeurs qui bouleverse un peu ce que spontanément nous pensons, par le fait que nous vivons à notre époque.

Nous critiquons un peu l'église. Il est bon de critiquer. Le défaut de mes bouquins, surtout de "l'introduction à l'intelligence...", c'est que je ne savais pas à ce moment-là, je n'avais aucune idée sur les origines de l'église au point de vue historique. Il y a des livres maintenant qui montrent la manière dont les églises sont nées, les différentes tendances des églises, l'église paulinienne, l'église johannique, l'église de Jacques, l'église je dirais de Luc. Je ne le connaissais pas de sorte que je ne connaissais que ce que j'avais reçu des lectures que j'avais pu faire avant et qui, dans une certaine mesure, étaient tout à fait étrangères à l'histoire proprement dite, puisque c'était pratiquement la doctrine qui fondait l'histoire. Alors il y a toutes sortes de petits détails qui seraient à revoir. Disons que "l'introduction à l'intelligence du christianisme", au moins au commencement, aurait besoin d'être assez vigoureusement remaniée. Si j'en avais le temps, j'aimerais reprendre ce livre parce que, dans ce livre, toute la suite est bonne mais moins le départ. C'est ce que me disait Cousin. Je l'ai rencontré à l'Arbresle une fois, nous étions tout à fait d'accord mais il m'a dit qu'il y avait des tas de détails qui ne sont pas exacts. Ça ne change pas l'idée générale mais, à côté, j'ai eu tellement lieu d'insister sur le fait que c'était vraiment très difficile pour les apôtres de croire en la divinité de Jésus par exemple, eux qui étaient essentiellement monothéistes. Des choses qui sont maintenant évidentes. Toutes les épîtres pauliniennes citent Dieu et le Seigneur Jésus. Le Seigneur Jésus, ce n'est pas Dieu parce que Paul était essentiellement monothéiste.

I- Sur l'origine du christianisme, vous en avez parlé l'année dernière, qu'est-ce qui vous a le plus aidé ?

L/ Moi, le livre qui m'a le plus aidé, qui m'a le plus poussé à lire, c'est le livre de Goguel. Goguel était un protestant libéral. Il n'a pas tellement d'influence dans les milieux protestants. Les milieux protestants sont assez intégristes, fondamentalistes. Le libéralisme n'est pas tellement accepté au moins dans bien des milieux protestants. Goguel était professeur à la Sorbonne. Sur les origines du christianisme, il a écrit trois livres qui m'ont véritablement ouvert.

I- L'origine du christianisme, quelque chose comme ça. Je ne pourrais pas trop vous dire, il a été édité chez Payot ("Introduction au Nouveau Testament" 1922-26).

L/ Vous devez l'avoir très probablement. Il y a deux ou trois livres (5 tomes). Il n'est plus tout à fait d'actualité parce qu'il doit être d'avant-guerre, autour de 30. Ce sont des livres importants. Donc certainement on a fait des progrès depuis. Il y a un livre que j'ai reçu et que je n'ai pas encore suffisamment lu, sur l'église d'Antioche et l'église de Rome, de deux auteurs. Je crois que ce sont des Américains, je ne peux pas vous dire, je ne peux pas vous donner la référence. Ils apportent quelque chose de plus. Mais l'esprit de liberté, d'honnêteté intellectuelle que j'ai ressenti chez Goguel, je ne le ressens pas dans les milieux catholiques. Autrement dit, quand je lis par exemple l'histoire religieuse, la grande collection de Daniélou et que je regarde ce que Daniélou a écrit au sujet des diacres et ainsi de suite, il y a

toute une doctrine qui ne veut pas être contestée. Ça se sent.

I- Les livres de Xavier Léon-Dufour.

L/ C'est tout à fait dans la bonne ligne. J'ai eu l'occasion de le rencontrer une fois et il me disait : je commence à être un peu plus accepté qu'avant. C'est un homme solide.

Dans ma prière, la phrase "au cœur de l'univers", "qui donne sens à l'homme au cœur de l'univers", c'est plat comme tout. Maintenant c'est "qui donne sens à l'homme tout perdu dans l'immense".

Vie et mort de Jésus couronnés par la croix,

(couronnés, au pluriel, ce n'est pas Jésus, c'est sa mort et sa vie)

éternelle présence d'un passé qui n'est plus

souvenir indicible qui se couvre de silence

universelle voix de l'accomplissement

elle ouvre sur l'au-delà du revivre impossible

de ce qui est sans cesse au centre de ma vie

que nulle doctrine n'exprime

qu'aucun doute (ne supprime) ne détruit,

("qu'aucun doute ne détruit", c'est mieux, il y a des variantes)

qui donne sens à l'homme tout perdu dans l'immense.

("au cœur de l'univers", c'est fini; "tout perdu dans l'immense", c'est beaucoup mieux. Le mot "immense" est plus puissant que le mot "univers". Il y a un indéfini dans l'immense,. Il y a d'autres variantes "sans mesure", ça change un peu)

Me sera-t-elle donnée la paix du huitième jour

où l'avant et l'après se fondent dans l'éternel

où le oui et le non se conjuguent et se taisent

où tout ce qui devient demeure pour toujours.

C'est toute ma théologie. Je peux vous la dicter car je la sais par cœur. Il y a des variantes parce que, des fois, je la corrige. Mais ce que j'ai dit ce matin, c'est exactement ce que Catherine Pozzi a écrit. Ce qui ne me plaît pas dans son affaire, c'est "Grand amour, s'il se peut que je meure sans avoir su d'où je vous possédais...", ça ne me va pas tout à fait. Je dirais "d'où je vous recevais", j'aime mieux recevoir que posséder; ou bien "d'où je vous accueillais", enfin quelque chose comme ça. Mais dans son texte, c'est "possédais". C'est peut-être assez significatif de son genre de vie.

Les cas extrêmes que suscitent l'immaturation et la duplicité (page 79)

Cependant il est malheureusement des conditions tout à fait différentes de celles envisagées jusqu'ici : mariage vécu dans l'immaturation, famille détruite par le comportement d'un conjoint, situations dont nul ne saurait connaître les tenants et aboutissants et où, en particulier, l'intérêt dû aux enfants doit être premier..., tant d'autres impasses où se trouvent acculées des vies engagées prématurément ou pour des raisons ambiguës sur des chemins abrupts et solitaires qui ne supportent pas un développement spirituel moyen.

L/ Je fais évidemment allusion là à tous ceux qui se sont engagés dans les ordres, moines, moniales et ainsi de suite

Dans de telles conditions, étant donné le niveau humain où l'on se trouve, refaire sa vie semble parfois nécessaire et peut conduire, en dépit du passé, à une réussite. Toutefois, pour que malgré les apparences cette issue heureuse ne soit pas spirituellement stérilisante, il est rigoureusement nécessaire que le bonheur qu'elle procure porte de façon consciente et reconnue l'ombre d'un passé que rien ne peut complètement effacer en soi et en autrui.

L/ C'est la contrepartie de tout ce que nous avons vu hier.

Ne faut-il pas avouer d'ailleurs que dans toute vie, à l'occasion de situations moins extrêmes, chacun, si par la suite il a été suffisamment fidèle, doit reconnaître dans son passé des ombres comparables, des ratés, des échecs, des manques aux conséquences graves, certaines irréparables. Qui n'a pas trahi des exigences qui s'imposaient à lui à partir des responsabilités qu'il avait plus ou moins sciemment prises dans la vie d'autrui, mais qui lui étaient alors physiquement impossibles d'assumer vu l'état spirituel où il se trouvait.

L/ Ceci est important. Il y a des entraînements au départ dans la jeunesse qui conduisent à des impasses dans la mesure où ces entraînements sont disproportionnés avec les potentialités de ceux qui sont concernés. C'est souvent comme ça. Heureusement, dans toute vie, il y a toujours une possibilité de

reprendre, de recommencer mais, à mon point de vue, pour que ce soit vraiment réussi, il faut que cette reprise n'ait pas pour conséquence d'effacer complètement ce qui s'est passé avant. Toute notre vie doit être présente dans notre présent, non pas comme un vide mais comme une certaine plénitude qui était nécessaire pour réaliser ce que nous devenons, avec tout ce que ça implique d'ambiguïtés, de complexités, de plus et de moins...

Ou encore qui n'a pas manqué à des impératifs dont il n'a su prendre conscience que longtemps après, quand il était trop tard. Que de vies ont été durablement bouleversées voire traumatisées par la rencontre ou dans le sillage d'existences pourtant des plus régulières, voire des plus scrupuleuses.

L/ Je fais allusion à ce qui arrivait parfois et à ce qui peut arriver actuellement peut-être encore d'une façon plus particulière pour un jeune qui, dans le sillage d'un ancien, d'une communauté ou d'un groupe, s'embarque dans des voies qui ne correspondent pas vraiment à ce qu'il devait être. Il y a donc une surévaluation de ses possibilités par exemple ou bien un changement de perspectives fait qu'il va se trouver acculé à une certaine faillite à cause de l'entraînement qu'il a subi et auquel il a correspondu au commencement. Toujours il faut reprendre. Tout ça existe dans toute vie. Constamment, il y a une reprise, c'est ça qui est singulier dans une vie d'homme. On se heurte constamment à des impasses, on connaît des chutes et continuellement ça reprend. Il faut subir hier. Non seulement ça reprend comme une réparation mais ça reprend comme une utilisation, c'est-à-dire que ça devient du positif à la place de n'être que du négatif. A ce point de vue, dans ce livre, le chapitre 5 est le plus significatif de ce fait parce qu'il y a toute une perspective du passé où se développent ces différentes manières de voir.

I- Je trouve très original ce que vous dites parce que souvent dans la théologie classique, à propos de ce qu'on appelait des échecs, on disait que ce qui est passé, c'est détruit, ça n'existe plus. On faisait une comparaison : sur un tableau, on efface avec une éponge et il n'y a plus rien.

L/ Je crois que c'est profondément faux. Nous ne sommes pas comme ça. Il y a une unité fondamentale dans notre vie qui se dégage à travers les extrêmes diversités, les dévergondages même, de ce que nous avons pu connaître. C'est important car tout cela fait partie de ce qui nous est nécessaire pour devenir ce que nous devenons.

I- Je vous sens très près de Freud.

L/ Je ne connais pas Freud, vous m'excuserez. Je pense que des gens comme lui, parce qu'ils ont eu le courage d'aller jusqu'au bout de leur pensée, ont pu le faire parce qu'ils ont vu qu'il y avait du positif dans tout cela. Je crois que c'est très important. Au départ, tout est négatif semble-t-il et puis, à force d'avancer dans la lucidité, on découvre qu'au-delà de ce négatif, il y a un positif possible et peut-être un positif qui ne serait pas possible sans le passage, je dirais sans l'obscurité du commencement.

I- Dans ce paragraphe, il y a "malgré les échecs du passé".

L/ Écoutez, je le maintiendrais dans la mesure où ce "malgré" ne pèse pas sur ce qui va venir, ne pèse pas sur l'avenir. C'est un fait, au-delà de ce négatif, c'est du positif. Ça ne veut pas dire qu'il faut pécher pour mieux se développer mais c'était un des aspects d'une certaine spiritualité pour laquelle, pour être vraiment pécheur, pour avoir réellement le sens de la culpabilité, il faut y mettre ce qu'il faut pour être coupable. Ça a existé et ça existe mais ce n'est pas tout à fait le "felix culpa". Les romans de Dostoïevski n'existent pas sans cet aspect. C'est très russe ce que je suis en train de vous dire.

I- Ce serait la mystique de la déchéance.

L/ Quelque chose qui fait que c'est au-delà de la déchéance qu'on trouve la liberté. Je me demande si, dans les romans de Dostoïevski, s'il n'y a pas quelque chose de ce genre. Je le connais mal.

I- Vous écrivez deux fois le mot "ombre" : il est nécessaire que le bonheur qu'elle procure porte l'ombre d'un passé...; il doit reconnaître dans son passé des ombres...", l'ombre peut devenir lumière mais elle n'est pas lumière.

L/ C'est exact. Nous sommes tout à fait d'accord. Le mot "ombre" est évidemment négatif mais dans l'ensemble de la phrase, le mot prend une certaine place où il y a, je dirais comme déjà la première amorce de quelque chose d'autre. Vous savez, tout dépend de la manière dont on le lit.

Que de vies ont été durablement bouleversées, voire traumatisées, par la rencontre ou dans le sillage d'existences pourtant des plus régulières, voire des plus scrupuleuses. Nul ne sait les graves incidences que sa manière d'être a pu avoir sur autrui. Sans que ces incidences relèvent directement de sa responsabilité, elles n'en sont pas moins les conséquences malheureuses d'une inconscience due à son immaturité spirituelle, si ce n'est, c'est un cas fréquent, d'un aveuglement quasi chronique.

Que de riches possibilités ont été ainsi gâchées ou ont demandé de longs délais pour de nouveau émerger et se réaliser, quand encore elles y ont réussi. Sur le trajet de toute vie, il y a des êtres dans le

fossé qui auraient pu ne pas y tomber si, à temps, ils avaient été rejoints, accompagnés, aidés par qui aurait su s'approcher d'eux, se faire écouter, se faire comprendre un peu au-delà de ce qui peut être dit, qui aurait su parler, faire saisir un peu au-delà de ce qui peut être entendu. Et soi-même, n'est-on pas celui qui un jour s'est effondré dans le fossé et qui une autre fois a passé son chemin ?

L'amour maternel et l'amour paternel (page 80)

L'amour maternel et l'amour paternel, chacun à leur manière, donnent à suivre des itinéraires semblables. Ceux-ci sont jalonnés aussi d'exigences intimes que nulle loi ne peut explicitement imposer, que nul enseignement ne peut à lui seul suggérer. Et pourtant lois et enseignement sont fondés sur la psychologie et les sciences connexes qui par ailleurs ont certes une grande importance pour purifier ces exigences, pour les libérer des pulsions instinctives ou des pressions culturelles étrangères qui s'y mêlent, les alourdissent et parfois en arrivent à les corrompre.

L/ Ça, c'est du banal.

Qu'il est difficile d'être les parents de ses enfants ! Là aussi, on peut ne découvrir que trop tard, hélas, les exigences que cela comporte.

L/ Je pense que c'est plus vrai encore pour l'homme que pour la femme. Je trouve que la femme est beaucoup plus vite mère que le père. Surtout quand le père a besoin d'être tout près de son entourage par le fait même de son travail ou de ses occupations. Je me demande à quel moment j'ai vraiment compris que j'étais père, ça va loin. Pour ma part, dans mon expérience personnelle, je me suis senti surtout père quand je me suis senti frustré de mon fils. Se sentir "père" dans le sens positif du terme, c'est-à-dire en le comprenant par le dedans et ne le voyant pas seulement à travers le regard qu'il souhaite qu'il soit, comme un père. Chacun fait ce qu'il peut. Mais incontestablement, le sens de la paternité est quelque chose de relativement tardif.

I- Vous avez dit une fois comment vous avez senti que votre mère était une femme.

L/ C'est ça, oui, très tard. C'est important, c'est du même genre. Nous vivons la moitié de notre vie dans une certaine inconscience des réalités fondamentales qui sont cependant les nôtres.

Là aussi on peut ne découvrir que trop tard, hélas, les exigences que cela comporte. Là aussi, on peut s'y soustraire ou s'en défendre en s'abritant derrière l'observance scrupuleuse des lois et des techniques qui par nature ne jouent qu'au niveau des comportements qui ne sont pas proprement et singulièrement personnels, qui par suite se trouvent limités dans leurs possibilités de création ou du moins d'adaptation. Là aussi, devant l'extrême souffrance qui, comme nulle autre, poigne le père et la mère dans leurs profondeurs à l'occasion des crises de la jeunesse de l'enfant, crises qui se prolongent parfois si tardivement dans la vie, la foi qu'ils doivent avoir en lui, tout autre que la confiance, suscite à son sujet des exigences, impose des dépassements de soi, des sacrifices de fidélité, inaccessibles à tout autre qu'à eux, et les leur rend possibles. Souffrance partagée par le père et la mère, elle n'est pas sans conséquence sur l'amour qu'ils se portent l'un à l'autre et parfois leur permet de le redécouvrir après les temps morts qui ne laissaient subsister entre eux que la coexistence.

L/ Tout ça, c'est banal. Tout ça est vrai mais ce sont des expériences personnelles. Ce qui est intéressant dans une lecture comme ça, c'est d'en prendre un sens plus vif, c'est plus dit, ce n'est pas souvent pensé. Quand on le voit écrit, ça permet d'en prendre mieux conscience mais c'est simplement cela.

I- Vous dites "et les leur rend possibles"

L/ Oui, c'est important,. On pourrait le dire avec un autre terme, ce sont les grâces d'état. Dans la situation où on se trouve, il y a des possibilités qui peuvent être explicitées mais qui ne pourraient pas l'être dans des situations étrangères. Il faut être dans cette situation pour être capable d'y correspondre.

C'est en ce sens qu'un regard sur son passé, dans une période suffisamment calme pour que la lucidité soit fine, nous permet de reprendre conscience du caractère dramatique de l'existence d'un père ou d'une mère qui, par le fait qu'ils ont eu des enfants, se trouve, pour ainsi dire dépendant dans une très large mesure d'êtres qui leur sont indépendants, qui sont complètement libres. Nous sommes livrés à nos enfants si on peut dire, en prenant les choses d'une certaine manière.

Ce que je croirais tout de même, c'est que si on ne peut rien leur passer du dehors, il y a tout de même une communication par le dedans qui fait que, au moins à certaines heures, apparaît tout de même le fait que nous sommes leur père ou leur mère et que, d'une certaine façon, ils se comportent à ce moment-là comme ça.

I- C'est vrai que par rapport aux enfants, on est parfois surpris. Quelqu'un vient vous dire : il a les mêmes tares que toi ou les mêmes qualités. On ne devrait pas l'ignorer, or on l'ignorait. Parfois on n'est

pas fier, d'autres fois, un peu plus.

Entre enfants et parents, il y a plus que les liens du sang.

L/ On va y arriver, il faut le dire, tout ça a été réfléchi, il faut s'entraîner.

A longueur d'années, ils se sont engendrés les uns les autres, chacun selon sa place et selon ce qu'il est. Ils se sont portés mutuellement, bien que de façon indirecte et d'ordinaire inconsciente, vers ce qui en eux tentait de poindre en vie proprement spirituelle. Ils se sont apportés les uns aux autres, ils ont reçu les uns des autres plus qu'ils ne peuvent le savoir. Il est des heures, les grandes heures de l'existence, où cela se manifeste clairement, à l'occasion de l'amour naissant, de la fondation du couple, de la naissance de l'enfant, au moment de la mort, à ses approches immédiates et déjà à ses annonces lointaines pour celui qu'elle concerne et pour ceux dont il est aimé. Ces heures, tous les hommes ont à les connaître. Elles les ouvrent souvent sur une vision de ce qu'ils sont les uns pour les autres plus vraie que le regard offert par le quotidien des rencontres, ce regard toujours obscurci par les réactions intimes et les autodéfenses soulevées alors en chacun, attentes, illusions, déceptions, scrupules non-fondés, suspicions déplacées et ainsi de suite. Puis bien au-delà de ce qu'ils savent les uns des autres par la vie qu'ils ont menée ensemble, ces heures (ces heures de lumière) permettent aux membres de la famille de véritables "reconnaisances" tant alors enfants et parents s'approchent comme jamais ils n'avaient pu le faire ni penser que cela fût réalisable, comme jamais encore cela n'avait été même désiré, du moins du côté des enfants... L/ Du côté des parents, c'est plus habituel.

I- Je trouve vraiment magnifique ce passage. Le plus beau, c'est quand vous parlez des parents et des enfants qui s'engendrent mutuellement. Je l'ai ressenti très fortement quand mon père est devenu très vieux et avant de mourir. Au fond de soi un père enseigne avant et ensuite à l'approche de la mort, il demande du secours. Quand mon père allait mourir, je sentais que je devenais comme son père. Les rôles sont un peu inversés. Quand la mort est vécue comme un passage, comme une naissance, on meurt nu, on n'a plus rien. J'ai l'impression que c'est naître à quelque chose et que, nous les enfants, on était là pour l'aider. C'est exactement un moment d'engendrement où on devient le père de ses parents. C'est au moment où, devant la mort, les défenses, la force s'en va et que, surtout dans les moments où la force physique, la possession, la terre, quand tout est enlevé, alors il ne reste que l'attachement entre les parents et les enfants. Celui qui a la force à ce moment-là, c'est l'enfant. C'est des moments très forts, déchirants aussi parce qu'on a ses propres enfants. Le parent qui meurt devient un peu comme l'enfant. Ça peut même être explicite, ce n'est pas simplement dans le fond. Souvent quand on est parents, on se dit : on donne, on donne aux enfants... Là, c'est très beau parce qu'en fait, ce don mutuel, je le trouve vraiment magnifique et c'est banal aussi...

L/ Ce qui est important, à mon point de vue, c'est que c'est vrai dans toute vie parce que c'est probablement les occasions les plus fréquentes pour quelqu'un d'arriver au niveau de la vie spirituelle proprement dite par rapport à la vie de simple moralité.

I- Gordon (?) a écrit un livre : les enfants qui éduquent les parents.

Une chose qui se vit mal, une difficulté pour les parents, la tendance à posséder leurs enfants.

L/ La possession se perpétue dans les générations. C'est l'expérience personnelle de chacun. Il faut se libérer de la possession héritée du passé.

I- Autrefois les familles étaient nombreuses, les gens étaient très occupés par leur survie et, par conséquent, l'investissement sur l'enfant était beaucoup moins exigeant que maintenant. Maintenant, les enfants sont des dieux. Sur le nombre, il y en avait toujours qui tournaient bien, d'autres un peu moins bien. Les parents laissaient les enfants vivre.

L/ Chaque génération doit tout réinventer. Le bien spirituel ne se conserve pas au frigidaire, il faut continuellement inventer sa vie. D'ailleurs ça s'impose dans des temps comme les nôtres où tout va très vite, où les générations sont successives, où il y a des situations tout à fait différentes.

Rencontre avec autrui au niveau de l'essentiel (page 82)

L'amour, la maternité et la paternité établissent entre ceux qu'ils concernent une communion de vie qui va très au-delà de ce que les êtres peuvent au mieux connaître dans leurs relations ordinaires (d'accord!). Il est cependant une autre communication en profondeur à laquelle sans doute tous les hommes sont appelés et à laquelle semble-t-il, assez rarement, ils atteignent. Lorsque l'occasion s'en présente et qu'ils l'accueillent, ils y accèdent seulement selon ce qu'ils sont à la suite de ce qu'ils ont vécu et en vue de ce qu'ils ont à vivre.

L/ Nous ne sommes plus dans la situation du père, de la mère, dans la situation concrète ponctuelle, c'est

la rencontre de deux vies si l'on veut.

Cependant certains jeunes connaissent passagèrement une communion de ce genre quand, au printemps de la vie, avec un cœur que rien de grave n'est encore venu ni troubler ni assombrir ni ternir, ensemble ils s'ouvrent l'un à l'autre sur l'avenir qu'ils entrevoient de façon semblable. Ultérieurement par contre, au long des années, peu d'adultes parviennent à connaître entre eux une telle relation proche de l'essentiel de ce qu'ils vivent car elle exige que la rencontre se fasse entre deux êtres, non seulement en pleine vigueur humaine, mais encore de familles spirituelles voisines.

L/ Ça, je l'ai particulièrement connu quand nous étions un groupe de jeunes, il y a 60 ans. Évidemment, nous avions des aspirations très semblables, nous faisons partie de la même génération, nous étions plus ou moins interpellés par les mêmes événements de sorte qu'il y avait entre nous une possibilité de communion en profondeur, non seulement sur ce que nous étions, mais sur ce que nous rêvions d'être. L'expérience montre que, 50 ans après, chacun a suivi son propre chemin. Les ressemblances ou plutôt la communion possible, profonde que nous avions entre nous au départ et, je le crois, vraiment authentique car on ne s'est pas fait d'illusions, va donner des fruits tout à fait différents. Un de mes amis qui était très lié avec moi avait beaucoup travaillé avec moi. Nous avons fait nos études ensemble, il était à l'école normale supérieure comme moi, mathématicien comme moi. Devenu Dominicain après son parcours universitaire, il est devenu le conseiller technique de Mgr Lefevre et moi, je suis devenu moi-même. Il a terminé évêque, évêque schismatique. Et pourtant nous étions proches. Quand j'ai quitté l'ÉNS, c'est dans sa chambre qu'on se réunissait pour faire la prière du groupe. C'est pour vous dire combien les destinées peuvent être dissemblables en partant d'un tronc commun. Mais en revanche, ce que je croirais volontiers, si nous n'étions guère d'accord sur la manière dont on pouvait concevoir l'église, il y avait en lui comme en moi une fidélité profonde. Il est allé jusqu'au bout de son affaire. Je crois que c'est capital pour établir une communion à un autre niveau que le niveau des contingences dans lesquelles on est baigné toute sa vie.

Une telle expérience, il faut la souhaiter à nos enfants. Hier ou avant-hier, vous parliez des copains et des copines. Le mot copain, malgré tout, est un peu vulgaire par rapport à l'amitié spirituelle telle que j'en parle. On n'a pas partout des copains et des copines ou du moins si on en a, on ne fait pas une telle expérience avec n'importe qui. Il faut souhaiter à nos enfants de connaître une profonde amitié entre deux ou trois êtres qui va au-delà des contingences d'une jeunesse.

I- Vous provoquiez ces rencontres ?

L/ Il ne faut pas marier les gens, il ne faut pas provoquer les mariages.

I- Avec mon père qui est assez âgé par exemple, on parle de banalités. Une fois j'ai voulu échanger plus profondément, de la souffrance, on n'y est jamais arrivé.

L/ Mais vous parliez avec votre père, c'est important. Mais ce que je suis en train de dire, c'est une amitié entre deux êtres à peu près du même âge, deux jeunes qui viennent d'un milieu assez semblable, qui ont des aspirations semblables par le fait qu'ils font partie de la même génération dans des circonstances semblables. Alors par cette rencontre, ils s'engendrent mutuellement. Or ce qui est singulier, alors qu'ils semblaient tout à fait d'accord, tout à fait semblables, cinquante ans après, il y a entre eux des différences presque irréductibles sur un certain niveau. Quand nous étions ensemble, nous nous disions que, plus tard dans notre communauté, nous ferons de beaux enterrements. L'expérience montre que chacun d'entre nous meurt dans son trou. Nous sommes tellement différents les uns des autres.

I- Dans la vie, on rencontre des gens avec qui on peut beaucoup partager, qui nous donnent son équipier quelque part et qui, après, vous reprochent votre travail. C'est souvent dramatique. Il y a des gens avec qui on est tout de suite sur la même longueur d'ondes et d'autres avec qui c'est impossible, avec qui il y a confrontation mais c'est dur à avaler.

L/ Oui mais ça fait partie de la grandeur de l'homme. Notre solitude fondamentale se mesure en particulier à des occasions de ce genre.

I- Ça fait partie aussi de la conscience de notre solitude, conscience qu'on acquiert avec l'âge.

L/ Oui, ça vient avec l'âge mais je souhaiterais que cette conscience ne soit pas simplement au niveau d'une psychologie d'homme âgé. Nous prenons de plus en plus conscience de notre solitude parce que nous prenons conscience de notre singularité. Il y a une liaison intime entre singularité et solitude.

I- C'est intéressant ce que vous dites, il faudrait arriver à rejoindre quelque part même des gens qui nous paraissent à l'opposé, en contradiction.

L/ C'est très important. Je crois que c'est très important car ça supprime cette grande douleur qui consiste à se dire qu'on est définitivement séparé de quelqu'un. C'est une douleur, je dirais presque

métaphysique. Le refus de communication, la rupture, c'est métaphysique pour ainsi dire.

Il est clair que l'amitié spirituelle, bien qu'elle puisse en trouver l'occasion, est d'un autre ordre que la fréquentation entre collègues dans le métier ou la fonction, que la camaraderie entre jeunes...

L/ les copains-copines mais ce n'était pas beaucoup utilisé dans le vocabulaire d'il y a 20 ans, on disait encore "les camarades".

ou que la solidarité entre hommes quand ceux-ci se trouvent ensemble dans la même situation difficile, voire dangereuse. L'amitié spirituelle ne relève pas non plus de l'amour qui a de toutes autres exigences pour se développer et qui ne demande pas pour naître un approfondissement spirituel aussi poussé.

L/ On va revenir à l'amitié spirituelle entre jeunes.

C'est une grâce pour un être jeune d'avoir avec certains de ses camarades une telle amitié née de préoccupations voisines tournées vers l'avenir qui, par le fait du milieu où ils vivent et des affinités qu'ils se découvrent, est imaginé d'une manière semblable. Cette commune vision de l'avenir est fort indicatrice de ce qu'ils auront à "reconnaître" plus tard dans leur existence propre au-delà de la diversité des situations et des événements que chacun rencontrera. Elle porte déjà la marque de l'esprit fondamental qui les animera tout au long de leur histoire en dépit de l'extrême variété des étapes de leur cheminement personnel.

L/ Tout ça, c'est clair.

A se dire ainsi l'un à l'autre (alors ça, c'est important), à se dire ainsi l'un à l'autre, la conscience qu'ils atteignent de l'essentiel qu'ils auront à vivre s'enracine en eux, se précise, se renforce et permet à chacun d'eux de ne pas se laisser déborder et dévoyer dans les activités commandées par une société plus soucieuse de les mettre à son service que de les porter à être eux-mêmes. Ainsi ces jeunes s'aident l'un l'autre à donner à leurs activités, d'ordinaire plus souvent imposées que choisies, le sens jamais radicalement impossible à découvrir qui leur est personnellement approprié et qui secrètement prépare leur avenir.

L/ Tout ça, c'est clair, c'est simple.

Puisse cette amitié spirituelle durer toute la vie (ça, c'est très rare, je ne sais pas si je le dis ici). Puisse cette amitié spirituelle durer toute la vie en dépit de ce qu'ils auront à connaître, si différent finalement de ce qu'ils avaient entrevu ensemble dans l'allégresse de leurs vingt ans, en dépit aussi de tout ce qui, dans l'avenir, viendra séparer ces êtres devenus adultes et tout ce qui arrivera peut-être à les opposer.

L/ Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'amitiés spirituelles qui aient duré toute la vie. En tout cas, c'est une chance exceptionnelle. Il faut noter une chose intéressante, importante, la loi n'intervient absolument pas dans ce domaine. Au niveau de l'amour, de l'amour conjugal par exemple, on dit qu'il faut cultiver un amour car, si on le laisse vivre comme cela, petit à petit, il va se vulgariser et ainsi de suite. On ne le dit pas pour l'amitié. Je me souviens, quand j'étais jeune, on me disait : "Vous vous faites des amis maintenant, vous en ferez beaucoup moins plus tard. Surtout cultivez vos amis parce que si vous ne les cultivez pas, vous les perdrez". Autrement dit, c'est une grâce de la jeunesse plus que de l'âge adulte de se faire des amis. Il y a des attentions qui permettent à l'amitié de subsister, qui sont indispensables pour que cette amitié demeure malgré les différences de situations. Autrement, emporté par le courant de la vie, chacun part dans sa direction et, petit à petit, vingt ans après, on a encore quelques souvenirs vagues de ce qu'on a été l'un pour l'autre mais ça ne va pas plus loin. Il faut cultiver ses amis.

Il est exceptionnel cependant que cette amitié se prolonge réellement sur le mode du début (voilà, nous y sommes, bien sûr). Ce n'est pas seulement parce que les occasions de rencontre se font plus rares à cause des occupations absorbantes de la vie. Dans cette amitié toute fraîche de jeunesse, bien que tournée vers la communication en profondeur de l'un avec l'autre, bien que nourrie par cette communication, entre souvent cependant, il faut le reconnaître, les attrait des sens et les pulsions d'une certaine hétérosexualité, voire de quelque homosexualité peu consciente.

L/ Je crois qu'il faut bien se l'avouer. Tout ça, je le comprends davantage maintenant. Il y a 50 ans, la séparation des sexes était considérable. Je ne sais pas si vous avez encore pris des trains où il y avait des compartiments pour dames seules. En France, il y avait des compartiments pour dames seules; je peux vous l'assurer. Il y avait une séparation complète des sexes, les garçons d'un côté, les filles de l'autre.

I- Nous, on avait ça à l'église, à droite les hommes et à gauche, les femmes.

L/ Vous aviez ça dans les églises, nous dans les écoles. Fatalement, cette séparation est quelque chose de suffisamment anormal pour cultiver, d'une façon plus ou moins indirecte, des réactions anormales aussi. Il est certain qu'une certaine homosexualité est courante dans les milieux fermés, le monde des séminaires, par exemple.

Comme il convient, ces attraits sont appelés à disparaître. Ils seront remplacés par les affinités que connaît l'âge mûr avec l'exercice d'une sexualité normale. Ces affinités ne porteront pas ces jeunes, devenus adultes, à la communion affective qu'ils ont connue entre eux jadis. Elles auront tendance à tempérer ce que celle-ci comportait de sentimentalité. Par ailleurs, cette amitié de jeunesse en arrive souvent à perdre son dynamisme spirituel car fréquemment le plafond spirituel de chacun se trouve en fait vite atteint...

L/ "Le plafond spirituel", c'est dû à une image de l'aviation, qu'on ne doit plus connaître maintenant, mais autrefois, les avions ne pouvaient pas dépasser un certain plafond suivant la puissance de leur moteur. A mon point de vue, ceci est un fait assez mystérieux. Nous avons d'énormes potentialités mais nous avons tous un plafond, la contrepartie des potentialités. Toute l'idée, c'est de savoir si on peut, je ne dis pas crever le plafond, mais dans une certaine mesure, l'élever.

I- On le voit très bien aussi au niveau intellectuel.

... et pour que la fécondité de leur relation demeure ce qu'elle était avec son dynamisme créateur, il faut que l'un et l'autre continuent à avancer et qu'ils le fassent en quelque manière du même pas.

L/ Je me demande si on ne lirait pas le chapitre 5, comme nous avons encore une ou deux séances, ce soit et demain matin. Ces pages sont intéressantes, mais le chapitre 5 va plus loin. C'est le plafond de votre livre.

I- Au sujet de l'amitié spirituelle, il y a dans la jeunesse une générosité réelle et un élargissement de la conscience de l'amitié qui se généralise dans la génération actuelle.

L/ Je vous comprends mais elle va peut-être aussi moins profond, car l'amitié spirituelle suppose déjà une maturité avancée. Il faut déjà exister dans une certaine mesure pour être capable de rencontrer l'autre sans s'en défendre, pour qu'on ait simplement à s'en protéger.

I- Il ne faut pas profiter des autres. Vous avez dit : C'est une grâce pour un autre jeune d'avoir une amitié.

L/ C'est moi qui ai employé le mot "grâce".

I- Quand on a vécu entre jeunes, dans des internats, c'est évident qu'on a connu des relations en profondeur en mettant en commun des projets de vie, un idéal. On vivait ça avec toutes les petites contingences de la vie quotidienne. Quand on a construit ensemble un idéal et qu'on a réalisé certains projets avec des amis, même s'ils sont partis dans d'autres pays, pour peu qu'on garde des relations, c'est évident que quand on les rencontre, on se retrouve comme hier. On évolue différemment mais il y a quelque chose qui dure à longueur de vie. On peut aussi avoir des échanges très profonds de façon très épisodique.

L/ Ça peut arriver mais ce n'est pas fréquent. En tout cas, ce qu'on peut dire, c'est qu'on se retrouve mais pas au point qu'on puisse avoir maintenant une conversation en profondeur de ce qu'on a véritablement vécu l'un et l'autre, semblable à celle qu'on pouvait avoir au départ.

I Vous ne pensez pas qu'on peut avoir des amitiés profondes dans la jeunesse.

L/ Je trouve qu'il y a une disproportion entre les possibilités de relations quand on est jeune et celles qu'on a à l'âge adulte. On se fait plus souvent des amis quand on est jeunes que quand on est adultes. Ce sont des expériences profondes et possibles. C'est pour cela que je le souhaite aux jeunes mais nous avons peut-être vécu, il y a 50-60 ans, des amitiés plus profondes que celles qu'on peut connaître à notre époque, c'est possible.

C'était une période où le catholicisme, en France, reprenait souffle après la persécution des premières années du siècle, les moines rentraient. On avait l'impression qu'on allait refaire l'église. On avait l'impression que c'était vraiment un recommencement. La guerre de 14-18 avait remis beaucoup de choses en question, c'est sûr.

Chapitre 5

Présentation du chapitre

I- Une représentation spontanée de Dieu

Nous abordons le chapitre cinq. L'idée est la suivante : dans les conditions classiques, traditionnelles depuis les commencements où les hommes pensent, le dieu, la représentation qu'ils ont de dieu est la représentation du dieu du père Cromagnon, un dieu créateur du ciel et de la terre, tout-puissant, omniprésent, dans tout ce qu'il veut, quand il le veut, totalement indépendant de ce qu'il crée. Voilà la situation, la représentation du dieu du père Cromagnon. Je crois que le grand travail spirituel de l'humanité va être d'améliorer cette représentation de Dieu parce qu'elle implique des conséquences qui sont maintenant inacceptables, vu les connaissances que nous avons du monde de la matière et de la vie.

C'est tout un travail intérieur de changement de représentation. L'idée majeure, souterraine, de ce changement, c'est en approchant de l'homme qu'on peut découvrir une autre représentation de Dieu. Ceci est important car avant on savait ce qu'était l'homme à cause de la représentation qu'on s'était faite de Dieu. C'est un renversement copernicien. Désormais puisque notre représentation de Dieu, le dieu du père Cromagnon, ne marche plus à cause de l'évolution des connaissances scientifiques, si nous ne voulons pas être athées ou si nous ne sommes pas athées, si nous voulons correspondre à l'instinct religieux qui est en nous et qui nous portait jadis à avoir une représentation du dieu du père Cromagnon, il faut que nous fassions une approche de l'homme, une approche de l'homme qui ne soit pas limitée par les idées que nous avons sur Dieu.

2- Notre approche de Dieu

Par conséquent, nous sommes en train de vivre sans le savoir une certaine période d'athéisme. Nous n'avons pas de représentation de Dieu qui soit actuellement compatible avec ce que nous vivons. Mais grâce aux sciences et en particulier grâce aux sciences humaines, grâce aussi à une intériorité parvenue à une certaine maturité qui dépasse de beaucoup ce que même les sciences humaines peuvent nous apporter de par leur caractère général, nous habillons ainsi la singularité de chacun d'entre nous, nous faisons l'approche du mystère de l'homme, d'une manière précise du mystère de l'homme que je suis qui fait que je ne suis actuellement ni philosophe ni théologien. Dans la mesure où je fais l'approche du mystère de l'homme que je suis, j'essaie d'entrevoir, je découvre une action en moi qui n'est pas de moi comme les autres, cette activité créatrice dont l'existence est manifestée par la poésie de Catherine Pozzi et de quelques autres.

Nous avons ici une première proposition qui, je crois, doit être acceptée par tout le monde s'il veut bien y prendre, je dirais sa peine : il y a en nous des actions qui ne sont pas nôtres comme les autres. Après cette proposition qui est vraiment, je crois, objectivement acceptable par tout le monde : il y a en moi une action qui n'est pas de moi comme les autres. Il y a une seconde proposition, s'il y a une action qui n'est pas de moi comme les autres, elle n'est pas "que de moi". Dans ce "que" est la faille par laquelle il faut probablement passer pour atteindre une représentation de Dieu qui soit suffisamment indépendante du père Cromagnon, mais pas complètement parce que c'est mon instinct religieux qui me permet de faire ce passage. Par cet instinct religieux je dis que, puisque ce n'est pas de moi comme les autres, ce n'est pas que de moi.

Par ce biais-là, petit à petit, nous faisons une approche de Dieu, nous créons une représentation de Dieu, tout à fait différente. Autant la première manifestait la transcendance de Dieu dans l'extrême extériorité et dans la toute-puissance, l'omniprésence, un Dieu faisant tout ce qu'il veut quel que soit ce qu'il crée, dans l'autre perspective, c'est un Dieu essentiellement intérieur dont la faiblesse est telle qu'il dépend de ce qu'il crée, il ne peut travailler que dans la mesure où on l'accueille.

Je ne dis pas que ce Dieu est au service de l'homme mais c'est un Dieu qui a besoin de l'homme pour prendre son propre déploiement. Une telle perspective est tout à fait différente de celle du départ. C'est l'immense travail, à mon point de vue, de la vie actuelle, de notre vie spirituelle. C'est un travail qui ne peut pas être acquis une fois pour toutes. Ce résultat ne peut être atteint, et encore, que continuellement en le retrouvant. Autant la première perspective est une perspective statique, qui peut être possédée comme on possède la vérité; dans la deuxième, c'est une réalité qu'il faut continuellement vivre, qu'il faut continuellement revivre pour qu'elle soit ce qu'elle doit être. Voilà, si vous voulez, notre travail.

Cette idée est le centre des certitudes de mon livre mais évidemment vous ne le trouverez pas dans le sujet. Vous le trouverez en partie mais la chose relativement nouvelle qui n'y est pas, c'est justement cet instinct religieux sur lequel je n'avais pas de pensée à ce moment-là et qui, dans une certaine mesure, est, vis-à-vis de notre vie spirituelle, la source de la vigueur, de la ferveur avec laquelle nous passons d'un niveau je dirais spontané à un niveau proprement humain.

Je vous ai dit là l'essentiel. Ce que je vais lire est dans cette ligne-là mais ce que je viens de dire est plus ramassé, plus concentré que ce qui va se développer progressivement. On va entrer plus dans le concret de l'existence de chacun. C'est à partir de ce que nous vivons concrètement chacun que nous arrivons à faire cette découverte importante qu'il y a une action en nous qui n'est pas que de nous.

I- Vous avez parlé de la faiblesse de Dieu.

L/ Cette faiblesse de Dieu consiste à ce que pour qu'il puisse créer l'homme, il faut que l'homme ne soit plus son concurrent. C'est la liberté de l'homme. Dans le premier cas, dans le cas du père Cromagnon, l'homme et Dieu sont concurrents. Spontanément ce que nous donnons à Dieu, nous avons à le retirer à l'homme et ce que nous donnions à l'homme jadis, nous le retirions à Dieu. Il y a concurrence entre

l'homme et Dieu.

Dans la deuxième perspective, ce n'est plus la même chose, c'est une sorte de co-création entre l'homme et Dieu. L'homme en se recevant donne à Dieu l'occasion de se déployer. Tout cela, je l'ai assez bien précisé dans "Prières d'homme". Vous avez quelques passages qui sont assez bien écrits là-dessus. C'est une manière je dirais d'éloquence. On ne dira pas que Dieu est tout-puissant, nous dirons que Dieu est tout-puissant d'amour; ça ne veut rien dire.

I- (inaudible)

A mon point de vue, vous voyez bien la différence entre les deux niveaux. La première phase n'impose pas la deuxième, c'est tout à fait indépendant. Alors dans les perspectives d'ici, c'est l'acte de foi. Je ne le contredis pas dans les perspectives que je vous ai un peu développées mais je précise que, si je suis capable de cet acte de foi, c'est parce que j'ai un instinct religieux qui m'y porte. Autrement dit, il n'y a pas seulement un acte de foi au sens purement abstrait, purement volontariste, purement je dirais extérieur à moi, c'est mon instinct même. La foi dans ces conditions est vraiment un des aspects fondamentaux de ce que je vis au-delà de la conscience que je pouvais en avoir jadis.

I- La place de l'inconscient.

L/ Vous touchez un point capital. Vous êtes libre, je ne peux rien contre vous. Si je dis que ce n'est pas que de moi, vous allez me dire que ce n'est pas que de moi conscient mais que c'est peut-être de moi inconscient. Je n'ai rien d'autre à dire que la chose suivante. Si ce n'était vraiment que de moi inconscient et si vous acceptez que mon inconscience n'est pas tellement personnelle, c'est-à-dire que c'est une inconscience latente dans le cas de chacun, vous n'épousez pas complètement la singularité de l'activité créatrice. L'activité créatrice n'est pas une activité commune, elle est singulière à chacun.

I- L'inconscient l'est aussi.

L/ Vous avez raison. Même si j'accroche la foi à l'instinct religieux, il y a toujours un moment où je dis oui ou non. C'est notre liberté. Le pari ne marche pas. Pascal s'est trompé, on ne parie pas à ce niveau-là. On parie bien au niveau de l'avoir, on ne parie pas au niveau de l'être. Mais je n'y peux rien, c'est notre grandeur, c'est que l'ultime est oui ou non.

I- A supposer que ce qui n'est pas de moi est mon inconscient, pourquoi ce ne serait pas l'ultime ?

L/ Écoutez, que vous l'appeliez Dieu ou que vous l'appeliez l'ultime, je n'y vois aucun inconvénient. Tout dépend de ce que vous mettez sous le mot. Incontestablement dans le mot ultime, à vous et moi, il y a autre chose que quelque chose de fini, de décisif, de précisable.

I- Nous sommes dans l'inconscient.

L/ J'accepterais volontiers ce mot "ultime" à condition que vous ne le limitiez pas subrepticement à quelque chose pour ainsi dire de définissable, de commerce, je ne dis pas de commercialisable, mais enfin de communicable au sens total du terme.

I- Dans l'ultime, il y a ce que je ne connais pas et dans l'inconscient, aussi.

L/ Tout dépend de ce qu'on met sous le même mot. Chacun y met quelque chose et ce n'est pas attaché aux mots, c'est attaché à la manière dont nous l'utilisons. C'est là que se trouve notre liberté.

I- Je crois quand même qu'il y a une optique très grave et très profonde parce que le problème de la liberté dépasse l'homme. Si la fin ultime de l'homme est son propre inconscient, que ce soit conscient ou inconscient est sans importance, c'est une querelle entre psychanalystes. Dans le fond de la foi, on peut l'appeler comme on veut, il y a quelque chose d'autre dans l'homme, qui est en lui. Mais l'homme dépasse l'homme, c'est quand même la transcendance. Ça crée un acquis très noble, très grand. Il y a un Dieu, quelque chose qui dépasse l'homme et vers lequel on marche. Dans Prières d'homme, on le voit. A mon avis, c'est capital dans le choix qu'on doit faire. A un moment, je crois qu'on doit prendre position. Est-ce que l'homme est enfermé en lui, conscient ou inconscient, et condamné à une solitude fondamentale dans sa grandeur, ou bien est-ce que c'est quelque chose qui est en soi, qui fait partie de soi et qui débouche sur une forme de transcendance. On peut y mettre des mots mais c'est sans importance. Il n'y a de l'être là-dessous et pas seulement de la psychologie.

L/ Tout ça, c'est un peu de la bouillie de chat mais on voit bien ce que vous voulez dire. J'ai fait un rêve très dur, un jour, il n'y a pas tellement longtemps. Je venais de rencontrer quelqu'un qui m'avait parlé des neurones et m'avait dit que, bientôt, on pourrait voir sur l'écran ce que l'autre pense. Dans mon rêve, j'étais en train de me voir pensant. C'est affreux quand on voit du dehors le mécanisme intérieur qui est fait de ce que nous vivons. Vraiment se voir une pierre qui tombe de par la pesanteur, se voir un être qui pense de par la réalité pensante qui est en lui sans qu'il le veuille, c'est se détruire. Il a fallu que je me lève et que je me sorte de mon rêve pour pouvoir revenir à l'homme. Ça touche un peu à ça.

I- C'est une forme de réaction, se voir pensant...

L/ C'est une sorte de dédoublement où je me vois, moi qui me crois libre, lié rigoureusement au déterminisme de l'image qui s'impose à moi. Il y a des maladies psychiques où les gens pensent que les autres savent ce qu'ils pensent. C'est digne d'un supplice chinois. C'est à peu près du même genre.

I- (inaudible)

L/ Cette activité qui n'est pas que de moi ? Je le croirais volontiers. Remarquez, c'est amusant, cette approche du poème de (?) On voit combien il y a un travail qui se fait, une sorte de conversation, de dialectique, entre l'image, ce qui lui vient, ça ne l'arrange pas, ça revient et ainsi de suite. C'est un travail qui évidemment n'a pas été programmé par elle, c'est certain. Elle l'a découvert à mesure qu'elle était suffisamment intériorisée pour l'écrire dans son journal. Voilà quelque chose de très objectif qui a été vécu de façon, non pas pour que ce soit écrit, mais parce que ça a été vécu avant d'être écrit. C'est très positif.

I- Elle a écrit et elle a réalisé qu'elle l'avait écrit après l'avoir vécu.

L/ Je pense que les deux sont intimement liés.

I- Quelqu'un qui a une activité imaginative, c'est actif.

L/ Faites attention. N'employons pas le même mot pour dire deux choses différentes. J'ai pris créateur par un travail de systématisation sur une donnée que je ne saurais pas à partir de quoi je pars. A ce moment-là, je peux dire que je suis créateur.

I- Ça fait partie d'une situation de fait qu'elle décrit et elle commence à imaginer à partir de cette donnée des situations qu'elle arrive ensuite à vérifier en dialoguant avec sa mère parce que ça se rapporte à des situations très courantes.

L/ J'accepterais tout si vous m'accordez un tout petit peu, à savoir que ce dialogue n'est pas programmé à l'avance pour la mise en place de la poésie. Il y a quelque chose qui ne peut pas être programmé, qui existe.

I- Le poème, le travail de création, lui permet d'accéder à un vécu qui avait eu lieu auparavant et à comprendre ce qu'elle a vécu.

L/ Nous sommes tout à fait d'accord. Tout ça, je vous l'accorde volontiers. Nous avons besoin de nous préférer pour dans un certain sens le devenir. Il faut nous dire à quelqu'un que nous aimons pour nous trouver nous-mêmes. En tout ça, je suis d'accord mais accordez-moi que toutes ces rencontres ne peuvent pas être programmées, on ne peut pas a priori dire : à telle heure, j'aurai avec toi une rencontre décisive qui dira ce que je suis et ainsi de suite. Non, je ne peux pas les programmer. Ce n'est pas à ma disposition comme ce que je peux atteindre par les techniques courantes, la psychanalyse ou autres.

I- Par rapport à ce que vous venez de dire, tout ce qui se développe en nous de merveille, on a parlé d'une vie antérieure, d'une imagination..

L/ Je vous abandonne tout ce que vous voulez au point de vue vie antérieure mais je m'en fous.

I- Je m'en fous aussi. Mais l'imagination a un rôle à jouer, quand on voit ce qui est créatif et que c'est en rapport avec la vie de la personne.

L/ Mais cette imagination, accordez-moi que certain moment de son activité n'a pas été programmé et nous est arrivé sans que nous le voulions, sans même que nous le comprenions sur le moment même. Que nous retournions le poulet d'une manière ou d'une autre, il y a toujours un moment où il y a quelque chose qui nous échappe. C'est ça qui est important.

I- Sous l'imagination, je mettrais quelque chose qui est nouveau.

L/ Absolument. Je crois qu'il faut le dire, c'est un peu ennuyeux à dire mais on peut dire que certains grands poètes se mettaient dans un état de ce genre grâce à des moyens qui ressemblent plus à la drogue qu'à la vie spirituelle. Il faut le dire mais je pense qu'il ne suffit pas de prendre des drogues. Bienheureux les grands qui peuvent prendre de la drogue utilement.

Bon, nous avons bien commencé la lecture. Nous continuons.

Plus on s'efforce de parler du mystère de l'homme et on ne s'en approche que dans la mesure où on parle du mystère de l'homme que je suis, par conséquent, plus ça va être une description personnalisée. Ça peut être dit avec des termes abstraits mais incontestablement dans tout le livre, l'auteur est présent mais il l'est encore beaucoup plus visiblement dans le chapitre 5 où précisément c'est une approche où sa propre personnalité est en question, je dirais en exercice, pour que ça puisse faire une approche valable de la réalité de ce qui s'amorce en lui et qui est un peu au-delà de ce qu'il peut décider lui-même. Par conséquent, ça va être un peu personnel. Plus on s'approche de la singularité de ce que chacun est, plus on peut porter écho dans les autres dans la mesure où eux-mêmes, de leur côté, sont en suffisante

présence de leur propre réalité spirituelle.

Donc on découvre une certaine relation, comme nous l'avons dit souvent, entre la singularité de chacun et l'universalité que nous approchons chacun à notre manière au-delà même de notre propre unicité.

Quelle révélation pour un homme de découvrir, après avoir suffisamment vécu, le caractère capital des exigences auxquelles il a répondu sans se rendre compte alors de ce qu'elles présentaient de personnel, de singulier, d'exceptionnel peut-être, d'irremplaçable sûrement ! (irremplaçable à cause de l'individualité singulière de chacun). Quelle révélation pour lui de comprendre que, sans le savoir, à mesure qu'il a été fidèle à ces exigences, il inventait sa voie ! Grâce à cette fidélité, il n'était plus seulement un vécu, ballotté au jour le jour par les événements et s'arrangeant quotidiennement au mieux avec les situations. Il n'était plus seulement mené par des habitudes, se bornant à obéir avec exactitude aux règlements de son métier ou de sa fonction, aux lois du pays ou de la collectivité idéologique (je pensais évidemment au christianisme en particulier) auxquels il appartenait du fait de sa naissance et de son milieu. Sa pensée, si on peut appeler ainsi ses idées jadis, n'était plus seulement emprisonnée par des normes enseignées et imposées, lesquelles il respectait non sans passivité, ni sans un désintéret que cependant il n'osait pas ordinairement s'avouer.

L/ Tous les mots comptent.

Grâce à cette fidélité, à partir de ce qui lui advenait et qu'il accueillait de façon sans cesse plus active, plus personnelle, à mesure qu'il devenait davantage lui-même, il s'était approché, en l'entrevoyant davantage dans sa nature propre, de la "liberté d'être".

L/ Nous n'en avons pas du tout parlé ces jours-ci mais c'est la différence qu'il y a entre la liberté du faire et du dire. Il y a une liberté que nous connaissons spontanément dès le début parce qu'elle est immédiatement freinée, bloquée, contredite par les conditions dans lesquelles nous vivons en société. Et puis il y a la liberté d'être qui consiste à être capable d'être totalement ce qu'on doit être indépendamment des circonstances dans lesquelles on se trouve. La première est immédiatement conçue; la deuxième ne peut être conçue que lorsqu'on l'a déjà vécue avant même de savoir qu'on le vivait. La liberté d'être est une réalité qui est pour ainsi dire un fruit d'une fidélité qui petit à petit nous donne la possibilité de l'atteindre et ce n'est qu'après l'avoir relativement atteinte que nous en prenons conscience. Vous voyez la différence fondamentale entre la liberté du faire et du dire, et la liberté d'être.

I- Ce n'est pas tout à fait ce qu'on entend par la liberté intérieure.

L/ Ce n'est pas tout à fait la liberté intérieure, parce que le mot liberté intérieure est plus revêtu d'un caractère psychologique. Il est évident que cette liberté intérieure est plus ou moins contestée elle-même par les impressions qui viennent du dehors, par toutes sortes de choses qui nous maîtrisent plutôt du dehors. Le mot intérieur est un mot terrible parce qu'il y a un penchant très fort à faire de la psychologie.

I- La liberté de l'être, c'est un des éléments stables.

L/ Très certainement, c'est un élément stable. C'est à travers cette liberté d'être que nous pouvons petit à petit découvrir en nous une stabilité qui contraste avec l'extrême diversité des circonstances, des situations dans lesquelles nous avons à vivre. C'est ce contraste entre ce d'où nous venons et ce qui petit à petit devient en nous qui, je dirais, est comme une manifestation de cette liberté et de cette activité créatrice.

I- L'influence de l'extérieur sur notre liberté d'être.

L/ Je pense que, je ne peux pas détacher la liberté d'être de ce que je vis. C'est par la médiation de ce que je vis que cette liberté d'être est toujours plus ou moins secouée, ballottée, colorée par les conditions contingentes dans lesquelles je vis. Mais sous ces différentes manières de coloration, d'impression, il y a une stabilité insaisissable mais elle est là et nous la découvrons.

I- Elle préside à tout ce que nous vivons.

L/ Le mot présider est bon : elle préside, elle est présente, elle est active dans tout ce que nous faisons à un niveau proprement humain, au niveau spirituel

Toutes ces choses-là, pour bien comprendre chaque partie, il faut déjà avoir compris la ligne générale de l'ensemble. C'est d'ailleurs général. Dans une langue, comme la langue française, chaque mot pris en lui-même a de multiples sens, même très différents, a fortiori si on y ajoute la finesse. Étudions le contexte. Un mot ne peut pas être séparé de la phrase dans lequel il est dit. Peut-être même, il ne peut même pas être séparé de l'être qui l'a dit.

C'est d'ailleurs un des aspects de la vie spirituelle, c'est que nous avons chacun à charger notre vocabulaire de la présence de ce que nous avons vécu. Nous chargeons notre vocabulaire de la présence de ce que nous sommes. Ce qui fait que certain mot, grammaticalement entendu de tout le monde de la

même façon, va porter écho de façon singulière chez l'un et d'une façon différente chez un autre.

I- Vous êtes favorable à un lexique, par exemple pour vos livres.

L/ Oui, Thérèse de Scott a fait un bon lexique. Mais ce lexique est insuffisant.

I- Ça m'a gêné un peu.

L/ Parce que ça devient trop systématique mais c'est tout de même utile pour débroussailler. Mais incontestablement ce n'est pas suffisant pour faire atteindre la finesse du texte. Chaque mot a, dans le contexte où on le met, une signification, une portée, quelque chose qu'il n'a pas ailleurs.

Même si dans les conditions où il se trouvait, les libertés du faire et du dire devenaient toujours plus limitées, plus inexorablement rétrécies par les nécessités de la vie en société ou encore sous le joug d'une autorité toute-puissante et despotique.

Ainsi d'exigences en fidélités et de fidélités en exigences, depuis qu'il était né à la vie spirituelle, il (cet homme) avait été en marche vers son humanité, aveugle qu'il était encore alors sur le sens de sa vie, même s'il croyait le connaître et en conséquence prenait ses décisions avec énergie, s'y tenant avec persévérance.

L/ Autrement dit, l'idée est la suivante. Le véritable chemin, nous le suivons sans le savoir mais nous faisons des projets, chaque fois, qui sont faux mais ça nous permet d'aller sur le bon chemin. Admirez ce grand homme qui avec des calculs faux et des raisonnements inexacts est arrivé à la connaissance de la vérité.

I- C'est la méthode.

L/ C'est ce que je vous ai dit, il y a trois ans : quelqu'un qui a peur de se tromper n'est jamais sur le chemin de la vérité. Voilà des choses qui devraient être écrites dans les églises.

Ainsi il avait agi heureusement quoique avec une assurance juvénile et en dépit d'elle, n'ayant sur le moment aucun sens des risques qu'il encourait, des dangers auxquels il s'exposait à mesure qu'il abandonnait les chemins battus. Maintenant, avec l'expérience acquise, il pense aux conditions dans lesquelles il a eu à ouvrir sa voie. Il découvre avec quelle sûreté il a été conduit à vivre tout autrement qu'il l'avait imaginé et projeté au début, combien de la sorte il a été amené au-delà de ce qu'il avait secrètement espéré. Cela ne fut-il pas aussi dans la ligne de ce que parfois il avait au début particulièrement craint ?

L/ Il y a des choses dramatiques. Vous savez que Brémond est devenu comme ça, Thérèse aussi. Ce qui est frappant, c'est de voir dans quel désarroi l'un et l'autre se sont trouvés lorsqu'ils se sont vus au pied du mur : il fallait faire le pas. La peur, le vertige enfin... Pressentant tout ce qu'ils auraient à souffrir à l'occasion de la décision pourtant positive qu'ils voulaient prendre, une sorte d'appréhension des extrêmes qu'on aurait à vivre parce qu'on est fidèle à ce qu'on doit être aujourd'hui. Si vous voulez avoir quelques échos de cela, c'est dans l'évangile de l'enfance de Jésus, la rencontre avec Siméon qui lui dit : mon pauvre type, qu'est-ce que tu vas en baver.

Que son histoire lui paraît singulière jusqu'à l'improbable, vu les conditions du cheminement qu'il a été conduit à faire et l'étrangeté paradoxale des étapes qu'il a eu à connaître... Et voilà que maintenant, du pas qu'il progresse dans l'intelligence de son existence, nombre de souvenirs sortant des archives de l'oubli remontent à sa mémoire.

L/ Nous avons souvent dit : à mesure qu'on prend mieux conscience de la réalité qu'on est, toutes sortes d'autodéfenses qui, pour ainsi dire, mettaient dans les placards certains souvenirs, disparaissent et la mémoire reprend toute la totalité.

En s'agrégeant les uns aux autres, en s'organisant les uns avec les autres, ils se prêtent à une relecture qui leur donne une importance et une portée qu'ils n'avaient pas jadis à son regard.

L/ Là, il aurait été bon de mettre "relecture" entre guillemets, ce n'est pas la répétition de, le mot "re" introduit une activité spirituelle originale.

Avec son patrimoine ancestral dont l'origine remonte au fond des siècles, bien au-delà de ce qu'il peut en connaître et où se mélangent dans l'ambiguïté la plus obscure le meilleur et le pire, toutes les rencontres et toutes les circonstances qu'il a eu à vivre, toutes les décisions, qu'il a eu à prendre, toutes les activités dans lesquelles il s'est trouvé engagé, et toutes les conséquences qui s'en sont suivies, toutes bonnes ou mauvaises, ont constitué la chaîne et la trame du tissu serré de sa vie.

L/ C'est une image que Teilhard de Chardin utilisait souvent, les deux, le tissu, les deux choses qui sont tissées.

Son histoire de chaque jour et les manifestations progressives de son hérité se développent à ses yeux en continue relation l'une avec l'autre, se chevauchant l'une l'autre à longueur de temps... Elles se

sont préparées, influencées, conditionnées de loin l'une par l'autre et, semble-t-il, en dépendance dans les deux sens, avant et après. Quelle étrange, complexe et singulière genèse !

Ces constatations montrent (c'est là que vient la conclusion de ça) qu'un travail continu et persévérant de mise en œuvre et de reprise en sous-œuvre, de formation et de réformation, s'est poursuivi en lui en dépit des obstacles qu'y opposèrent ses raideurs et ses duplicités, maintenant mieux comprises, ses fautes jamais regrettées comme il aurait fallu, ses infidélités dont il ne connaissait même pas alors la réalité.

L/ Il faut prendre le mot "infidélité" dans le sens qui ne soit pas trop fort car autrement, on casse la vaisselle. C'est une difficulté car à mesure qu'on comprend mieux les choses, on se rend compte de ses infidélités très graves et d'autre part, nous ne pouvons tout de même pas nous accuser d'infidélité dont nous n'avions pas connu l'existence au moment où nous les commettions, de sorte qu'il y a une sorte de brouillard, il faut bien l'avouer.

I- Ce sont des manquements.

L/ Le mot "manquement" est certainement meilleur. Seulement la difficulté, c'est parce qu'on manque à une technique. Ici, ce n'est pas un manquement à une technique, c'est difficile à dire. Vous savez, nous aurions besoin, je crois d'ailleurs que ce serait utile, d'inventer des mots nouveaux pour des finesses qui n'ont pas été jusqu'à présent précisées. C'est d'ailleurs un des aspects de l'incompréhension, si on étudie un peu la crise moderniste au début du siècle, ils n'avaient pas le vocabulaire qui leur aurait été nécessaire pour pouvoir discuter en profondeur. C'est un des aspects les plus nets chez le protestant Harnack. C'était vraiment un grand type, professeur en Allemagne. Il n'avait qu'un mot pour que ça corresponde à ce qu'il voulait dire : l'homme intérieur, pour parler de toutes les perspectives que nous pouvons maintenant développer. Pour lui, l'intérieur, c'était l'opposé du social. Mais l'homme intérieur, c'est bien autre chose que de ne pas être qu'un être social. Il y a une réalité que nous réalisons maintenant qui dépasse le mot pour dire que nous ne sommes pas simplement un membre de la société. L'homme est tout autre chose qu'un membre de la société. Voilà des nuances qui étaient indispensables pour faire une description un peu poussée.

Il prend une conscience d'autant plus claire de ce travail en lui que, par l'intelligence progressivement acquise de soi et des autres, il sait mieux juger du caractère quasi fatal de ses déficiences et de ses défaillances passées, et par ailleurs, il est à même de mieux reconnaître les conséquences finalement bénéfiques qu'une vie suffisamment fidèle a été conduite ultérieurement à en tirer, résultats qui autrement peut-être lui auraient été inaccessibles. C'est le "felix culpa".

I- C'est la fidélité qui amène à cette renaissance de soi-même.

L/ Voilà et à transformer en bien des réalités qui étaient plutôt des manques et qui nous permettent paradoxalement d'atteindre une réalité spirituelle que nous n'aurions pas atteinte si nous n'avions été que de bons enfants.

I- C'est expérimenter l'humain, tout l'homme, les passions...

L/ Exact. Rien de ce que nous avons vécu et tout ce que nous avons vécu, quel que ce soit, quoi que ce soit, est positif si notre vie spirituelle est capable de le recréer d'une certaine manière. Toutes ces choses sont importantes à vivre pour soi-même, pour donner à une action en moi qui n'est pas que de moi un poids, autrement ce n'est que du verbe, ce n'est que du verbiage. Dans la mesure où je le découvre pour ma propre vie, à mesure que je prends mieux conscience du poids de ma propre vie, de la réalité de ma propre vie, je donne du poids à certains mots que j'emploie.

Ainsi s'est-il acheminé peu à peu, (je dis toujours la même chose sinon le bouquin, il n'y n'aurait pas de livre) à travers les périodes très diverses de son histoire vers une vie plus plénière en voie de mettre en valeur ses possibilités connues et d'autres qui lui étaient encore inconnues. Ces dernières, à son étonnement, ne sont-elles pas apparues à l'heure où il en était besoin et au-delà même de ce à quoi il aurait pu aspirer ?

L/ Ça correspond à cette idée, c'est que dans la mesure où la vie spirituelle est suffisante, elle permet à l'homme d'être dans le réel dans toutes ses dimensions et en particulier dans la dimension inhumaine. C'est en étreignant le réel dans sa dimension inhumaine que je deviens plus humain.

I- Vous parliez de Dostoïevski. Il dit aussi que, à celui qui a beaucoup erré, qui a pris des risques, est donnée une connaissance de soi et de l'homme qui ne sera jamais donnée à l'enfant sage et obéissant.

L/ Nous sommes tout à fait dans la ligne de cette pensée.

Au fond, l'idée, la valeur d'un homme est dans la mesure où il est capable d'aller jusqu'au bout, avec tout ce que ça implique d'accidents, tout ce qu'on voudra, mais jusqu'au bout.

I- Mais où le risque n'est pas cherché pour lui-même.

L/ Le risque n'est pas cherché pour lui-même mais il est certainement encouru car, quand on va jusqu'au bout de soi-même, on encourt le risque.

I- jusqu'au bout du meilleur de soi.

L/ Jusqu'au bout du meilleur mais je penserais assez volontiers que là où je vais jusqu'au bout du meilleur, le pire n'est pas loin.

I- Le meilleur, qu'est-ce qu'on en sait ?

L/: On voit bien ce qu'il veut dire, nous le comprenons très bien, mais il y a une autre manière de dire les choses : arriver à une totale transparence. Si nous avons cette totale transparence, le pire n'est pas absent mais il faut l'assumer. C'est à partir de cela que ce qui est le pire, si nous l'assumons comme il convient, donne à notre vie une dimension qu'elle ne peut pas avoir lorsqu'elle est pour ainsi dire normalisée, limitée par ce qui nous est imposé du dehors.

Quand on dit : il va jusqu'au bout, le bout n'est jamais atteint.

I- Là, je trouve qu'on ne sent pas le doute.

L/ Dans ce que je viens de dire, eh bien non, il n'y a pas de doute car c'est une constatation. Le doute va intervenir quand, à partir de cette constatation, je pense dire cette action qui n'est pas que de moi. A ce moment-là, le doute peut intervenir. Le doute n'intervient qu'au moment de la foi. Ici, c'est une constatation que je fais, je ne peux pas en douter, je suis trop à la fois sujet et objet pour que je puisse même critiquer ce que je vois de ce que j'ai vécu. Il n'y a pas de doute, là. Voilà comment je vois. C'est à partir de cela que je m'élève un peu et je dis : ça, tout de même c'est fort, ce n'est pas que de moi.

I- Une sorte de prise de conscience soudaine de quelque chose...

L/ Volontiers, le mot "soudain" ne me plaît pas trop parce que c'est un peu passager mais que ce soit une chose qui s'impose à moi, avec brutalité à certains moments par exemple, mais qui est tout de même raisonnablement perçue en temps normal, d'accord. Je pense que c'est par cette voie-là que nous croirons en Dieu.

I- Tout le monde n'arrive pas à ça.

L/ Je pense, c'est une manière de me consoler, que tout le monde peut vivre cela à certaines heures mais qu'il y en ait qui soient capables de le dire, c'est tout à fait autre chose. Mais l'important, c'est de le vivre. L'idée, mais c'est une affirmation dont on peut douter d'ailleurs, c'est que dans toute vie humaine, quelles que soient les conditions concrètes dans laquelle elle s'est développée, il y a au moins une demie seconde où la réalité a été vécue. Je le crois mais je crois que cette manière de dire, je ne dis pas que croire cela, c'est croire à une idéologie. Je ne peux pas concevoir qu'il y ait des hommes qui toute leur vie ont complètement ignoré, n'ont jamais vécu un seul instant une réalité comme celle que nous sommes en train de dire.

I- C'est la foi en l'homme.

L/ Je mets beaucoup d'espoir dans les instincts fondamentaux, dans l'amour naissant et ainsi de suite. Alors je crois qu'il y a des heures particulièrement fastes pour qu'on vive un peu cette réalité spirituelle qui devrait être normalement ce qu'on devrait vivre toute la vie, tous les jours.

I- Le bon larron, sur la croix, c'est un peu ça ?

L/ Vous savez mieux que moi ce qui s'est passé sur la croix. Le bon larron, c'est dans l'évangile de Jean (Luc ndr) mais je ne suis pas convaincu... enfin, n'insistons pas.

I- Allez jusqu'au bout puisque vous insinuez.

L/ Ce que je penserais, c'est que Jésus est mort totalement abandonné, dans la dérision, seul sur la croix. Il y avait trois femmes mais qui ont été placées là utilement pour pouvoir en sortir, c'est-à-dire pour pouvoir témoigner et elles n'ont même pas témoigné car en définitive quand elles sont arrivées pour voir où était le corps, elles n'ont rien vu. Un ange leur a dit, "Allez dire aux autres, il est ressuscité !" Et puis elles étaient tellement effrayées, je pense que c'est tout à fait vrai, elles n'ont rien dit et l'évangile de Marc s'arrête là. C'est très important. Bien sûr après, on a ajouté un appendice pour mettre un peu d'homogénéité entre l'évangile de Marc et les autres évangiles synoptiques. C'est peut-être romantique mais c'est cela qu'il fallait dire. Il fallait qu'il meure dans la dérision, dans la dérision.

Sous le souffle de quelle inspiration cela a-t-il pu se faire ? Ainsi a-t-il à continuer à faire l'approche du plein sens de son existence, en la créant par fidélité de jour en jour au-delà de tout dessein...

On va peut-être s'arrêter là.

I- Vous n'avez pas été tenté d'écrire "je", car ça me frappe, ce qui paraît là en particulier, on sent que c'est bien de vous mais, par peur peut-être, on sent que c'est un petit peu artificiel.

L/ Je crois qu'il faut le dire, il est certain que j'ai été moins décent dans "Méditations d'un chrétien". Alors c'est curieux, lorsqu'on emploie le mot "je", ça devient personnel, tandis que, ici, c'est personnel à cent pour cent.

I- Quand on a lu Méditations, on est comme soulagé, parce qu'il y a le "je" et puis rétrospectivement vos livres deviennent des "je", on relit ce "je" en arrière.

L/ Des choses comme ça écrit, ce n'est écrit que parce que, dans une certaine mesure, c'est en même temps revécu.